Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

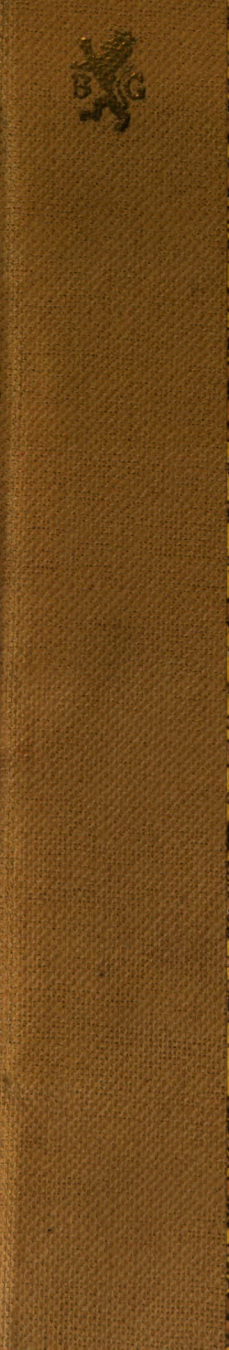
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSITEITS
90000
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SCÈNES DE MŒURS BRUXELLOISES.

LA
COURTE ÉCHELLE

PAR

LOUIS HYMANS.

BRUXELLES,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Neuve, Impasse du Parc, 2.

1859

Digitized by Google

132 L3

Digitized by Google

LA

COURTE ÉCHELLE.

Digitized by Google

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

Digitized by Google

SCÈNES DE MŒURS BRUXELLOISES.

LA

COURTE ÉCHELLE

PAR

LOUIS HYMANS.

BRUXELLES & LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, Impasse du Parc, 2.

1859

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉDICACE.

A MON PLUS VIEUX CAMARADE ET EXCELLENT AMI,

M. Adolphe Du Bois,

Substitut du procureur du Roi près le tribunal de première instance de Gand, conseiller communal, etc., etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Depuis bientôt quatorze ans que j'ai livré à l'impression mon premier essai littéraire, je n'ai jamais éprouvé d'émotion plus vive, qu'en lançant dans le monde ce livre, qui n'est, à mes propres yeux, que la préface d'un roman futur. L'esprit de l'homme est ainsi fait, que l'audace faiblit à mesure que l'expérience se développe, et, plus on doit à l'opinion, plus on sent le besoin de solliciter son indulgence.

Digitized by Google

L'obtiendrai-je plus aisément quand j'aurai dit ce que j'ai voulu peindre, l'idée que j'ai voulu développer? Inscrite au frontispice de ce livre, on la trouvera banale ; après avoir lu, peut-être le dédain fera-t-il place au reproche, et m'appellera-t-on présomptueux et téméraire.

J'ai voulu montrer l'intrigue triomphant de la faiblesse, histoire de tous les jours ; la persévérance dans le mal, triomphant de l'hésitation dans le bien, thèse immorale et désolante, mais éternellement vraie.

J'ai mis en présence deux hommes entrant dans la vie, l'un juste et loyal, l'autre dissimulé, pervers, mais habile. — Je m'arrête à la fin de leur première étape; le plus honnête est la victime du plus adroit.

J'ai mis en présence deux femmes. L'une sacrifie son amour à son devoir, l'autre sacrifie son devoir à sa passion. Toutes deux recueillent l'infortune.

Ai-je fait une œuvre utile, ai-je tracé un tableau vrai? Tel est le doute qui me saisit et que le jugement du lecteur résoudra peut-être à mes dépens.

Un échec toutefois n'abattra pas mon courage. J'ai eu le privilége, trop rare en Belgique, d'être blâmé chaque fois que j'avais mal fait; et de tous les services qu'on m'a rendus, c'est celui qui m'a inspiré la plus vive et la plus constante

Digitized by Google

gratitude. La force de l'écrivain est dans l'estime qu'on lui porte, et rien ne prouve mieux l'estime que la critique. Il suffit d'un juge sévère pour former un homme; des appréciations courageuses, tracées par une plume indépendante, feraient marcher bientôt, à pas de géant, cette littérature que flétrit la réclame, que décourage le favoritisme, et qu'énerve le patronage humiliant du budget.

Depuis quelques mois, les lettres belges ont accompli un progrès immense. Elles se sont émancipées. Elles se produisent, non plus dans les pâles confidences d'une poésie phthisique, résignée d'avance à mourir dans les cartons ministériels, elles se révèlent dans des œuvres de tout genre, animées d'un souffle jeune et viril, péchant souvent par la forme, mais portant en elles la vie, et, ce qui vaut mieux encore, la volonté de vivre.

Ce n'est pas dans un tel moment qu'il faut se laisser arrêter par la crainte de l'insuccès. Les lettres belges sont vivantes; elles grandissent, elles grandiront encore, en dépit de nos erreurs. Elles se développeront par le roman, qui se fortifie de l'appui et de la curiosité des masses. Par lui elles deviendront populaires, mais à la condition qu'il s'identifie avec les intérêts, les espérances, les intimes pensées de la foule. Par lui nous arriverons à ne plus lire que les chefs-

Digitized by Google

d'œuvre des littératures étrangères, laissant la pacotille aux badauds, qui trouvent encore qu'il n'y a que Paris au monde pour la largeur des rues et le mouvement des idées.

Nous resterons les fervents admirateurs de ces génies qui sont l'honneur des lettres françaises; nous laisserons dormir dans l'oubli les gloires de l'argot parisien.

L'esprit littéraire n'est qu'une des faces du patriotisme. — Que chacun, par ses efforts, modestes ou puissants, mais énergiques et sans trêve, contribue à le rendre plus vif, plus sérieux, plus national. — Ce sera un service rendu en même temps à l'art et à la Belgique.

L. H.

Ixelles, le 10 décembre 1858.

Digitized by Google

LA COURTE ÉCHELLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

COURTE ÉCHELLE.

I

C'était en 1845 — peu de jours avant le quinzième anniversaire de l'indépendance nationale. — Autant vaudrait dire au plus beau moment de l'année. — Que l'on exalte avril et ses vertes espérances, mai et ses roses trop riches d'épines, septembre sera toujours le mois chéri des gourmets et des rêveurs, la saison préférée des amis d'Épicure. Que de plaisirs pour l'esprit et les sens dans ce seul mois, auquel la République avait adapté les attrayantes appellations de vendémiaire et de fructidor! — Les petits poëtes du grand siècle auraient représenté septembre sous les traits d'une nymphe à la fois svelte et robuste, à l'œil ardent, à la chevelure dorée, aux formes opulentes; couronnée de pampres comme les prêtresses de Bacchus; tenant d'une main des grappes de raisins bleus, caressant de l'autre un

Digitized by Google

faon, comme la Diane antique; ayant la robe courte et le pied léger, le carquois en bandoulière, foulant aux pieds les blonds trésors de la moisson. — Pour les amants du réel, c'est le mois des perdrix rouges et des huîtres vertes, des grives bavardes et des chasselas vermeils; pour l'artiste, c'est le temps des courses vagabondes à travers les monts et les prés, des calmes rêveries dans les bois silencieux et déserts; pour l'enfant, c'est le mois des vacances; pour chacun, c'est la vie, le grand air, le temps réparateur des forces épuisées. — Pour tous, excepté deux catégories d'humains qui sont très à plaindre, les professeurs et les étudiants. — Septembre est aussi la saison des examens! A l'époque où se place notre récit, la Belgique ne connaissait pas encore cette ingénieuse combinaison des jurys ambulants, inventée en 1849 pour des raisons d'hygiène; on n'avait pas à ce moment une idée exacte de l'influence d'un séjour trop prolongé dans la capitale sur l'esprit et le corps des honorables examinateurs. Cette expérience se fit pendant les années suivantes; la commission centrale de statistique et le conseil de salubrité en notèrent soigneusement les points essentiels; et de leurs travaux surgit la loi de 1849, complétée en 1857, grâce à l'étude approfondie des principes de la législation chinoise.

En 1845, un jury central unique siégeait à Bruxelles, et tous les diplômes se délivraient, sans exception, en l'hôtel qui occupe l'un des deux angles formés par la place des Barricades et le boulevard de l'Observatoire.

Afin que le public ne se trompe pas sur le côté où se trouve l'hôtel, on a dressé au milieu de la place un vieux concierge

Digitized by Google

de bronze qui l'indique du doigt et invite le passant qui doute, à lire l'inscription peinte en lettres noires au-dessus de la porte cochère.

La façade et l'intérieur de cet hôtel n'ont rien d'imposant ni de monumental. La rue lui sert de cour et de vestibule. — Les récipiendaires attendent sur le trottoir l'arrivée des examinateurs. C'est ce que faisait au mois de septembre 1845, un groupe nombreux de jeunes gens, dont les mentons barbus, le cigare flambant et les allures dégagées étaient des titres sérieux et notoires à l'entrée des carrières libérales. Ces messieurs venaient solliciter du jury le diplôme de docteur en droit, qui se délivrait à cette époque à la suite d'un seul examen.

Il était près de neuf heures. Un quart d'heure au plus séparait les candidats du moment fatal. A mesure qu'il approchait, la conversation devenait plus languissante. Les uns arpentaient le trottoir d'un pas inquiet, chassant la fumée de leur cigare par bouffées rapides. — D'autres, immobiles, les yeux fixes, les mains dans les poches, semblaient faire un effort héroïque pour concentrer dans leur cerveau l'énorme quantité de matières qui surchargeait leur mémoire harrassée par trois mois de fatigue incessante. Celui-ci songeait à son père, celui-là à son avenir ; l'un tremblait devant la crainte d'un échec, cet autre sentait bondir son cœur à l'espoir d'une distinction. A parler vrai, aucun n'était maître de lui-même au point d'avoir tout son sang-froid.

Nous nous trompons au détriment d'un seul. — Mais il nous faut aller le chercher dans un petit conciliabule de trois

Digitized by Google

personnes, assez loin de la porte et presque au centre de la place.

Cette unique et remarquable exception, c'est un grand garçon bâti comme un athlète et frisé comme un carlin, une sorte d'Antinoüs en paletot sac. — Ses yeux noirs, sur lesquels s'abaissent des paupières paresseuses et lourdes, frangées de cils soyeux, ont la douceur d'un regard de femme; son nez droit et mince, aux narines légèrement renflées, annonce plus de grâce que d'énergie; son front bas se rétrécit encore sous les boucles abondantes d'une chevelure artistement négligée. Un sourire de jeune fille se joue sur le carmin de ses lèvres et laisse apparaître sous une moustache en croc le plus beau râtelier d'ivoire qui ait orné la montre d'un dentiste. — Le costume est à l'avenant; un gracieux négligé du matin, paletot gris sans taille, pantalon et gilet blanc, chemise de batiste à col rabattu, chapeau de paille à large ruban, gants de Suède. — Harmonie complète entre l'homme et l'habit. Nous avons devant nous le plus charmant cavalier de la capitale, la fleur des pois de l'université de Liége, sous les traits d'Hector de Grandménil, candidat en droit et fils d'un membre distingué de la Chambre des représentants.

Aux yeux des jaloux, la beauté d'Hector est un malheur, car au premier abord elle le fait passer pour un sot, tandis qu'il ne manque en réalité ni d'intelligence ni d'esprit. — Héritier présomptif d'une fortune considérable, habitué depuis longtemps à satisfaire ses moindres fantaisies, il n'en a pas moins traversé tant bien que mal les rudes épreuves de la vie académique, et subi en se jouant des examens que les mieux ferrés n'abordent qu'avec une certaine appréhension.

Digitized by Google

Demandez au plus âgé de ses deux interlocuteurs. — Celui-ci peut avoir vingt-cinq ans — deux ans de plus qu'Hector. — Il est maigre, pâle et sérieux. Aucun sentiment bien distinct n'éclate dans ses yeux bleus, ternes comme les fleurs d'un papier peint. Des cheveux blonds et lisses encadrent son front plus large qu'élevé. — On essayerait en vain de définir l'expression de cette physionomie régulière que ride par moments un sourire timide aussitôt réprimé. Cette timidité est-elle le résultat d'une modestie instinctive ou d'un incommensurable orgueil? — Ce sourire placide est-il la traduction d'une naïve confiance ou le masque de l'hypocrisie? C'est ce qu'il appartient à la suite de cette histoire de révéler au lecteur. — Il sait comme nous qu'il est des physionomies qu'on explique à livre ouvert, tandis qu'il est des âmes que l'on déchiffre lentement, comme les inscriptions à demi effacées des monuments d'un autre âge.

La mise d'André Lerot est bien moins élégante que celle d'Hector. Une redingote très-ample, un col de grosse toile très-blanche, rabattu sur une cravate noire; un chapeau de soie, dont les bords légèrement éraillés attestent un long usage; de larges pantalons de coutil, retombant sur une chaussure de gros cuir, lui donnent la physionomie d'un magister de village, complétée par deux épais volumes reliés en basane. — André semble aussi préoccupé qu'Hector est insouciant. Son agitation se révèle au tremblement nerveux de ses doigts effilés et jaunes comme ceux d'un frère prêcheur.

— Cela t'est bien égal à toi, dit-il à Hector, que tu passes

Digitized by Google

ou que tu échoues, — que tu reviennes chez toi avec un diplôme ou avec une *buse*. Tu peux attendre — et ton père ne t'en donnera ni un guillaume de moins, ni un galop de plus. Pour moi, il faut que je réussisse. — La province et la ville de Bastogne, qui me payent des bourses, me les enlèveront si j'échoue, et j'en serai réduit à renoncer au barreau pour entrer en qualité de pion dans un collége.

— Mon Dieu ! tu réussiras, interrompit Hector, de sa voix traînante et un peu féminine, tu réussiras comme toujours.

— Mais songe que j'ai passé mes autres examens avec grande distinction.

— Tu passeras celui-ci avec la plus grande ; ce serait bien la première fois que tu manquerais de chance. D'ailleurs, tu es sûr de ton fait.

— Tu en parles bien à ton aise. Est-on jamais sûr ?

— Tu as ton diplôme en poche ! reprit le jeune Hector, en appuyant sur ce dernier mot, de manière à faire croire qu'il faisait allusion à un fait connu de son interlocuteur.

Puis il tourna sur ses talons pour aller demander du feu à un camarade qui fumait sur le trottoir.

Lerol parut frappé de ces paroles.

Tandis que Grandménil s'éloignait, il prit le bras du troisième étudiant que nous avons omis de présenter au lecteur, et lui dit à voix basse, en le menant à l'écart :

— Hector sait-il quelque chose ?

— Comment veux-tu qu'il sache ? Je ne lui ai rien dit.

— C'est qu'il me semblait...

— Sois tranquille, il saurait tout, qu'il serait muet comme la tombe ; qu'est-ce que ça lui fait après tout ?

Digitized by Google

— Tu as raison, mais, pour ma propre dignité, je ne voudrais pas qu'il fût au courant. Dans sa position de fortune il ne doit pas comprendre à quelles nécessités la mienne expose. — Il n'y a que toi, mon cher Étienne, pour apprécier ces exigences et partager ces périls.

Et ce disant, André Lerot serra affectueusement la main de son camarade.

Étienne Franquart paraissait plus jeune que ses deux amis. Pourtant il avait vingt-deux ans. — Rarement on vit une figure plus ouverte, plus avenante et plus spirituelle en même temps. Trop mobile pour être décrite, elle respirait je ne sais quel singulier mélange de malice et de bonhomie. Quoiqu'elle n'eût rien de remarquable dans ses détails, c'était une de ces physionomies qu'on n'oublie pas. — Distinguée sans affectation et rendant de la manière la plus fidèle les impressions les plus diverses, sérieuse ou riante par boutades; un de ces visages, enfin, dans lesquels la ligne est l'accessoire, et dont la photographie la plus fidèle ferait dix fois de suite des portraits qui n'auraient entre eux aucun trait de ressemblance.

Étienne était de taille moyenne et pas du tout contrefait; il marchait et s'habillait comme tout le monde; sur un passeport, il eût été difficile de lui attribuer des signes particuliers. Personne ne l'eût remarqué dans la foule. Il fallait l'avoir tout seul devant soi, pour découvrir ce qu'il y avait d'original dans cette nature d'élite. En revanche, tout le monde était frappé de la beauté d'Hector; — et les deux jeunes gens s'accommodaient également bien, l'un d'être admiré, l'autre de passer inaperçu.

Digitized by Google

André serra donc la main d'Étienne.

— Je n'ai pas encore vu le docteur Marcus, dit ce dernier; si par hasard, il allait nous faire défaut. Voilà qui t'arrangerait médiocrement.

André Lerot répondit par un de ses pâles sourires.

— C'est vrai, dit-il ensuite. — Heureusement je suis bien armé; pour tout ce qui n'est pas le droit criminel ou le droit commercial, je suis en règle.

— Tu as beaucoup étudié.

— Puis j'ai mes livres. Mon Digeste est enrichi de notes qui feraient honneur à Muhlenbruch.

— Voyons, dit Étienne, assez curieux de sa nature.

André lui passa le gros volume.

— Je ne vois rien, dit le jeune homme, quand il eut fait glisser sous son pouce tous les feuillets.

— Tant mieux, cela me rassure.

Et André fit voir à son ami les marges intérieures chargées de notes au crayon. Étienne n'avait examiné que les marges extérieures.

— Maintenant mon Code, ajouta l'étudiant.

Et il tira de sa poche un petit volume relié, à tranche rouge, exactement pareil à celui qu'il tenait sous le bras avec le *Corpus juris*.

— Ton Code? tu devrais dire tes Codes; fit observer Étienne.

— Mon Code; regarde bien. — Celui-ci d'abord...

Étienne prit alors les deux volumes l'un après l'autre et les ouvrit. Le premier était bien réellement le Code civil.

Digitized by Google

Le second tout à fait identique, à ne considérer que l'enveloppe extérieure, était un cahier de notes.

— Tu comprends, dit André, cachant bien vite le code apocryphe. — Quand celui-ci a été examiné on le remplace par celui-là.

— C'est joli, répliqua Étienne, avec un sourire indéfinissable. Et voilà comme on devient docteur en droit!

— Bah! les trois quarts en font autant.

— C'est juste! Et cela ne te fait rien de frauder ainsi?

— Ma foi, cela ne cause de préjudice à personne. Je ne compromets que moi. J'aurais pioché pendant six mois nuit et jour, qu'il suffirait d'un défaut de mémoire, d'un pur hasard, pour m'enfoncer. Est-il défendu de s'armer contre le hasard?

— Oh! mon Dieu! répondit Étienne, en riant; tu sais bien que ce n'est pas moi qui te ferai de la morale. — Je considère les examens comme une mystification. J'en ai passé deux. Au premier, je ne savais rien et j'ai obtenu la plus grande distinction. Au second, j'en savais plus que tous mes camarades, et c'est par grâce spéciale que je n'ai pas été ajourné. Il n'y a pas un seul de nos professeurs qui sache le tiers de ce que le jury nous demande.

— Cela n'empêche pas d'être fièrement embarrassé quand on paraît devant eux.

— La belle raison! Mets un innocent devant une cour d'assises et tâte-lui le pouls. Tu verras...

— Tiens, voilà le docteur, dit à demi-voix André, qui avait les yeux tournés vers la porte de l'hôtel du jury. Est-il drôle tout de même! Je crois décidément qu'il n'y voit pas du tout.

Digitized by Google

— Il le faut bien, puisqu'il lui arrive de donner son cours avec le poêle pour public, et de l'appeler Messieurs.

— Et tu crois qu'il sera notre surveillant? dit André.

— Je suis allé ce matin à son hôtel; je lui ai fait dire, par le garçon, que j'irais le voir au jury à onze heures. Il aime bien trop ses élèves pour manquer à ce rendez-vous. Et toi, tu es en règle?

— Cette question! répliqua Lerot, en tirant de son gousset un objet qui ressemblait à un bout de cigare...

— C'est égal, dit Étienne, en riant, si ce tour-là réussit, je n'en aurai pas de remords. Il est par trop amusant.

— Et ta conscience? interrompit Lerot!

— Il n'y a pas d'intention criminelle, répliqua sentencieusement le jeune homme. En revanche, il y a d'illustres exemples. J'ai lu, dans un gros livre, que, lorsque le conclave s'assemble pour élire un pape, on enferme les cardinaux sous triple verrou, tant on a confiance dans leur bonne foi. — Et ils se vengent en trichant tout de même. — Les diplomates leur font passer des protocoles dans la cuisse d'un poulet, ou dans le citron qui accompagne leurs huîtres. — Tu comprends que cette lecture ait servi à calmer bien des consciences; mais tu deviens sombre. — Voyons, du courage! on n'est pas mort pour avoir échoué dans un examen, ni même pour avoir perdu la protection de la ville de Bastogne.

— C'est que je songe à une chose...

— Et quoi?

— Si le docteur Marcus avait oublié sa tabatière!

Digitized by Google

Étienne partit d'un grand éclat de rire, au moment où Hector vint interrompre la conversation.

— On entre, dit-il; on n'attendait plus que notre vieux Marcus, et il vient d'arriver. — Étienne, à tantôt. — Nous en aurons au moins jusqu'à deux heures. Viens nous prendre ici pour aller dîner.

— C'est entendu. — Bonne chance!

— J'accepte pour Lerot, répondit Hector. — Quant à moi, c'est à la grâce de Dieu! Si je ne réussis pas, bernique, je me retire.

Et M. de Grandménil regarda d'un air de regret son manille à demi-consumé. — Puis il le jeta et franchit d'un pas languissant le seuil de l'hôtel du jury.

Quant à André, il donna une nouvelle poignée de main à Étienne.

— A onze heures précises, dit-il encore, et il disparut.

Étienne se mit à chanter : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, et, regardant sa montre, qui marquait neuf heures et un quart, il se dirigea vers la porte de Louvain.

Pendant qu'il se promenait, les récipiendaires prenaient place dans la salle des examens — au rang que le sort leur avait attritribué. Hector de Grandménil était sur le premier banc, en quelque sorte sous les yeux des professeurs. Lerot, au contraire, dut se placer tout au fond de la salle, contre le mur, à l'ombre protectrice de la cheminée.

Il saisit, du premier coup, l'avantage de la position, et son assurance s'en trouva considérablement augmentée.

Tout au haut de la salle et parallèlement aux fenêtres, se dressait la table du jury, couverte de son morne tapis

Digitized by Google

vert, taché d'encre. Des urnes de fer-blanc, peintes en rouge, une sonnette, quelques livres, une carafe d'eau et des verres, tel était, avec la tabatière d'argent du docteur Marcus Heilbronner, le seul ornement de cette table, sur laquelle on signait chaque jour des brevets de génie. — Les examinateurs, toujours graves, attendaient dans des attitudes diverses que le président prît la parole. L'un mâchait une plume, un autre lisait le *Moniteur*, un autre encore se curait les oreilles avec la pointe d'un crayon payé par l'État. La plupart auraient préféré se promener dans les champs ou faire la grasse matinée, et les élèves, cloués sur la sellette, prenaient pour un symptôme de sévérité, l'expression d'ennui qui se peignait sur leur visage.

Le président du jury, avant de procéder au tirage au sort des questions renfermées dans les urnes de fer-blanc, rappela aux candidats les conditions de l'examen. — On leur donnait jusqu'à deux heures pour terminer leur travail. Ils avaient le droit de consulter le Digeste et le Code. Il ne leur était permis de sortir que sous la surveillance d'un huissier, qui les empêcherait de communiquer avec le dehors. Leurs livres allaient être examinés. On comptait assez sur leur bonne foi pour respecter leurs poches.

Ce luxe de précautions aboutit, en général, au même résultat que les passe-ports, dont les gredins se passent à merveille.

Quand il fut procédé à la visite des livres, il se trouva qu'Hector de Grandménil avait oublié les siens, et le jury dut lui en prêter. Ceux d'André ne donnèrent lieu à aucune observation. Les honorables professeurs de nos universités

Digitized by Google

ne sont pas des gabelous. Ils ont trop de respect d'eux-mêmes pour se prêter à ce métier, et si on les préposait à la visite des voyageurs à Verviers ou à Quiévrain, il est probable que la douane verrait bientôt décroître ses recettes dans de notables proportions.

Ces préliminaires accomplis, un huissier distribua aux candidats du papier au filigrane du département de l'intérieur, parafé par deux membres du jury; puis les questions de l'examen furent tirées au sort et dictées par le président.

A chaque question nouvelle, Hector de Grandménil poussait un soupir qui attirait sur lui l'attention des examinateurs. — Le pauvre garçon ne savait rien et semblait d'avance implorer la pitié de ses juges.

Lerot, au contraire, était ravi. S'il connaissait peu de chose, en revanche, ses notes pouvaient suffire à tout, sauf aux questions de droit criminel et de droit commercial qui lui semblaient de l'hébreu.

Mais il comptait, pour les résoudre, sur Étienne Franquart. On se demandera de quel secours pouvait lui être ce camarade, qui se promenait en ce moment au boulevard de l'Observatoire. — On le saura aussitôt que la montre d'André marquera onze heures.

En attendant, le jeune récipiendaire se mit à l'œuvre avec ardeur, copiant sans désemparer les notes de son Digeste et les pages manuscrites de son Code apocryphe. Deux examinateurs seulement restaient dans la salle. L'un d'eux était M. Stockmans, professeur à Gand, et lisait la fameuse brochure de M. Du Fan, *Simon Stévin et M. Dumortier*, que lui avait prêtée, la veille, un de ses collègues de l'Académie.

Digitized by Google

L'autre était le docteur Marcus Heilbronner dont il a déjà été question. — Ce vieillard, professeur à l'université de Liége, était renommé pour sa science et sa myopie. Il lui arrivait fréquemment de prendre de l'encre dans sa tabatière et du tabac dans son encrier. Comme cela se voit souvent, il n'avouait pas son infirmité, et lançait autour de lui des regards inquisiteurs qui atteignaient quelquefois l'extrémité de son nez.

Rien ne le blessait plus vivement qu'une allusion à la faiblesse de sa vue, et le président du jury avait flatté son amour-propre en le priant de surveiller les élèves pendant l'examen écrit.

Au coup d'onze heures, une vive agitation s'empara d'André Lerot. Il remit en poche son code manuscrit, ouvrit sur le pupitre le volume autorisé, puis, levant la main, il demanda à l'un des deux professeurs la permission de sortir.

Elle lui fut immédiatement accordée.

Dans le couloir, Lerot trouva l'argus en cravate blanche que le jury attachait à sa personne. Celui-ci lui montra le chemin, que l'étudiant en doctorat fit semblant d'ignorer quoi qu'il le connût à merveille. — Pour arriver au cabinet ténébreux dont l'huissier surveillait l'entrée, il fallait passer par l'escalier. Le palier du premier étage formait balcon sur le vestibule.

Lorsque André revint du cabinet noir il s'arrêta à cet endroit.

— J'ai là un morceau de cigare éteint qui empeste, dit-il à l'huissier, en tirant en effet de son gilet un reste de tabac roulé, qu'il jeta par-dessus la rampe.

Digitized by Google

L'argus se pencha en avant, et vit un individu, posté dans le vestibule, ramasser le bout de cigare qui incommodait si fort M. Lerot. — Il ne dit rien, mais aussitôt rentré dans la salle, il fit son rapport à M. Stockmans.

Le docteur Marcus l'entendit.

— Vous dites?...

L'huissier lui répéta la communication qu'il venait de faire à son collègue, tandis que M. Stockmans, enchanté de ne pas abandonner sa brochure, disait au bon docteur, allez donc voir, M. Marcus...

Celui-ci était ravi. Il trouva tant bien que mal la place occupée par André.

— Mossié Lérot, fous afez chété ine cikar en pas te l'esgalier, lui dit-il à demi-voix et d'un ton paternel.

— Pardon, monsieur, un bout de cigare. Je l'avais tenu en poche pour le fumer en sortant, mais il me gênait et je l'ai jeté, en effet dans le vestibule.

— L'huissier mé ti gue guelgu'un l'a ramassé, continua le professeur, c'est même cette zirgonsdance gui a brofogué son addenzion.

— Je n'y puis rien, monsieur, répondit André, enchanté d'apprendre que son projectile était arrivé à destination. J'aurais dû le jeter dans la rue avant d'entrer. L'ayant en poche, il m'a semblé plus convenable de m'en débarrasser dans le corridor qu'ici.

— Ché sais pien gu'il n'y a bas te mâle à cheter ine cikare tans le fesdipile, mais nous sommes oplichés te sirfeiller les éditiants bentant l'exââmenne. Chéné bas té raisson té fous

Digitized by Google

zoubzonner, mon hami, mais tan fodre indérèt, drafaillez et dâchez de ni plis zortir. *Perchez, perchez.*

— Plaît-il, demanda André Lerot, qui ne savait pas du tout ce que le savant docteur voulait dire...

— Ché tis *perchez, perchez...* c'est ti latin, *macte novâ virtoute pouer, sic itour ad astra!*

— Je comprends, répondit André, je percherai.

— Ché ne tis pas perchez, ché tis berchez...

— Oui je comprends maintenant, ce n'est ni perchez, ni berger, c'est perge, de pergere, pergo, pergis, pergit.

— Foui, foui... perchimus, perchitis, percount... Donc, perchez, et ne zortez plis.

— Je ne sortirai plus, répondit André.

Il tint parole et le soupçonneux argus ne s'aperçut pas même d'un incident qui méritait de faire époque dans les annales des jurys.

A midi quelqu'un vint appeler le docteur Marcus Heilbronner, qui sortit aussitôt. Quand il rentra, un instant après, il passa devant Lerot qui l'interpella, et se levant, lui dit, avec l'accent du plus profond respect :

— M. Heilbronner, puis-je vous de mander une prise? J'ai un affreux mal de tête, et j'espère qu'un peu de tabac me soulagera.

— Serdainement, mon hami, *non mortis laqueis expedies capout*, gomme tit Horâce...

Et le docteur Marcus Heilbronner présenta sa tabatière à Lerot qui y plongea l'index et le pouce.

Si l'huissier avait été là dans ce moment, il eût vu l'étu-

Digitized by Google

diant retirer en même temps que le tabac, un tout petit rouleau de papier blanc.

C'était la réponse de la tabatière au bout de cigare et aux questions de droit criminel et de droit commercial.

Un brin de papier pelure, caché dans un cigare, avait servi à les faire connaître d'Étienne Franquart, posté dans le vestibule. Puis le jeune homme était allé dans un cabaret. Là, muni de livres, il avait transcrit, sur du papier également mince, la réponse aux questions qui embarrassaient André. Un quart d'heure plus tard, il retournait place des Barricades et faisait appeler le docteur Marcus. Le brave homme accourait tout enchanté, et, selon sa vieille habitude de priseur, présentait la tabatière à Étienne qui y glissait le papier destiné à Lerot.

Le tour était bon, et il est juste de dire qu'à Étienne revenait l'honneur de l'invention.

Grâce à ces divers moyens, Lerot réussit à merveille dans son examen écrit. L'épreuve orale lui fut moins favorable, mais on mit son insuccès sur le compte de la timidité, et tandis que le jury ajournait Hector de Grandménil, son ami recevait le diplôme de docteur en droit. Il ne lui restait plus qu'à attendre la fin des vacances judiciaires pour prêter le serment que la loi exige des membres du barreau, et choisir au vestiaire d'une des trois cours d'appel, le clou auquel il pendrait sa robe d'avocat.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

L'amitié qui unissait les trois jeunes gens que nous venons de mettre en scène, a besoin de quelques explications, et force nous est de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la vie de nos personnages.

Étienne Franquart était le fils unique d'un fabricant de Verviers qui, sans occuper la haute position des Peltzer ou des Simonis, n'en jouissait pas moins d'une certaine considération sur la place. A diverses reprises, le choix de ses confrères l'avait porté au tribunal de commerce, où il s'était acquis un légitime renom d'intégrité. Veuf de bonne heure, M. Franquart avait concentré sur Étienne tout ce que son cœur renfermait de facultés aimantes; son affection, il faut bien le dire, n'était guère prodigue de démonstrations. Pour avoir à s'occuper le moins possible de son fils, le fabricant de la rue Crapaurue l'avait mis en pension à Liége, et ne le

Digitized by Google

voyait ainsi que pendant les vacances. Comme Étienne ne revenait jamais au domicile paternel sans une cargaison de prix qui attestaient son zèle, M. Franquart lui donnait de l'argent pour aller s'amuser à Spa, à Chaudfontaine ou dans les Ardennes. Il lui permettait de s'absenter pendant deux ou trois mois, pourvu qu'il ne dépassât pas son budget et ne l'importunât pas trop de sa correspondance. Depuis l'âge de quatorze ans, Étienne menait cette vie indépendante, — et la nature généreuse et forte qu'il tenait de sa mère, y avait trouvé l'occasion de se développer sans entraves. Les germes que l'éducation maternelle avait déposés dans son âme, pendant les belles années de son enfance, avaient été fécondés par la solitude et l'absence de toute contrainte. Privé des relations de convenance, Étienne avait pu choisir ses amis et suivre ses inclinations. — Il s'était ainsi lié successivement avec André Lerot et Hector de Grandménil, quoique entre ces deux jeunes gens il n'existât qu'une médiocre sympathie.

André Lerot, le lecteur le sait déjà, était originaire de Bastogne, où son père exerçait les modestes fonctions d'huissier. Comme il était difficile de vivre de cette charge dans une ville où les exploits sont rares, M. Lerot cumulait avec elle la profession d'épicier et le travail du secrétariat communal. Il avait en outre une petite ferme, et élevait des porcs dont les jambons, expédiés à Liége, ajoutaient une somme assez rondelette à son maigre revenu. Madame Lerot enfin, fille du maître de postes, avait certaines espérances, hypothéquées sur les chevaux de la malle-estafette et l'enseigne de la *Cloche d'argent*.

Digitized by Google

André Lerot fut, dès l'âge de dix ans, la merveille de Bastogne, quoiqu'il ne fût ni beau, ni gentil, ni même d'une excessive propreté. Mais il avait su lire de bonne heure, d'une façon très-passable, et mettait au net les procès-verbaux et les exploits de monsieur son père. Aussi fut-il décidé bientôt qu'on ferait d'André un avocat. Il commença, à l'athenée d'Arlon, ses humanités qu'il finit à Liége. Il venait d'y entrer en seconde latine, lorsqu'il fit la connaissance d'Étienne Franquart. Voisins en classe et au dortoir, ils devinrent amis, quoiqu'il y eût entre eux des contrastes de tout genre, pour démentir le vieux proverbe *qui se ressemble s'assemble*. André, de trois ou quatre ans plus âgé qu'Étienne, était froid et réservé, autant que son camarade était expansif et causeur. Timide comme une jeune fille, gêné dans ses entournures comme un paysan, il ne pouvait inspirer de sympathie qu'à un esprit capable de lui pardonner ses faiblesses. — Étienne, la franchise et le courage incarnés, prenait plaisir à protéger un être plus grand que lui de près d'un pied, et son jeune orgueil ne se plaisait pas moins à servir de mentor à son aîné. Le Bastonnais avait l'art d'accepter tous les conseils et de subir tous les reproches. Étienne et lui étaient rivaux dans leurs études, mais le petit Franquart s'inquiétait peu de briller et fit souvent des compositions qu'il savait être mauvaises, pour laisser à son ami le premier rang. Lerot lui avait persuadé qu'il était indispensable à son avenir qu'il eût du succès au collége, qu'il n'avait pour entrer à l'université d'autre espoir que la protection de la ville de Bastogne, et qu'elle l'abandonnerait inévitable-

Digitized by Google

ment, s'il ne lui rapportait une abondante moisson de lauriers.

Étienne riait beaucoup de ces inquiétudes; il disait que les lauriers académiques ne pouvaient servir à la cité de Bastogne qu'à orner ses jambons, mais en attendant il se laissait séduire, flatté, quoiqu'il en dît, par l'hommage que son rival rendait à sa supériorité. — Étienne toutefois sortit premier de rhétorique, mais le second rang suffit à Lerot pour obtenir une double bourse de la ville de Bastogne et de la province de Luxembourg, et continuer ainsi ses études à l'université de Liége. Les parents Lerot, en prélevant quelques milliers de francs sur leurs espérances, eussent été parfaitement à même de subvenir aux frais de l'éducation de leur fils, mais, comme ils exerçaient une certaine influence électorale dans leur arrondissement, ils n'eurent pas de peine à persuader à de hauts personnages, que les bourses doivent être accordées au mérite et non pas à la misère.

Étienne et André restèrent donc camarades.

Quelques visites faites pendant les vacances à la ferme des Lerot, des courses vagabondes à travers l'Ardenne, des truites pêchées dans l'Ourthe, des écrevisses ramassées dans la Semoy, des grives prises ensemble dans les bois, des nuits passées dans les ruines des vieux châteaux de l'Amblève, entretinrent cette amitié, qui durait encore en 1845, à l'heure où André terminait ses études et se présentait à l'examen de doctorat.

Si Étienne Franquart était doué d'une intelligence très-vive, d'un grand désir d'apprendre et d'une rare facilité de

Digitized by Google

conception, ce n'était pas, en revanche, ce qui s'appelle un travailleur. Une fois entré à l'université, il devint flâneur, lut plus volontiers les poëtes et les romanciers modernes que les historiens de Rome et les poëtes de la Grèce, devint d'une force très-respectable aux dominos, et n'étudia plus guère que pendant les deux mois qui précédaient les examens. Devenu candidat en philosophie sans trop de peine, grâce aux connaissances qu'il avait acquises au collége, il éprouva plus de difficulté à obtenir le diplôme de candidat en droit. — Quand il voulait se donner la peine d'étudier le Code et le Digeste, il les comprenait à ravir; mais il oubliait le lendemain ce qu'il avait appris la veille. Il ne retenait que les commentaires de Marcadé ou les dissertations des auteurs que l'on consulte en doctorat. Quant aux éléments et au texte du Code, il les avait en horreur, et il fit si bien, qu'André Lerot passa docteur, alors que lui-même venait à peine d'être proclamé candidat — avec restriction.

Il est vrai qu'André s'était servi, pour réussir, d'un procédé peu honnête. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il figurait au premier rang parmi les piocheurs. Il avait suivi régulièrement tous les cours et tenu admirablement ses cahiers. Sous le régime de la loi de 1857, il eût passé tous ses examens avec le plus haut grade, sans rien faire de plus. Mais il fallait quelque chose de mieux à une époque où l'on avait pour juges, non pas ses propres professeurs, mais en général des ennemis.

Jusqu'ici, nous n'avons pas vu entre Étienne et Lerot se placer le profil élégant et gracieux d'Hector de Grand-

Digitized by Google

ménil. Ce jeune homme avait fait ses humanités dans la capitale : il n'était venu à Liége qu'après avoir terminé sa rhétorique. Il était beau, intelligent et paresseux, aussi paresseux de cœur que d'esprit ; ne cherchant pas d'amitiés, tenant encore moins à garder celles que le hasard lui avait créées, mais ne faisant rien non plus pour les rompre. Le vulgaire trouvait dans Hector le type de ces bons garçons que l'on voit sans plaisir et que l'on quitte sans regret. Cependant, comme il était riche et très-lancé dans le monde, il fut assiégé de courtisans, dès le premier hiver qu'il passa à Liége. Lerot fut du nombre ; Étienne, au contraire, l'évitait. Il avait pour cela des raisons spéciales. Certaines relations d'affaires, suivies d'une rupture bruyante, avaient existé jadis entre son père et celui d'Hector. M. de Grandménil avait pu avoir le bon droit de son côté, mais il en avait aussi recueilli les avantages, et une délicatesse très-naturelle tenait le jeune Franquart éloigné de son fils. Hector, aussitôt qu'il eut appris par André Lerot les craintes d'Étienne, vint à lui, exprimant le désir de voir les enfants renouer l'amitié rompue entre les pères, et fit ainsi un acte inouï pour son indolence, et qui lui conquit sur-le-champ les plus ardentes sympathies de Franquart. Bien qu'Étienne allât peu dans le monde où Hector jouait le rôle de lion, il était à Liége son seul ami véritable. A cause de lui, le jeune Grandménil tolérait Lerot, tout en le détestant cordialement. André le savait bien, mais l'Ardennais était trop habile pour le laisser voir, et travaillait, au contraire, par tous les moyens, à conquérir des sympathies refusées par instinct.

Digitized by Google

Les seules querelles d'Hector et d'Étienne éclatèrent à propos du Bastonnais, qu'Hector appelait un intrigant. Mais Étienne n'avait pas à se plaindre d'André, et refusa toujours de l'immoler à la haine instinctive de son camarade. Il s'efforça au contraire de servir de trait d'union entre ses deux amis, et y parvint d'autant mieux qu'André avait tout intérêt à flatter l'autre.

M. de Grandménil père était, nous l'avons dit, un des membres distingués de la Chambre des représentants. Député de l'arrondissement de Verviers, il habitait Bruxelles l'hiver, et pendant l'été, son château de Grandménil, dépendant du village de ce nom, à mi-chemin de Durbuy et de Viel-Salm. En 1843, pendant les vacances, Étienne avait été invité à venir passer quelques jours à ce manoir; lors de cette visite, il avait fait la connaissance d'Aimée de Grandménil, la sœur d'Hector, dont il était devenu éperdument amoureux.

Aimée, à cette époque, avait à peine quinze ans, Étienne en avait vingt, une imagination ardente et un cœur avide d'affection; la jeune fille, d'autre part, était belle, gracieuse, parfaitement élevée et d'une complète innocence. Notre ami emporta son souvenir gravé dans sa pensée et vécut avec elle en rêve pendant les deux ans qu'il passa sans la revoir.

André seul avait reçu la confidence de cette passion, destinée à rester secrète pour Hector, et surtout pour celle qui en était l'objet. A vingt ans on se contente aisément d'aimer en silence, pourvu qu'on ait un ami à qui raconter ses désirs et ses douleurs.

André Lerot n'avait jamais été invité par Hector à lui

Digitized by Google

rendre visite; il ne connaissait donc pas cette sœur pour laquelle Étienne brûlait d'un feu discret mais constant. L'amoureux lui promettait depuis deux ans de saisir la première occasion pour la lui faire voir, mais l'occasion est fugitive comme l'onde mythologique que cherchaient en vain les lèvres altérées du roi Tantale. Elle devait se présenter précisément le jour où les trois étudiants se trouvaient réunis, place des Barricades, après l'examen oral d'André.

Hector s'était retiré après l'épreuve écrite, mais il n'en était pas moins venu assister à l'interrogatoire de son condisciple.

En entrant, il dit à Étienne, de cette voix languissante et pourtant sympathique, qui lui était particulière :

— Mon père vient d'arriver de la campagne. Il donne à dîner aujourd'hui. Fais-moi le plaisir de venir.

Étienne rougit jusqu'au blanc des yeux, puis il devint pâle. Aimée était sans doute revenue en même temps que son père.

— Eh bien? reprit Hector, voyant que le jeune homme ne répondait pas.

— Je te remercie, je ne puis pas; — j'étais convenu d'aller faire une promenade à Boitsfort, avec...

— Avec André, c'est cela..., toujours André. Tu ne t'en dépêtreras donc jamais!

— Que veux-tu? j'ai promis.

— C'est insupportable.

— Je ne puis pas le planter là, pour lui dire surtout que je vais dîner avec toi... chez toi...

Digitized by Google

— Décidément, je vois qu'il faudra que, pour t'avoir, je finisse par l'inviter aussi.

— Heu !

— Pour une fois...

— Allons, je me résigne, mais à la condition que tu te charges de faire la commission.

— Ça va.

Ces mots s'échangeaient à voix basse dans la salle du jury pendant l'examen oral des récipiendaires.

Hector leva la tête. Il venait d'entendre prononcer son nom.

— Présent, répondit-il.

— Tais-toi donc, lui dit Étienne. C'est le président du jury qui annonce que tu t'es retiré.

— Ah ! bien... je n'avais entendu que mon nom.

— Cette conduite est inconvenante, disait en même temps le professeur Stockmans. On ne vient pas ainsi se moquer de ses juges après avoir reculé devant l'examen.

Hector devint blême. Il se leva et se dirigea vers la porte. Arrivé là, il dit à l'huissier :

— Quel est ce monsieur qui vient de parler?

— M. Stockmans, professeur à l'université de Gand.

— Va lui dire, de la part d'Hector de Grandménil, qu'il est un impertinent. Voilà cent sous.

Puis il alla fumer un cigare sur le boulevard, en attendant ses amis.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

Midi sonnait à peine lorsque André Lerot reçut des mains du président du jury le diplôme tant désiré, et il restait à nos jeunes gens, jusqu'au moment du dîner, quatre heures qu'ils résolurent de consacrer à une promenade dans les environs de Bruxelles. Le nouveau docteur toutefois ne se joignit à ses camarades qu'après avoir écrit à ses parents pour leur annoncer l'heureux résultat de son examen.

Le temps était superbe; on se dirigea par la porte de Namur vers le bois de la Cambre, mais arrivé au grand étang d'Ixelles, près de la *Maison blanche*, Étienne se sentit las et proposa d'entrer dans cet établissement, afin d'y prendre un verre de bierre. — L'hôtesse avait par hasard du jambon excellent. Nos amis, que l'air vif de l'arrière-saison mettait en appétit, en mangèrent d'abord une portion, puis une seconde, l'arrosèrent de quelques litres de bière de Louvain, puis jouèrent leur consommation au tonneau. Bref, à deux

Digitized by Google

heures précises, ils étaient encore à la *Maison blanche* et renoncèrent à pousser plus avant.

Assis sous une tonnelle dans le jardin désert, le cigare allumé, nos trois amis regardaient d'un œil distrait la mousse qui petillait dans les verres.

— Hé, puisque nous restons ici, causons, dit Étienne Franquart, rompant le premier le silence!

— De quoi? demanda Hector.

— De nos amours! comme dit mon poëte bien-aimé, répondit Lerot, en ébauchant un de ces sourires qui lui étaient particuliers. — Parlons de nos amours :

« La Joie et la Beauté
« Sont mes dieux les plus chers, après la Liberté. »

A ce mot d'amour, une légère rougeur s'était répandue sur les joues d'Étienne. Il lança à Lerot un regard inquiet pour l'inviter au silence.

L'Ardennais comprit et introduisit un dérivatif dans la conversation.

— Ces vers de Musset sont absurdes, dit-il; que vient faire la Liberté dans cette poésie de garçons? S'il disait encore : « *après la politique!* »

— Ah la politique, parlons-en, s'écria Étienne, c'est du propre. A-t-on jamais vu un gâchis pareil à celui dans lequel nous vivons depuis quelques années!...

— Et depuis quelques mois, ajouta Grandménil.

— Nous aurions dû aller jusqu'à la Chambre, dit André.

— Grand merci, répliqua le jeune Franquart. La Chambre est convoquée en session extraordinaire pour contempler les

Digitized by Google

traits de Vande Weyer *esquire*, venu tout exprès de Londres pour sauver la patrie...

— Et voter la libre entrée des sarrasins, ajouta encore Grandménil.

— Tu ferais bien d'ajouter que tes infidèles sont des céréales, dit Étienne. — J'ai vu aussi dans les journaux qu'on prohibe la sortie de toutes nos denrées alimentaires.

— J'aime encore mieux cela que la loi de famine, dit Lerot.

— Moi, si j'étais à la Chambre, poursuivit Étienne, je ferais une proposition ainsi conçue :

« ARTICLE UNIQUE. — Le chef du cabinet est prohibé à la sortie. » Ainsi du moins il ne pourrait plus aller retrouver son ambassade de Londres, et il aurait compromis quelque chose en venant nous sauver (1).

— Voyons, dit Grandménil, n'attaquez pas Vande Weyer ; c'est un homme d'esprit. N'eût-il fait que sa brochure contre Dumortier...

— Foin de l'esprit dans la politique, riposta Étienne. — Personne à la Chambre n'a le quart de l'esprit de Nothomb, et voyez où l'esprit l'a mené.

— A être ministre d'État, dit Lerot. Ce n'est déjà pas si mal.

(1) L'auteur éprouve le besoin de déclarer ici qu'il n'accepte pas la solidarité des opinions de tous ses personnages ; il les laisse parler comme on parlait à l'époque qu'il veut peindre, et comme ils ne le feraient peut-être plus aujourd'hui. Le lecteur voudra bien aussi ne pas s'effaroucher de ce que des étudiants prononcent les noms des hommes les plus haut placés sans jamais les traiter de monsieur. Nous ne tenons qu'à être vrai.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que ton père dit de la situation? continua Étienne, s'adressant cette fois à Hector. Croit-il que le ministère tiendra?

— Tu lui demanderas cela ce soir. Je crois entre nous qu'il n'en sait trop rien lui-même, et qu'il s'en inquiète peu. Il m'a dit plusieurs fois que depuis qu'en 1840, il a vu échouer le cabinet Rogier-Lebeau, il a perdu toute confiance dans le triomphe de ses opinions.

— Cependant il continue à les défendre vaillamment, dit André, enchanté de trouver quelque chose d'agréable à dire à Hector; il est toujours sur la brèche, quand il s'agit de lutter pour les idées libérales. Quand il s'est agi de la loi sur l'instruction primaire, des jurys d'examen, du tunnel de Cumptich, des sucres, du fractionnement, de la nomination des bourgmestres, du Guatemala, toujours il a parlé et voté contre le parti réactionnaire.

— Affaire d'habitude, dit Hector. — Du reste, je vous le répète, je n'en sais rien. Je l'entends dire souvent que la vie politique est une suite non interrompue de sacrifices; qu'on y perd son temps, son argent et sa santé, et quand la conversation s'engage sur ce terrain, il ne cesse de m'engager à n'y jamais penser pour mon compte.

— Cela me parait superflu, répondit Étienne; tu es bien trop paresseux pour t'y consacrer jamais.

— Je ne trouve pas moi, dit Lerot, qu'il faille tant d'activité pour ce métier. Pour peu qu'on ait un nom, de l'influence et de la fortune, toutes choses qu'on peut recueillir par héritage comme il en adviendra pour Grandménil, on n'a pas grand'peine à entrer à la Chambre. Et quand on y

Digitized by Google

est, on y reste, précisément quand on n'y fait rien. Je ne vois tomber que ceux qui veulent bien se donner la peine de se compromettre en travaillant trop. — Vous parliez de Nothomb tout à l'heure. C'est mon compatriote; il a énormément travaillé. Il a passé la moitié de ses nuits à préparer des discours et à rédiger des projets de loi; quand il se sentait fatigué, il se reposait en lisant une tragédie de Schiller ou une ballade de Gœthe. Il a tout approfondi, tout étudié; il s'est dévoué à l'application d'un système; il a fait, de la politique, sa vie, sa compagne de chaque instant. Il a succombé devant la coalition des moutons de Panurge, qui trouvent beaucoup plus commode de ne rien faire et de tout blâmer, et qui servent la patrie en respectant les préjugés du jour. Ceux-là votent et restent en place. Ce sont les gens habiles, et ma foi pour leur ressembler, il ne faut pas vider sa bourse ou ruiner son tempérament.

— C'est parfaitement vrai, dit Étienne; mais je ne crois pas qu'Hector consente jamais à jouer ce rôle-là.

— Il aurait tort. — Posséder une part d'influence dans la société, sans se donner aucun mal, être inviolable, se trouver en mesure d'obliger ceux qu'on aime et de nuire à ceux qu'on aime pas, avoir en main de quoi assurer l'avenir de ses enfants, continuer en quelque sorte une dynastie, tout cela ne me semble pas un rôle si mesquin ou si fort à dédaigner. Si je m'appelais Grandménil...

— Eh bien, que ferais tu? dit Hector.

— Je me laisserais faire?

— Il n'y a que les ambitieux pour avoir de tels sujets

Digitized by Google

de conversation, répliqua le beau jeune homme, et je ne le suis pas.

— Ni moi, ajouta Lerot, avec une affectation de naïveté.

— Ce n'est pas comme Étienne...

— Moi, ambitieux ! dit le jeune homme.

— Par accès, tout au moins.

— Dis par bouffées. Je suis bien trop sceptique pour être ambitieux avec quelque suite, et il n'y a que la constance et la volonté qui servent les grands desseins.

— Je crois pourtant, fit observer Hector, avec une légère ironie, que tu n'es pas tout à fait exempt d'un certain amour de la gloire.

— Comment peux-tu parler ainsi, s'écria Étienne, toi qui me connais ! Qu'est-ce donc que la gloire ? De la fumée. Qu'est-ce que la vie ? C'est un cigare plus ou moins bon, que l'on fume avec plus ou moins de plaisir et qu'on jette ensuite, détestable ou délicieux, dans la poussière du chemin. Soit dit en passant, celui-ci ne vaut pas le diable. Tu devrais bien m'en donner un autre, ô Hector, fils de Priam ! *Priamidès*, comme dit Virgile, d'où un savant futur pourrait bien faire venir le mot pyramide.

Le jeune Grandménil offrit d'autres cigares à ses camarades. Un petit mendiant qui leur avait demandé l'aumône, ramassa dans ce moment le havane encore allumé, jeté par Étienne, et se mit à le fumer bravement.

— Tu trouves cela bon ? lui dit Hector.

— Oui, monsieur, répondit le gamin.

— C'est une nouvelle face de la théorie d'Étienne, fit observer Lerot. Ce cigare dont tu parlais tout-à-l'heure et

Digitized by Google

qui n'est que fumée, un fou le jette avec dédain; survient un sage qui le ramasse et en fait son affaire...

— Ce qui prouve? demanda Hector...

— Qu'une foule de gens parviennent grâce à l'esprit des autres.

— C'est vrai, dit Étienne, en lançant à l'Ardennais un regard qui sans être méchant lui fit baisser les yeux.

André songea à la manière dont il avait passé son examen.

— Si nous marchions un peu, dit-il. Garçon, combien?

Les jeunes gens payèrent leur consommation et se remirent en route. Ils prirent à travers la campagne le chemin qui mène d'Ixelles à Etterbeek, afin de rentrer en ville par la chaussée de ce nom et la porte de Louvain.

En 1845, cette partie du faubourg ne ressemblait guère à ce qu'elle est aujourd'hui. Le chemin que suivaient en ce moment nos personnages n'était qu'un étroit sentier, large d'un mètre environ, formant une espèce de digue, entre les étangs comblés depuis et le ruisseau le Maelbeek. La route carrossable qui a succédé au sentier est tellement basse, que le chemin de fer du Luxembourg, après avoir passé sous la chaussée de Wavre, débouche dans ce vallon sur la crête d'un énorme remblai, percé d'un tunnel magnifique.

Aujourd'hui, quand on traverse cette route, vers laquelle descendent d'un côté les champs cultivés en gradins, de l'autre les talus boisés du chemin de fer, on se croirait au milieu de quelque ravin de la Vesdre. Il n'en était pas de même autrefois; le regard embrassait un horizon plus vaste et l'on ne pouvait contempler sans une impression de tristesse, la morne solitude de cette campagne où croupissaient

Digitized by Google

les eaux d'un marais fétide, et que les grenouilles seules, pendant les chaudes soirées d'été, troublaient de leurs concerts.

Une seule construction, perdue dans ce désert, en brisait la monotonie sans l'égayer beaucoup. C'était une maisonnette à un seul étage, située vis-à-vis du sentier, qui monte en pente rapide de l'ancien étang vers le château ou plutôt la ferme de Sans-Souci.

Nos jeunes gens arrivèrent bientôt à cet endroit, c'est-à-dire à mi-chemin environ des deux chaussées d'Ixelles et d'Etterbeek. — Ils marchaient l'un derrière l'autre en silence, influencés malgré eux par le sombre aspect du paysage.

— Je ne suis jamais venu par ici, dit Hector, attachant le grelot de la conversation.

— Moi je n'ai pas envie d'y revenir, ajouta Lerot.

— Et moi, continua Étienne, je suis fâché d'y être venu... Il sent mauvais de toutes les façons, au physique et au moral... Comment appelles-tu ce charmant asile?...

— Nous sommes au sein des prés fleuris qu'arrose le Maelbeek...

— Ah! et c'est un ruisseau, une rivière, un fleuve, ce Maelbeek, quoi?

— C'est assez difficile à dire. Pour le moment il ne ressemble pas mal à un égoût, mais on dit qu'en hiver il se donne parfois les allures d'un torrent.

— C'est comme nos ruisseaux des Ardennes, fit observer André Lerot.

— Avec la différence, dit Étienne, que ce torrent ne doit pas détruire grand'chose sur son passage.

Digitized by Google

— Qui sait? objecta Hector : et tenez, voilà précisément une maison qui surgit du fond de ces steppes.

Et du bout de sa canne il désignait le logis que nous signalions tout à l'heure.

— C'est une ferme, dit Lerot.

— Une ferme! s'écria Étienne; celui qui l'exploite ne doit pas en retirer grand profit. Cela me fait tout l'effet d'un établissement insalubre, d'une marmite à noir animal.

— C'est un temple grec en ruines, dit Hector.

— C'est cela, dit Étienne, *Pœstum*, la peste. Quel aimable séjour! Allons voir, ce taudis m'intéresse. Si j'y vois bien, il n'y a plus de vitres aux fenêtres. — Quel beau cadre pour une histoire de brigands! Il y avait une fois une maison abandonnée...

— Pas abandonnée du tout, interrompit Hector. Je vois un homme devant la porte.

— Devant l'ex-porte, dit André qui s'était arrêté presque en face de ce logis. Pas plus de porte que sur la main.

André avait raison. La maisonnette du bord de l'étang était une ruine tout près de s'écrouler. La tempête en avait brisé les vitres et des maraudeurs avaient sans doute enlevé la porte pour se chauffer avec ses débris. Toutefois les fenêtres de l'étage avaient conservé des volets, et Lerot remarqua qu'ils étaient fermés avec soin à l'aide d'une petite chaîne mangée par la rouille.

— Décidément cette baraque a un aspect sinistre, dit Grandménil.

— Ce vieux avec sa bêche me fait l'effet d'être en train de la démolir, ajouta Étienne.

Digitized by Google

— Ce n'est pas difficile, elle ne tient plus ensemble, dit Lerot. Je parie que si nous poussions un peu à nous trois, nous la renverserions comme un château de cartes. Si nous essayions.

En parlant ainsi les jeunes gens s'approchaient de la maisonnette.

— Holà, vous autres, qu'est-ce que vous voulez? s'écria l'homme à la bêche, en enfonçant sa casquette sur ses yeux.

— Nous voulons voir, dit Étienne; y a-t-il quelque chose à payer par hasard?

— Passez votre chemin, dit l'homme, il n'y a rien à voir ici.

— Bon, il y a du mystère, murmura Étienne, ça me va. C'est à vous, l'ami, ce castel?

— Cette cahute? poursuivit Hector.

— Cette guérite? acheva Lerot.

— Qu'est-ce que ça vous fait? riposta l'homme. Je ne vous demande pas qui vous êtes ni pourquoi vous passez par ce chemin.

— Nous sommes des étrangers de distinction qui visitons le pays, répliqua Étienne, et nous tenons à en connaître toutes les curiosités.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de curieux à cette maison? dit le paysan. Elle ressemble à toutes celles que vous trouverez par ici.

— C'est vrai : mais il nous plaît de la trouver extraordinaire, et je parie qu'elle l'est, ne fût-ce qu'à cause de la manière dont vous nous répondez.

Étienne avait eu plus de temps qu'il n'en fallait pour

Digitized by Google

examiner son interlocuteur, et sous la blouse du paysan il avait découvert en lui de quoi donner raison à ses vagues pressentiments.

Cet homme, de petite taille, encore rapetissé par l'âge, était vêtu d'un grossier sarrau de toile bleue qui dépassait les pans d'une redingote de drap noir. Sa chaussure, sans être fine, n'était pas celle d'un campagnard. Ses mains qui tenaient la bêche, n'avaient rien des mains calleuses et rudes de l'ouvrier, et ce qu'on voyait de son visage achevait de trahir un déguisement. — Les paysans n'ont pas l'habitude de porter des favoris et de les arrêter avec autant de soin près du menton. Les lèvres fines du vieillard indiquaient par leur contraction des soucis plus profonds et des pensées plus graves que n'en a le vulgaire. Ses yeux étaient cachés par la visière de sa casquette, mais à en juger par son nez recourbé en bec d'aigle, ils devaient avoir la même vivacité que les gestes et les allures de celui qui parlait.

— Qui que vous soyez, poursuivit Étienne, il ne sert à rien de vous cacher pour nous; nous sommes des étudiants, étrangers à Bruxelles, qui respirons l'air de la campagne, en attendant notre dîner. Cette maison nous a intrigués comme toutes les ruines. S'il ne vous plaît pas que nous la regardions davantage, nous allons continuer notre chemin, et bonsoir.

— Vous pouvez regarder cette maison tant que vous voulez, répondit l'homme à la bêche, d'un ton moins rébarbatif; elle est assez connue; quant à moi, je ne le suis pas du tout, et puisque vous m'appelez monsieur, je ne serai pas assez malhonnête pour ne pas vous saluer.

Digitized by Google

Le vieillard ôta sa casquette et découvrit un de ces visages qu'il suffit d'avoir contemplés un instant pour n'en jamais perdre le souvenir. Ses yeux gris brillaient comme des escarboucles sous d'épais sourcils grisonnants; des rides profondes creusaient son front large, marqué d'une cicatrice et couronné d'une légère auréole de cheveux blancs. Cet homme pouvait avoir soixante ans, mais il les portait avec la vigueur d'un philosophe des temps antiques.

Étienne rendit au vieillard son salut. Ses deux compagnons suivirent son exemple.

— Pardonnez-nous si nous sommes indiscrets, dit-il ensuite avec un respect involontaire; nous allons vous laisser à votre travail...

— Du tout, du tout, j'ai réfléchi, et je ne sais pas pourquoi je vous renverrais sans satisfaire votre curiosité. C'est très-singulier pourtant que cette maison vous ait frappés; elle n'a rien de bien original. L'instinct, l'instinct! Qui donc explique ce travail mystérieux de l'esprit?

Les amis se regardaient en écoutant le vieillard et se demandaient s'ils n'avaient pas affaire à un fou.

— Cette maison, continua l'inconnu, a beaucoup fait parler d'elle. Vous êtes jeunes tous les trois, mais vos souvenirs remontent bien à quatre ans. — Eh bien, c'est ici que s'est tramé ce fameux complot qui a fait tant de bruit.

— L'affaire Vandersmissen? dit André.

— Précisément; vous voyez ici la petite maison inhabitée du général, où la police a saisi les boîtes de fer blanc qui devaient contenir des lances à feu, la poudre et la laine qui devaient servir à fabriquer les gargousses.

Digitized by Google

— J'avoue, dit Étienne, que c'est un étrange hasard que celui qui met sur notre chemin cette masure et fait que nous la remarquions. Je ne suis pas fâché de l'avoir vue.

— Ni moi, dit Hector.

— C'est un souvenir historique, ajouta André.

— C'est d'autant plus curieux, que huit jours plus tard votre curiosité n'eût plus été mise en éveil, dit le vieillard. La maison va être démolie.

— C'est dommage, ne put s'empêcher de dire Étienne.

— On aurait pu la montrer pour de l'argent et ramasser un bon denier, fit observer Lerot, l'homme positif.

Les sourcils du vieillard se froncèrent.

— Vous en parlez bien à votre aise, jeune homme, dit-il d'un ton sévère. Tout le monde n'est peut-être pas enchanté de voir conserver de tels monuments.

— C'est sans doute la famille du général qui la fait détruire, demanda Hector.

— Non, répondit l'inconnu, c'est moi.

Il crut sans doute en avoir dit trop, car il se reprit aussitôt et d'un ton plus doux.

— C'est une fantaisie, dit-il. J'ai acheté cette propriété (le mot vous paraîtra bien prétentieux) pour rien. Les décombres valent plus que le prix d'achat.

— Et vous allez vous payer le plaisir de la démolir vous même; dit Étienne en riant.

— C'est ma bêche qui vous fait faire cette plaisanterie? Du tout, du tout. Je suis un peu antiquaire et je fais des fouilles dans mon terrain.

— Y aurait-il un trésor ici? dit André d'un ton railleur.

Digitized by Google

— Ou des gargousses? dit Hector.

— Il y a mieux que cela, jeune homme, et le vieillard frappa le sol avec sa bêche, tandis que ses yeux gris lançaient des éclairs. — Ah vous ne comprenez pas cela vous autres, vous êtes trop jeunes. Il y a la vengeance, ajouta-t-il d'une voix sourde et creuse qui fit trembler nos promeneurs.

Mais il reprit bientôt son sangfroid, et demanda l'heure qu'il était.

— Allons, j'ai encore une heure devant moi. A présent que vous savez ce qu'est la maison mystérieuse, adieu, et ne repassez pas ici dans huit jours, car vous ne trouverez plus rien. Rasibus, dit-il avec un geste énergique.

— Sitôt?

— Ma foi, oui, c'est mon idée. Adieu, jeunes gens.

— Ne pouvons-nous savoir à qui nous avons l'honneur de parler? demanda Étienne.

— Je ne demande pas vos noms, il est fort inutile que vous sachiez le mien, repartit le vieillard, avec l'accent farouche qu'il avait pris au début de la conversation.

— Vous accepterez au moins un cigare? dit Hector...

— Je veux bien; cela abrége le temps.

Hector présenta son étui.

— Vous n'en avez plus qu'un, dit l'inconnu, je ne veux pas vous en priver.

— Donne toujours Hector, dit Étienne, si tu n'en as plus, j'en ai.

— Et moi aussi, Grandménil, ajouta Lerot.

A ce nom, prononcé sans intention, le vieillard tressaillit

Digitized by Google

et fit un bond en arrière. Une expression féroce se peignit dans son regard.

— Grandménil, s'écria-t-il alors. Qu'est-ce que c'est que cela? Grandménil! Êtes-vous le parent... le fils...

— Dù représentant, répondit Hector, étonné de l'altération subite des traits et de la voix de son interlocuteur.

— Ah! je comprends, dit celui-ci; il n'y a plus de hasard; vous êtes venu ici pour m'espionner, et c'est votre père...

Il plongea dans les yeux d'Hector un regard effrayant, tel qu'en ont les oiseaux de proie, et qui vont jusqu'au cœur.

— Je ne sais pas cependant, dit-il encore, votre figure me plaît. — Allez! je ne veux pas de votre cigare. Laissez-moi à ma besogne.

— Mais c'est une plaisanterie que tout cela! dit Hector. Le vieux fou!

— Allons, reprit l'inconnu, faites-moi le plaisir de continuer votre chemin.

Ces paroles furent dites avec un accent qui n'admettait pas de réplique, et les trois jeunes gens se mirent en route, assez pensifs, dans la direction de la ville.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

M. de Grandménil, malgré le *de* qui précédait son nom, était loin d'être noble. Son père, enfant trouvé, recueilli et élevé par un prêtre, enrichi ensuite d'une façon assez mystérieuse, au sein des bouleversements qui signalèrent la fin du dernier siècle, avait acheté le château de Grandménil.

Le fils, que nous voyons aujourd'hui représentant, avait épousé la fille d'un fabricant de fromage de Herve, et doublé ainsi son avoir. La fortune de Grandménil était plus que faite quand éclata la révolution de 1830. On ne sait trop quel rôle il joua à cette époque.

Fortement engagé dans l'industrie, il devait être partisan de l'ordre et ennemi de l'imprévu. On ne vit pas figurer son nom parmi ceux des combattants de septembre, mais l'année suivante, après la proclamation de la monarchie et l'inauguration du roi Léopold, il vint s'établir à Bruxelles,

Digitized by Google

sans renoncer toutefois à son château de Grandménil. Doué d'un physique agréable, de manières insinuantes et d'une sorte d'éloquence naturelle qui servait à merveille son expérience des affaires, il nourrissait dès lors des projets ambitieux et convoitait un siége au Parlement belge. Il étudia, se fit des amis dans le monde politique, se créa des intérêts dans les entreprises financières, donna des dîners, subsidia des journaux, en un mot, dépensa vaillamment son revenu pour se faire une place au soleil. Au commencement, sa femme, qui ne manquait pas d'une certaine intelligence et qui aimait à briller autant que lui, trouva qu'il s'y prenait mal. — « Tu arriverais beaucoup plus vite, lui disait-elle, par Herve que par la capitale. Fais-toi nommer député de Verviers ; ce sera plus tôt fait, et le résultat non moins important. » — Mais Grandménil n'admettait pas ces considérations mesquines. — « Tu ne comprends rien à mes desseins, ma chère, lui répondait-il, de sa voix la plus aimable. Rien ne me serait plus facile, en effet, que de me faire élire à Verviers aujourd'hui, mais je m'en garderai bien. J'entrerais à la Chambre comme le premier venu, sans être connu de personne. J'y prononcerais peut-être un ou deux discours remarqués, mais les discours ne sont pas le chemin du pouvoir; il faut des relations, de l'influence, il faut être d'une coterie, et quand, après trois ou quatre ans, tous nos hommes d'État auront dîné chez moi, j'entrerai au Parlement, escorté d'une considération que ne me procureraient pas deux sessions de harangues et de rapports. Un homme politique n'est rien sans des antécédents, et les antécédents se composent des éléments les plus divers.

Digitized by Google

Avoir été l'ami d'un ministre, avoir joué au billard ou au whist pendant deux hivers avec un président, tout cela vous constitue un passé. On n'est que violette, mais on a vécu avec les roses. J'ai d'autres raisons encore pour pratiquer mon système, et je suis sûr que tu les comprendras. Crois-tu que je tienne beaucoup à être un grand homme à Verviers ou à Herve? Je n'aspire pas à un mandat pour aller faire les affaires d'un tas d'imbéciles qui se croiraient le droit de venir tous les matins me tirer de mon lit et m'assommer de leurs dossiers comme un avocat. Je veux une position dans la capitale. Je veux qu'on soit très-fier à Verviers de m'avoir pour représentant, sans que j'aie besoin de quitter Bruxelles.

« Nous irons, l'été, passer quelques mois à Grandménil, mais l'hiver, nous habiterons la rue Royale; tu ne t'en plaindras pas, et ma foi, dussé-je n'être ni ministre ni député, encore serai-je ici quelque chose, tandis que là-bas on est moins que rien, même avec des millions. — Enfin je te dirai ma dernière raison qui vaut toutes les précédentes. Je n'ai pas jusqu'ici d'opinion politique bien arrêtée. Je ne sais pas où nous allons. L'union de 1830 est déjà loin; une longue et rude lutte s'engage entre deux partis; il faudra être de l'un ou de l'autre, catholique ou libéral, et il y a tant de bonnes raisons pour et contre les deux, que je ne sais vraiment que choisir. D'ici à quelques années, la situation se dessinera, mais, pour un débutant, le plus sûr est de se ménager des amis dans les deux camps et d'attendre. »

Madame de Grandménil ne trouvait rien à répondre à ces réflexions très-sensées de son mari, et comme elle aimait

Digitized by Google

mieux après tout briller à Bruxelles qu'en province, elle souscrivit volontiers à tout ce que voulait cet homme habile.

Les théories que nous venons d'exposer datent de 1833, et en 1837, M. de Grandménil entrait à la Chambre, élu par l'arrondissement de Verviers, et précédé d'une réputation de libéralisme très-bien établie. Tout le monde n'a pas oublié le caractère spécial des élections du 15 juin de cette année. Le clergé y intervint d'une manière directe et en quelque sorte officielle. Malgré ces efforts, peut-être à cause de cette intervention même, l'opinion libérale gagna plusieurs voix. Parmi ses candidats, M. Rogier eut les honneurs d'une double élection, et M. Verhaegen reçut son premier mandat de l'arrondissement de Bruxelles.

Pendant trois années consécutives, le nouveau député se consacra avec beaucoup de zèle et de constance aux affaires du pays. Ne voulant pas se compromettre sans retour dans les questions de parti, il fit, des mesures financières et économiques, le principal objet de ses études. Ses deux discours dans la discussion de la loi douanière du 8 février 1838, qui absorba trente-cinq séances, furent très-remarqués. Il contribua puissamment, un peu plus tard, à faire rejeter la conversion du 5 p. c. proposée par le gouvernement. En 1839, il vota avec MM. Lebeau, Devaux et Rogier, et tous les libéraux d'alors, le traité des 24 articles, puis il se joignit à eux dans leur rude campagne contre le cabinet de MM. de Theux et Nothomb, et rentra chez lui le jour de la démission du ministère de 1834, avec la conviction qu'il serait appelé à faire partie de la combinaison nouvelle. Ses espérances furent cruellement déçues. Le portefeuille des

Digitized by Google

Avoir été l'ami d'un ministre, avoir joué au billard ou au whist pendant deux hivers avec un président, tout cela vous constitue un passé. On n'est que violette, mais on a vécu avec les roses. J'ai d'autres raisons encore pour pratiquer mon système, et je suis sûr que tu les comprendras. Crois-tu que je tienne beaucoup à être un grand homme à Verviers ou à Herve? Je n'aspire pas à un mandat pour aller faire les affaires d'un tas d'imbéciles qui se croiraient le droit de venir tous les matins me tirer de mon lit et m'assommer de leurs dossiers comme un avocat. Je veux une position dans la capitale. Je veux qu'on soit très-fier à Verviers de m'avoir pour représentant, sans que j'aie besoin de quitter Bruxelles.

« Nous irons, l'été, passer quelques mois à Grandménil, mais l'hiver, nous habiterons la rue Royale; tu ne t'en plaindras pas, et ma foi, dussé-je n'être ni ministre ni député, encore serai-je ici quelque chose, tandis que là-bas on est moins que rien, même avec des millions. — Enfin je te dirai ma dernière raison qui vaut toutes les précédentes. Je n'ai pas jusqu'ici d'opinion politique bien arrêtée. Je ne sais pas où nous allons. L'union de 1830 est déjà loin; une longue et rude lutte s'engage entre deux partis; il faudra être de l'un ou de l'autre, catholique ou libéral, et il y a tant de bonnes raisons pour et contre les deux, que je ne sais vraiment que choisir. D'ici à quelques années, la situation se dessinera, mais, pour un débutant, le plus sûr est de se ménager des amis dans les deux camps et d'attendre. »

Madame de Grandménil ne trouvait rien à répondre à ces réflexions très-sensées de son mari, et comme elle aimait

Digitized by Google

mieux après tout briller à Bruxelles qu'en province, elle souscrivit volontiers à tout ce que voulait cet homme habile.

Les théories que nous venons d'exposer datent de 1833, et en 1837, M. de Grandménil entrait à la Chambre, élu par l'arrondissement de Verviers, et précédé d'une réputation de libéralisme très-bien établie. Tout le monde n'a pas oublié le caractère spécial des élections du 15 juin de cette année. Le clergé y intervint d'une manière directe et en quelque sorte officielle. Malgré ces efforts, peut-être à cause de cette intervention même, l'opinion libérale gagna plusieurs voix. Parmi ses candidats, M. Rogier eut les honneurs d'une double élection, et M. Verhaegen reçut son premier mandat de l'arrondissement de Bruxelles.

Pendant trois années consécutives, le nouveau député se consacra avec beaucoup de zèle et de constance aux affaires du pays. Ne voulant pas se compromettre sans retour dans les questions de parti, il fit, des mesures financières et économiques, le principal objet de ses études. Ses deux discours dans la discussion de la loi douanière du 8 février 1838, qui absorba trente-cinq séances, furent très-remarqués. Il contribua puissamment, un peu plus tard, à faire rejeter la conversion du 5 p. c. proposée par le gouvernement. En 1839, il vota avec MM. Lebeau, Devaux et Rogier, et tous les libéraux d'alors, le traité des 24 articles, puis il se joignit à eux dans leur rude campagne contre le cabinet de MM. de Theux et Nothomb, et rentra chez lui le jour de la démission du ministère de 1834, avec la conviction qu'il serait appelé à faire partie de la combinaison nouvelle. Ses espérances furent cruellement déçues. Le portefeuille des

Digitized by Google

finances qu'il ambitionnait dans l'administration libérale de 1840, fut confié à M. Mercier. Cette exclusion le blessa d'autant plus qu'on n'en précisait pas la raison. Si les chefs du parti lui avaient reproché tel ou tel acte de sa vie politique, il eût pu se défendre et afficher son mécontement. Mais il n'en fut rien. La vérité est qu'on ne songea pas à lui. Dans cette situation humiliante, il crut devoir expliquer, à tout prix, à ses amis, l'ostracisme dont il avait été victime. Il s'était abstenu dans le vote de la proposition de M. Dumortier qui blâmait le général Willmar d'avoir rétabli sur les contrôles de l'armée, le nom du général Vandersmissen, condamné par contumace en 1831, pour avoir participé à un complot orangiste. Grandménil avouait avoir reçu quelquefois à dîner le général, dont la femme était l'amie de la sienne. Tout en ne donnant pas sa voix au ministère il n'avait pas voulu, disait-il, flétrir un ami, et sa délicatesse lui avait coûté un portefeuille assuré.

Mais Grandménil était trop adroit pour faire de ce grief le prétexte d'une palinodie. Vengé dès l'année suivante par la chute du ministère, il parut ne plus songer qu'à la conservation de son mandat et à la préparation d'un meilleur succès dans l'avenir. Réélu non sans peine le 9 juin 1841, il fit preuve de grandeur d'âme, et resta l'allié de ceux qui l'avaient méconnu. Nous le trouvons en 1845, parmi ceux qui ont provoqué la chute du ministère Nothomb, et qui n'attendent que la fin de l'administration précaire de M. Van de Weyer pour inaugurer l'ère du libéralisme gouvernemental. Il est membre de l'*Alliance*, il sera du Congrès libéral; sans être populaire il jouit d'une certaine considération dans

Digitized by Google

le monde politique. On l'y regarde comme un homme intelligent, éclairé, partisan de tous les progrès ; à la Chambre il sait se faire écouter ; ses collègues l'ont nommé questeur et profitent de ses salons pour leurs réunions politiques.

Il est d'autant plus sensible à ces marques de confiance, qu'en 1841 des malveillances anonymes ont essayé de compromettre son nom dans cette déplorable affaire Vandersmissen, avec celui d'Alexandre Gendebien et d'une foule d'autres citoyens belges placés au-dessus de tout soupçon.

En 1845, M. de Grandménil avait dépassé la cinquantaine, mais l'expression de sa physionomie souriante et le soin qu'il avait de sa personne le faisaient paraître beaucoup plus jeune. Quelques rares cheveux gris argentaient sa chevelure brune et ses favoris taillés à l'anglaise. Comme il ne fumait point, le tabac n'avait pu ternir l'émail de ses dents ; une femme eût seule pu découvrir les rides imperceptibles de son front, et il fallait une connaissance approfondie des signes extérieurs des préoccupations morales, pour découvrir, aux angles de sa bouche aimable, les traces d'une amertume adroitement dissimulée. La sérenité de ce visage semblait défier à la fois le soupçon et la douleur, et l'on pouvait dire que cet homme n'avait ni médité ni souffert, ou représentait le type le plus parfait de l'insouciance mondaine ou de l'égoïsme sans fiel.

M. de Grandménil était veuf depuis quelques années. Le typhus lui avait enlevé sa femme en quelques jours et il n'avait pas eu le chagrin de la voir souffrir. — Elle était morte au sein de la prospérité, après une douce et calme existence, en paix avec Dieu et les hommes. Les portes du

Digitized by Google

Paradis avaient dû s'ouvrir à deux battants à son âme sincèrement chrétienne. — N'était-elle pas heureuse et fallait-il la plaindre? Grandménil n'en avait pas le temps. La politique et les affaires absorbaient ses jours, et l'affection de sa fille suffisait outre mesure à combler ses loisirs.

Il est temps que nous entrions avec Hector et ses deux amis à l'hôtel de la rue Royale, où le dîner les attend à cinq heures.

Outre son fils et sa fille, André Lerot et Franquart, le député de Verviers reçoit à sa table ce jour-là le sénateur comte de Bornhem et l'honorable John Skeleton Slippers, fils aîné de lord Pillbox, pair d'Angleterre et actuellement membre de la Chambre des communes pour le bourg de Stuff, et le riche banquier Van Gelder. On voit que les relations du député de 1837, du ministre manqué de 1840, sont choisies dans le meilleur monde.

Étienne et André, avant d'entrer au salon, firent une toilette sommaire dans la chambre d'Hector, mais il fallut néanmoins que celui-ci excusât près de son père la redingote de ses amis, qui n'étaient pas venus à Bruxelles avec l'intention d'aller dans le monde. M. de Grandménil les reçut avec une affabilité charmante, félicita Lerot d'avoir été plus heureux que son fils dans l'examen qui venait de le sacrer docteur, serra la main d'Étienne en lui disant combien il éprouvait de joie à le voir l'ami d'Hector, malgré les injustes préjugés de son père; puis il mit le comble à la satisfaction des deux jeunes gens en les présentant à M. de Bornhem, qui était alors dans tout l'éclat de sa renommée parlementaire, à l'honorable John Skeleton Slippers, le collègue des Russell, des Peel et

Digitized by Google

des Palmerston, sous les voûtes du vieux Westminster — et au millionnaire Van Gelder, dont le ventre rebondi faisait l'effet d'un sac d'argent. Hector fit admirer à ses compagnons quelques beaux tableaux de peintres belges qui ornaient le salon, les portraits de M. de Grandménil et de sa femme défunte, par Gallait, une splendide bergerie de Verboeckhoven, une kermesse de Braekeleer, un petit intérieur de Leys, dont le choix attestait, ainsi que la décoration de l'appartement, le goût sûr et éclairé du maître du logis.

André Lerot ne dissimulait pas son admiration pour cette fastueuse élégance qui devait être la préface d'un dîner de Lucullus. Il enfonçait avec délices ses gros souliers ardennais dans les moelleux tapis de Smyrne, et mirait avec volupté sa face épanouie dans les glaces de France. Étienne, pour qui ce luxe n'était pas nouveau, semblait absorbé dans la contemplation du portrait de madame de Grandménil. La beauté vraiment remarquable d'Helène Buren, idéalisée par le pinceau, était bien de nature à frapper et à séduire une imagination d'artiste. Mais Étienne, on l'a deviné, trouvait dans cette image un attrait plus vivant et plus réel. Pour lui, cette ravissante figure, rajeunie de vingt ans, animée par la divine étincelle de l'amour, sortait de son cadre d'or et s'appelait Aimée. Tout en la contemplant, le jeune homme avait peine à dissimuler son agitation. Il ne savait encore si la jeune fille avait accompagné son père à Bruxelles. Il sentait son cœur *battre la charge* dans sa poitrine, comme disent les vieux soldats.

Au moindre bruit qui se faisait dans le salon, que M. de Grandménil jetât une bûche sur le feu qui brûlait dans la

Digitized by Google

vaste cheminée, ou que les breloques de M. Van Gelder s'agitassent sur son ventre, Étienne tressaillait; il croyait, à tout moment, que la porte s'ouvrait pour livrer passage à la fée de ses rêves, et son désir de la voir n'avait d'égal que la crainte que lui inspirait cette rencontre.

— Nous n'attendons plus que ma fille, dit enfin M. de Grandménil à ses hôtes. — Hector, va donc voir si ta sœur descend.

Au même moment la porte du salon s'ouvrit, et Étienne, avant de rien voir, entendit le frou frou d'une robe de soie. Le pauvre garçon trembla comme si l'on eût devant lui coulé une balle dans le canon d'un pistolet qui devait servir à lui brûler la cervelle. M. de Grandménil présenta sa fille à ses invités. John Slippers la salua avec la roideur d'un Anglais bien né; le comte de Bornhem baisa la main de la gracieuse enfant; le banquier Van Gelder l'embrassa sur les deux joues. Ces formalités accomplies, Aimée fit une révérence à Lerot qu'elle n'avait jamais vu et vint, de la façon la plus naturelle du monde, tendre la main à Étienne Franquart.

Peu s'en fallut que le jeune homme ne refusât ce fraternel *shakehands* pour lequel il eût donné un mois de son existence.

Passant du blême au cramoisi, dans l'espace d'une seconde, il parut ne s'exécuter qu'en rechignant.

Aimée vint à son secours.

— Vous êtes devenu bien sérieux depuis l'été dernier, M. Étienne, lui dit-elle; je vous aurais à peine reconnu.

Et comme Étienne balbutiait quelques mots confus :

— Il est vrai, poursuivit-elle, que nous sommes au salon

Digitized by Google

avec des hommes graves et qu'il n'y a pas de grives à prendre ici.

En prononçant ce mot graves, Aimée désignait, d'un regard plein de malice, le petit conciliabule Slippers, Bornhem, Van Gelder, qui parlaient politique auprès de la cheminée.

André, debout dans un coin, dans l'attitude du génie modeste ou du talent qui s'ignore, regardait Étienne d'un œil d'envie. Il trouvait mademoiselle de Grandménil charmante et son ami bien heureux.

Aimée était ravissante en effet, avec ses grandes boucles blondes, ses yeux bleus nageant dans un bain de nacre et sa bouche au sourire mutin. Svelte, légère, mise avec une simplicité pleine de goût, s'exprimant comme elle marchait, avec une grâce que ne déparait pas la moindre nuance d'affectation, la seconde impression chez elle ne détruisait pas la première, comme il arrive trop souvent pour de jolies femmes qu'on trouve affreuses quand on les voit se mouvoir ou qu'on les entend parler.

André se consola de la voir si belle et si aimable en se disant que cette jeune personne devait être un des plus beaux partis de la capitale et qu'il n'y avait pas la moindre chance qu'Étienne l'épousât jamais. C'en était assez pour le repos de sa conscience. Pour les âmes vulgaires et basses, le désir de s'élever n'est trop souvent qu'une face particulière de l'envie. Il s'éteint quand les rivaux disparaissent.

Un domestique vint annoncer que Monsieur était servi. — L'honorable Skeleton Slippers eut l'honneur de conduire mademoiselle de Grandménil dans la salle à manger.

Digitized by Google

Les places avaient été marquées à table par Hector et sa sœur. M. de Grandménil, assis le dos au feu, avait à sa droite l'Anglais, à sa gauche, M. de Bornhem. Aimée se plaça vis-à-vis de son père, entre le banquier Van Gelder et Étienne Franquart. Hector se trouvait entre ce dernier et M. de Bornhem, André entre le banquier et l'honorable Skeleton Slippers.

Il eût été difficile d'établir une disposition plus convenable et plus conforme aux principes de l'hospitalité : — L'amphitryon entre ses deux principaux convives, sa fille entre un vieil ami de la maison et un jeune homme qu'elle connaissait déjà. Étienne trouva l'arrangement parfait, mais Lerot fut blessé de ne pas se trouver, plutôt que son camarade, à côté de la demoiselle de la maison. Le dîner, les vins exquis, le charme et l'intérêt de la conversation lui firent bientôt oublier cette contrariété légère. Étienne du reste ne semblait pas tirer grand profit de son gracieux voisinage, et pendant la plus grande partie du repas, il n'y eut entre Aimée et lui que des propos banals, à tout instant interrompus. Quand l'entretien devint général, il s'engagea naturellement sur le terrain politique. — M. de Bornhem et M. de Grandménil se virent amenés d'abord à expliquer à l'honorable Skeleton Slippers, le mécanisme de nos institutions parlementaires. La comparaison avec les institutions anglaises suivit de près.

Slippers dit des choses excellentes et surtout instructives pour nos jeunes gens. Il fit remarquer, entre autres, que si l'Angleterre rencontrait sur le continent moins de sympathies que la France, elle le devait en grande partie à l'ab-

Digitized by Google

sence d'un signe honorifique que la reine pût conférer aux notabilités des autres États.

— La croix de la légion d'honneur, dit-il, est un puissant instrument de propagande. Que demain l'Angleterre ou les États-Unis instituent un ordre que les étrangers puissent obtenir, et vous verrez surgir bientôt des myriades d'anglomanes et d'admirateurs des idées américaines.

Quand on en vint à l'état des partis en Belgique, il fut naturellement question du Sénat et de la fameuse adresse qui avait amené la retraite du ministère de 1840.

Les trois hommes politiques étaient d'accord pour trouver cette démarche du Sénat très-peu conforme aux principes constitutionnels.

L'honorable Skeleton Slippers alla plus loin.

— Je ne comprends pas votre Sénat, dit-il. Je me demande en vain à quoi il sert. Élu par les mêmes électeurs que votre Chambre des représentants, il se compose aussi des mêmes éléments.

— Pardonnez-moi, fit observer M. de Bornhem. Pour être éligible au Sénat, il faut payer un cens de 1000 florins.

— Je le crois, répondit l'Anglais; mais si j'en juge d'après notre ami Grandménil et plusieurs députés que je connais, les gentlemen qui siégent à la Chambre sont en général de la même catégorie que ceux qu'on envoie au Sénat.

Vous avez aussi pour votre Sénat une condition d'âge. J'en conclus que votre pairie politique ne se rajeunit jamais par l'adjonction d'un élément plus vivace. Vous êtes un corps exclusivement conservateur...

Digitized by Google

De Bornhem fit un signe d'adhésion.

— ... Systématiquement opposé à toutes les réformes, continua le futur lord Pillbox. Or je ne vois là qu'une source de conflits et de difficultés de tout genre. Chaque fois que la Chambre veut marcher en avant, le Sénat doit la repousser en arrière, et comme les trois quarts du temps, la première doit avoir le pays avec elle, le Sénat me paraît devoir récolter l'impopularité, tout en excitant l'esprit révolutionnaire.

— Ainsi vous croyez qu'il faudrait le supprimer? dit M. de Grandménil.

— Pas le moins du monde, répondit l'honorable gentleman, je voudrais le voir constitué sur d'autres bases. Je ne suis pas un radical, au contraire; j'appartiens par ma famille et mon éducation au parti whig, et vous savez qu'on l'accuse en Angleterre d'être plus aristocrate que le parti tory lui-même. Ainsi ne croyez pas que je vais vous développer une théorie démocratique. Tant s'en faut. Je voudrais vous voir un Sénat composé en partie de membres élus, de membres héréditaires et de membres nommés à vie.

— Diable! dit le comte de Bornhem.

— Diable! dit aussitôt le banquier Van Gelder, dont c'était la spécialité de jouer le rôle d'écho.

— Vous vous étonnez trop vite, M. le comte et M. le financier, continua Slippers. Vous seriez du Sénat, M. Van Gelder, et vous M. de Bornhem, vous ne cesseriez pas d'en être.

— Oh! dit le comte.

— Oh! répéta le banquier.

Digitized by Google

— J'ai parlé de membres héréditaires. — Ceux-là formeraient un tiers de l'assemblée et seraient choisis dans quelques grandes familles. Vous allez vous récrier, et me dire que je vous ramène aux majorats, au droit d'aînesse, que sais-je ! — Point du tout, je vous procure ce qui manque à la Belgique, une aristocratie libérale... Donnez à vos fils une éducation politique, monsieur le comte, et ils seront à la fois des hommes éclairés et des amis du progrès.

— C'est subtil, dit M. de Bornhem.

— Très-subtil, répéta le banquier.

— C'est plus juste que vous ne croyez, reprit l'Anglais. Il n'y a qu'une aristocratie libérale qui puisse assurer à jamais le triomphe du libéralisme. Le bourgeois, demandez à M. Gelder...

— Van Gelder, interrompit Grandménil.

— Van Gelder, répéta le banquier.

— Le bourgeois est essentiellement conservateur. Je vous garantis qu'il sera beaucoup plus aisément libéral, quand il verra, à la tête du parti des réformes, un prince de Ligne ou un de Mérode...

— Les Mérode sont catholiques, dit encore M. de Grandménil.

— Un Bornhem, si vous l'aimez mieux, dit courtoisement l'honorable Skeleton Slippers. — Voilà donc le tiers de mon Sénat héréditaire, composé de fils aînés des grandes familles, payant un certain chiffre de contributions. Vous ne pouvez trouver cette condition aristocratique, puisqu'elle existe dans votre Constitution pour tous les éligibles au Sénat. Je ne la conserve que pour un tiers.

Digitized by Google

— Voyons les deux autres tiers, dit M. de Bornhem.

— Les deux tiers restants, ajouta M. Van Gelder.

— Le second tiers se composera des grands dignitaires de l'État, tels que les présidents des hautes cours, les plus anciens généraux de votre armée, vos évêques.

— Nos évêques! s'écrièrent à la fois cinq voix étonnées.

— Oui, vos évêques, et je vous garantis qu'ils seront beaucoup moins dangereux sur leurs chaises curules, beaucoup moins gênants du moins, qu'ils ne le sont aujourd'hui... Ils n'adresseront plus de circulaires aux électeurs, le jour où ils pourront exposer leurs griefs au Sénat. En leur donnant un mandat public, vous supprimerez leur pouvoir occulte...

— Il y a du vrai, dit M. de Grandménil.

— Vrai, vrai, dit l'écho.

— Et puis, continua l'héritier de la maison Pillbox, vous oubliez mon troisième tiers.

— Ce ne sera pas le tiers-état, dit en souriant Étienne Franquart, qui se mêlait pour la première fois à la conversation.

— Au contraire, mon jeune ami, ce sera le tiers-état, ce seront les membres, élus comme aujourd'hui, par le suffrage populaire et parmi lesquels pourra figurer l'honorable convive assis en face de moi, M. Van Gelder. — Eh bien, messieurs, que pensez-vous de mon système?

— Il est contraire à la Constitution, dit André Lerot, enhardi par l'exemple d'Étienne.

— Il est contraire à l'esprit du pays, ajouta M. de Grandménil.

Digitized by Google

— A mon sens, dit le comte de Bornhem, il renferme beaucoup de bon et mériterait d'être examiné. — Vous aviez raison de dire qu'il ne devait pas effrayer les conservateurs, Je suis persuadé que l'opinion le trouverait beaucoup trop aristocratique pour notre pays.

— Mais si vous êtes si démocrates, s'écria Skeleton Slippers, s'animant d'une manière inouïe pour un Anglais, si vous êtes si démocrates, alors n'ayez pas de Sénat du tout. — Qu'est-ce que cela signifie? Vous proclamez la souveraineté nationale et vous ne permettez aux électeurs d'envoyer dans une assemblée délibérante, que des millionnaires et des vieillards. — Des millionnaires, car vous exigez mille florins d'impôts. Des vieillards...

— Je ne comprends pas, interrompit M. de Bornhem, qu'un Anglais nous traite de vieux à quarante ans. Chez vous on est jeune à soixante.

— On est jeune à soixante, dit le comte, parce qu'on est homme à vingt, et parce que, quarante ans durant, le travail entretient la jeunesse. — Votre Constitution vous autorise à faire des députés de vingt-cinq ans, mais combien en avez vous eu depuis la Révolution qui furent admis avant d'avoir atteint la quarantaine? — Si ce que l'on m'a dit est vrai, vous ne m'en citeriez pas quatre, pas trois, peut-être deux. Or, je le répète, quand on ne devient homme qu'à quarante ans, on est vieux à soixante.

— Voilà une théorie que j'approuve, dit à sa voisine Etienne, à qui la politique donnait de l'audace.

M. de Grandménil avait fait à sa fille un signe qu'elle comprit et qui avait pour but de l'engager à donner un

Digitized by Google

dérivatif à la conversation qui menaçait de tourner à l'aigreur.

— Chez vous les femmes s'occupent aussi de politique, n'est-ce pas M. Slippers? dit-elle à l'Anglais.

— Oh oui... mademoiselle; nous avons de nobles dames qui gouvernent l'Angleterre.

— Je ne comprends pas cela, dit Van Gelder; si ma femme devait se mêler du gouvernement, nous verrions de singulières choses.

— Pas plus drôles que s'il s'en chargeait lui-même, dit Hector à Etienne.

Aimée entendit le propos, et sourit...

— Vous devez aussi avoir un très-grand dédain pour notre politique à nous, M. Étienne, dit-elle, vous qui êtes si sérieux.

Cette interpellation à bout portant, accompagnée d'un de ses regards de jeune fille, dont la naïve profondeur a quelque chose d'effrayant, bouleversa notre héros.

— Oh non, répondit-il, sans trop savoir ce qu'il disait — puis tout à coup il ajouta — en élevant la voix, — à propos, M. de Grandménil (l'à propos était curieux) nous avons fait aujourd'hui une étrange promenade. Hector ne vous l'a pas racontée?

Hector parut embarrassé.

— Cela n'en vaut guère la peine, fit observer André Lerot, qui savait bien que par cette légère piqûre il allait stimuler Étienne, une fois lancé.

— Qu'est-ce que c'est donc? demanda M. de Grandménil avec une bienveillante curiosité.

Digitized by Google

Étienne raconta d'une façon assez dramatique la course de l'après-midi le long des étangs d'Ixelles, la découverte de l'ancienne maisonnette du général Vandersmissen, la rencontre de l'inconnu, et la conversation tout entière, sans en retrancher un mot.

M. de Grandménil ne dit rien, mais deux des convives qui l'examinèrent avec soin, le comte de Bornhem et André Lerot, purent s'apercevoir d'une altération très-sensible de sa physionomie ordinairement si calme... Ils virent sa bouche se contracter d'une façon pénible, et le comte, assis à côté de lui, constata que sa main tremblait en levant son verre de champagne.

André se dit qu'Étienne venait de commettre, sans le savoir, une très-grande maladresse et n'en éprouva point de regret.

Cependant M. de Grandménil ne parut pas s'émouvoir; il domina son trouble passager, et après avoir dit d'un ton distrait, « c'est étrange, c'était un fou, je n'y comprends rien, » montra qu'il voulait clore cet incident, en levant son verre pour boire à la santé de lady et des jeunes miss Skeleton Slippers.

L'honorable gentleman répondit par un toast à la charmante mademoiselle de Grandménil. — Et afin de ne pas renoncer aux habitudes de son pays, il confondit dans une même santé les deux Chambres belges, dans les personnes de son hôte et du comte de Bornhem.

On applaudit en souriant et l'on remonta au salon où le café était servi.

L'Anglais donnait le bras à Aimée.

Digitized by Google

— Chez nous, lui dit-il, les dames se retirent avant les toasts. Nous trouvons plus aimable de ne pas les leur faire subir.

— Chez nous on n'en fait pas, répondit Aimée avec assez d'aplomb.

Grandménil suivait avec le comte.

— Il est insupportable avec sa politique, dit-il, à demi-voix.

Le comte savait que son hôte n'aimait rien tant que les discussions. Il comprit que l'humeur causée par le récit d'Étienne, lui dictait cette fois son avis.

— Il est de son pays, dit-il, prenant la moyenne entre l'éloge et le blâme.

Hector marchait à côté de M. Van Gelder.

— J'aurais mieux aimé qu'il parlât de ses chevaux, disait Hector, on le dit un sportman très-distingué.

— Très-distingué, gué, gué, répéta l'écho.

— Pas gai!.. acheva Hector.

— Non pas gai, répliqua l'imperturbable banquier.

André et Étienne fermaient la marche.

— Tu as fait une sottise, dit le premier.

— Elle ne m'a point paru s'en apercevoir, répondit Étienne, tout entier à une seule pensée et, à cause de cela, ne comprenant pas la charitable observation de son ami.

L'étudiant du reste avait le vin mélancolique. Le vin au lieu de donner à son esprit des ailes pour traverser les espaces et s'en aller planer dans les régions célestes, l'enveloppait de brouillards, et lui faisait tout voir en gris, comme un jour de novembre.

Digitized by Google

Tout en prenant le café, Étienne et Aimée se retrouvèrent assis côte à côte sur un divan.

— Retournez-vous encore à la campagne? dit le jeune homme, avec un regard qui pour la première fois osait être sentimental.

— Sans doute, répondit Aimée, du ton le plus naturel. Nous repartons aussitôt que la Chambre aura terminé ses travaux. Je crois que ce sera demain. Et j'espère bien que vous viendrez nous y voir. Les vacances ne sont pas finies, n'est-ce pas?

— Non, mais elles sont bien près de l'être..., et je compte me mettre à la besogne de bonne heure afin de passer décidément mes examens à Pâques.

— C'est une raison de plus pour vous distraire. — Puis ce serait très-mal de nous oublier tout à fait, quand nous avons sur les bras ce grand Anglais que je ne sais pas regarder sans rire...

— Il vous accompagne? dit Étienne.

— Oh yes! répondit la jeune fille en imitant l'accent britanique, et il ne pourra me faire des discours politiques quand j'aurai un prétexte pour ne pas l'écouter.

— Et lequel?

— J'espère bien, continua Aimée, que vous n'êtes pas encore devenu assez sérieux pour refuser de courir les champs, comme il y a deux ans, et que nous irons encore visiter les tenderies, et pêcher des écrevisses dans l'Ourthe.

— Nous nous sommes trop bien amusés pour y renoncer déjà.

— Vous n'avez donc pas oublié ces courses vagabondes,

Digitized by Google

dit Étienne, vivement ému, ces expéditions faites au point du jour, et nos promenades du soir dans les ruines?

— Comment les aurais-je oubliées? Je m'en rappelle les moindres détails. — Ma chute dans un fossé, notre chasse aux corbeaux avec la carabine du garde; et tant d'autres incidents que vous ne savez plus. — Ma vie est trop simple et trop calme pour que ces détails n'y soient pas des événements. Aussi ai-je été bien heureuse de vous revoir aujourd'hui, ne fût-ce que pour vous inviter à venir nous revoir.

— Vous ne vous imaginez pas, dit Étienne, en fixant sur Aimée un regard brûlant, qui cette fois lui fit baisser les yeux, vous ne vous figurez pas combien ce que vous dites me rend heureux. Je ne suis donc pas aussi perdu dans la solitude, puisque j'occupe une petite place dans un souvenir ami.

— Amènerez-vous ce jeune homme? dit vivement Aimée, en désignant du coin de l'œil André Lerot, qui prenait son café près de la fenêtre. Il a l'air très-modeste, et avec cela de grands yeux bleus qui voyagent toujours et qui ne disent rien.

— Cela n'est pas dangereux, dit Étienne.

— Aussi je ne les crains pas; mais je le crois hypocrite, ce monsieur; a-t-il du talent?

— Oui, dit Étienne, d'un ton convaincu.

— Est-il de bonne famille?

— Ses parents sont de très-braves gens, d'honnêtes fermiers des Ardennes.

— Il suffit du reste qu'il soit votre ami pour que vous

Digitized by Google

l'ameniez, dit Aimée. Je ne sais pas trop pourquoi je vous fais ces questions.

— Je vais vous le présenter pour la seconde fois, répondit Étienne, chez qui le premier mouvement était toujours bon.

Et il alla quérir André, qui s'avança lentement et d'un air timide, sans gaucherie toutefois. La conversation continua entre les trois jeunes gens. Aimée fut charmante, André aimable et Franquart radieux. — La grâce de mademoiselle de Grandménil et le parfum du moka avaient dissipé son spleen. Touché par cette familiarité toute fraternelle, il nageait dans un océan de bonheur.

Aimée se mit au piano et chanta des mélodies de Schubert. — André, qui avait une jolie voix, dit avec assez de goût des refrains populaires de son pays en s'accompagnant lui-même. Il se rendit agréable et mérita la bienveillance de M. de Grandménil.

Étienne dut se contenter d'applaudir et le fit de bon cœur, tandis qu'Hector parcourait un journal, dans un fauteuil.

Quand M. de Bornhem se fut retiré, M. de Grandménil proposa à l'honorable John Skeleton Slippers de le conduire au théâtre, où il avait une loge. L'Anglais accepta et le banquier, qui était également abonné, voulut leur tenir compagnie.

Aimée se fit apporter un chapeau et un châle.

— Venez-vous avec nous, messieurs? dit-elle aux amis d'Hector en boutonnant son gant.

Étienne consulta André.

— Nous ne sommes pas en toilette, dit celui-ci.

Digitized by Google

Puis il ajouta à voix basse :

— Il ne faut pas nous imposer, je crois.

Ils s'excusèrent donc et prirent congé de leurs hôtes, qui montèrent en voiture au bas de l'escalier.

— Ainsi, à bientôt, dit Aimée, en serrant la main d'Étienne.

André se borna à faire un salut respectueux à la jeune fille, qui lui répondit par une révérence.

Hector alluma un cigare et monta à côté du cocher.

Ses deux camarades allèrent fumer le leur en flânant par la ville.

— Comment la trouves-tu? dit Étienne à son ami.

— Charmante, répondit André, et il me paraît que vous êtes très-bien ensemble.

— Ah! ce jour est le plus heureux de ma vie. — Il me semble pourtant que je n'aurais pas dû refuser d'aller au théâtre. Si nous y allions tout de même.

— Ce serait impoli, dit André.

— Je la verrais, du moins.

— Du calme, du calme! Il ne faut rien brusquer.

Étienne se laissa ainsi jusqu'au bout mener par son compagnon.

A dix heures, ils rentrèrent à l'hôtel de Vienne, où ils occupaient une chambre à deux lits.

— Je suis content de ma journée, dit Franquart en se déshabillant.

— Moi, je ne me couche jamais sans songer au lendemain, répondit André.

— Il est toujours temps, quand il arrive, dit Étienne.

Digitized by Google

— J'ai peur de l'inconnu, répliqua Lerot.

— En ce cas, tu dois redouter le sommeil, dit encore Étienne, puis il se mit la tête sur l'oreiller et s'endormit heureux.

Quant à Lerot, il veilla une grande partie de la nuit, livré au tumulte de ses pensées.

Digitized by Google

V

Six mois à peine se sont passés depuis ces calmes épisodes de la vie réelle, et pourtant un changement radical et terrible s'est produit dans la vie d'un de nos personnages.

Étienne Franquart a vu mourir son père. Englouti par la crise industrielle et financière qui fit tant de victimes à cette époque, l'honnête fabricant de draps n'a pu survivre à la ruine de sa maison — et une attaque d'apoplexie, résultat d'une surexcitation nerveuse, l'a emporté quelques jours après le retour d'Étienne de son voyage à Bruxelles.

M. Franquart a laissé ses affaires dans un désordre affreux et ses créanciers, payés au marc le franc, n'ont pas touché 25 p. c. de ce qui leur était dû. Obligé de renoncer à la succession paternelle, Étienne s'est trouvé seul au monde, sans ressource, sans position, sans titre sérieux pour solliciter un emploi de quelque valeur. Il a, dès le premier mo-

Digitized by Google

ment, mesuré toute l'étendue de son infortune. Achever ses études, aspirer au diplôme de docteur en droit, c'est un vain et ridicule espoir. Avant de songer à l'avenir, il faut vivre. — Que fera-t-il? Ses goûts littéraires, son esprit légèrement fantasque l'ont rendu suspect aux yeux des hommes positifs qui auraient pu lui ouvrir la carrière du négoce. Tout en s'intéressant à lui, tout en lui reconnaissant une intelligence au-dessus du vulgaire et une probité à toute épreuve, on le considère comme incapable de remplir les fonctions de commis dans un bureau. Il ne connaît pas la tenue des livres, il doit être incapable de balancer un compte. Il a songé à donner des leçons. Des annonces, publiées pendant deux mois dans tous les journaux de Verviers, ne lui ont pas amené un seul élève, et au mois de février 1846, il s'est trouvé dans un dénûment absolu, n'ayant pour l'empêcher de se brûler la cervelle, que cette vague confiance, cette ténacité d'illusions, dont la nature a fait le privilége de la jeunesse.

Étienne, malgré ses dehors sceptiques, avait d'ailleurs une foi sans bornes dans la Providence. Il n'allait jamais à l'église, et connaissait à peine les rites de son culte, mais il pratiquait, avec une abnégation en quelque sorte instinctive, la sainte religion du devoir. Cette habitude ne provenait pas chez lui du respect des lois ou des coutumes; elle était le résultat d'une propension naturelle de son cœur. Un phrénologue, donnant un jour une séance devant les étudiants de Liége, ayait examiné sa tête et lui avait dit : « Monsieur, vous manquez absolument de vénération, vous vous moquez de tout, vous avez les bosses de tous les vices, et vous seriez l'homme le plus dangereux de la terre, si vous ne possédiez

Digitized by Google

à un degré extraordinaire, la bosse de la conscience. » Cet empirique disait vrai; la conscience était la boussole d'Étienne dans la vie, et le protégeait contre les entraînements de la passion ou les calculs du vice.

Or, la conscience, c'est la voix d'en haut parlant à l'âme immortelle, c'est l'indice de la foi sincère, de l'amour du beau, du juste et du vrai.

Sorti de la maison paternelle sans en emporter d'autre héritage que le portrait de sa mère, et d'autre fortune que quelques centaines de francs, produit de la vente de ses livres, Étienne avait trouvé l'hospitalité chez une vieille nourrice qu'il n'avait jamais connue que sous le nom de Clé-Clé, diminutif de Clémence. Cette brave femme voulait le loger et le nourrir gratis, mais Étienne s'obstina à lui payer sa pension, se disant que tôt ou tard son petit pécule aurait une fin et qu'il ne servait à rien de retarder le jour de la misère.

Un sentiment, facile à concevoir, retint, pendant les premiers mois, le jeune homme à Verviers. Il ne désespérait pas de trouver un modeste emploi dans sa ville natale. Hors de là, Bruxelles seul lui paraissait offrir quelque ressource, mais il craignait d'aller s'y établir, avant d'avoir au moins une perspective d'avenir. Il avait donc écrit plusieurs lettres à des personnages haut placés, à des éditeurs, à des maîtres de pensions. — La plupart de ces épîtres étaient restées sans réponse. — Les gens de qui l'on sollicite une faveur quand on est inconnu, désirent en général qu'elle soit bien précisée. Un homme *sérieux*, à qui l'on demande une position *quelconque*, est certain sur le champ d'avoir affaire à un

Digitized by Google

sot ou à un intrigant, et se croit à peine obligé de faire connaître son refus. Les maîtres de pensions à qui Étienne écrivait des lettres dans un style bien trop distingué pour ne pas offenser leur ignorance, tremblaient tout d'abord à l'idée d'introduire chez eux un subordonné d'une telle valeur. Les grands personnages répondaient parfois par des regrets écrits en vue des albums d'autographes. Mais le grand nombre, nous l'avons dit, ne répondaient pas.

On se demandera pourquoi Étienne n'écrivait pas à M. de Grandménil. Un excès de fierté le lui défendait d'une manière absolue; solliciter de cet homme opulent qui l'avait reçu à sa table, quelque misérable emploi, c'était avouer sa misère, et courir au devant d'une aumône. Jamais Étienne ne pourrait s'humilier jusqu'à recevoir la charité de celui dont il aimait la fille! Des raisons analogues l'empêchaient de s'adresser à Hector. — Les Grandménil avaient reçu une lettre de faire part de la mort de M. Franquart, et jamais Étienne n'avait reçu d'autre preuve de leur sympathie qu'une lettre banale de condoléance. A sa réserve, se joignait donc un léger dépit qu'un instant de réflexion n'eût pu manquer de détruire. M. de Grandménil avait toujours été l'ennemi de M. Franquart; Hector était un bon garçon, il eût reçu Étienne à bras ouverts; mais pour écrire, il eût du faire violence à ses chères habitudes. — Ce n'était évidemment pas Aimée qui pouvait servir d'organe à la famille. Étienne avait donc, au point de vue des usages du monde, le plus grand tort d'accuser d'indifférence ses anciens amis.

Mais l'orgueil était le grand défaut de sa nature. Pauvre, inconnu, déçu dans toutes ses espérances, il se croyait déchu

Digitized by Google

aux yeux des hommes et n'eût pas le premier salué, dans les rues, le meilleur de ses camarades d'autrefois, de peur d'en recevoir un mauvais accueil.

C'est ainsi qu'il avait poussé la réserve jusqu'à ne pas faire connaître sa position malheureuse à son ami Lerot, qui, depuis le mois de novembre, était allé s'établir à Bruxelles, et s'y trouvait probablement à même de lui rendre de grands services.

Les choses en étaient arrivées au point le plus critique, lorsque, dans les derniers jours de mars 1846, Étienne reçut une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Le docteur Marcus Heilbronner, que j'ai rencontré ces jours-ci, m'a parlé de vous dans les meilleurs termes, et je suis heureux de pouvoir vous offrir une position qui, toute modeste qu'elle soit, vous permettra de terminer vos études. Si vous croyez pouvoir accepter mille francs par an, venez me voir à Bruxelles, samedi prochain, dans la matinée, je vous donnerai de plus amples détails ; agréez, etc.

CARTIER. »

Nous essayerions en vain de décrire la joie qui s'empara d'Étienne à la réception de cette lettre. Il la relut vingt fois, alla pour la première fois, depuis la mort de son père, se promener en plein jour dans les rues de Verviers, raconta à tous ceux qu'il connaissait la bienheureuse épître, non sans avoir au préalable écrit à M. Cartier qu'il serait exact au rendez-vous.

Digitized by Google

Ce M. Cartier, ancien négociant retiré des affaires, dirigeait un journal qui servait d'instrument à la fois à son ambition politique, et à ses haines contre certains hommes d'État qu'il accusait de le repousser, par envie et par crainte de son mérite éminent. Son journal s'appelait le *Progrès* et, sans représenter autre chose que la personnalité de son directeur, trouvait toutefois dans le public un certain appui.

Quelques-uns de ceux à qui Étienne fit part de ses espérances lui demandèrent, d'un ton railleur, si la couleur du *Progrès*, subsidié disait-on par M. Nothomb, était en harmonie avec ses opinions. Le pauvre garçon ne sut trop que répondre aux amis bienveillants qui lui prédisaient à mots couverts un pain trempé d'amertume. D'autres l'engagèrent, avec non moins de zèle, à ne pas entrer dans la presse. C'était une carrière sans issue, pleine de dangers pour la conscience, une perpétuelle tentation, un marche-pied pour les habiles, un enfer pour les innocents. Que dire à ces honnêtes bourgeois dont aucun n'avait eu le cœur assez généreux pour lui offrir des leçons d'orthographe à un franc le cachet! La joie d'Étienne était trop vive d'ailleurs pour qu'il s'inquiétât de ces avertissements, et après avoir écrit une lettre de remercîments au professeur Marcus, il se mit en route pour Bruxelles, le samedi suivant.

Toute la fortune du jeune homme, à cette époque, se composait de trois pièces de cinq francs. Cette somme devait lui suffire pour payer son voyage aller et retour, son dîner et peut-être un cadeau pour la vieille Clémence. Il comptait revenir le soir même avec la parole définitive de M. Cartier, qui ne refuserait pas de lui faire une avance sur son traite-

Digitized by Google

ment. Peut-être même entrerait-il en fonctions sur-le-champ et, dans ce cas, sa nourrice lui enverrait sa malle et les quelques livres qui formaient tout son avoir.

Voilà donc ce jeune homme, élevé dans l'aisance, habitué jadis à satisfaire toutes ses fantaisies, qui monte dans un waggon de troisième classe, insoucieux du froid et de la bise, heureux comme un écolier qui va en vacances, et tout joyeux d'entrer dans cette vie nouvelle qui lui promet la liberté et la certitude momentanée de ne pas mourir de faim.

Il faut avoir souffert pour comprendre ces peines. Le fils de famille à qui son père remet tous les mois cinq louis pour ses menus plaisirs, ne les appréciera jamais.

Parti de Verviers à six heures, Étienne Franquart descendit de waggon à la station du Nord, un peu avant onze heures. Si quelqu'un des convives du dîner de M. Grandménil l'eût rencontré en ce moment, il aurait à peine reconnu, sous ces traits maigris et fatigués, la railleuse physionomie de l'étudiant. — En six mois, Étienne avait vieilli de plusieurs années. — Une pâleur maladive s'était répandue sur ses joues; il souriait moins souvent, et un voile de tristesse couvrait ses yeux naguère si brillants. — La teinte sombre de ses habits de deuil faisait ressortir davantage encore la blancheur mate de son visage, et son pas moins décidé accusait l'habitude des préoccupations sérieuses.

M. Cartier demeurait à l'autre extrémité de Bruxelles et notre ami craignit un instant d'arriver trop tard au rendez-vous. Il n'était pourtant que midi moins un quart lorsqu'il sonna à l'hôtel qu'habitait, tout au bout de la rue aux Laines, le directeur du *Progrès*.

Digitized by Google

Un domestique ouvrit.

— M. Cartier est-il chez lui? demanda Étienne, de cette voix timide, si commune aux solliciteurs, même quand ils s'adressent aux valets.

— Non, il est sorti, répondit d'une façon assez brutale, le domestique en livrée.

Le jeune homme pensa que M. Cartier se faisait nier pour les importuns. Il crut utile d'exhiber sa lettre et de dire qu'il était attendu.

— Monsieur n'y est pas, vous dis-je, répéta le domestique, et il ne rentrera que pour dîner.

— A quelle heure?...

— A cinq heures...

— Pourrai-je le voir alors?

— Monsieur ne reçoit pas quand il est à table, et après son dîner, il va au théâtre...

— Mais quand pourrai-je être reçu alors?

— Revenez demain matin, avant neuf heures...

— Mais je dois partir aujourd'hui, fit observer Étienne.

— Je n'y puis rien...

Et le grossier serviteur faillit lui fermer la porte au nez comme il eût fait à un mendiant.

Au lieu de traiter cet insolent comme il le méritait, Étienne redoubla de politesse...

— Tenez, dit-il, je ne vous demande que d'avoir l'obligeance de remettre une carte à monsieur quand il rentrera, et de lui dire que je suis venu de Verviers exprès pour le voir. Peut-être me recevra-t-il après midi.

— Je ne crois pas, répondit le domestique.

Digitized by Google

— Faites-lui toujours la commission, je vous en prie.

Le valet prit la carte d'un air dédaigneux, lut le nom vulgaire d'Étienne Franquart et ferma tout de bon cette fois la porte, après avoir dit « un *c'est bien, mon ami,* » qui blessa profondément le jeune homme.

— Tel valet, tel maître! se dit-il, quand il se trouva seul sur le trottoir. Cet accueil ne promet rien de bon.

Dans toute autre circonstance, Étienne reçu de la sorte eût fait sentir au domestique l'inconvenance de sa conduite, et ne fût plus retourné chez M. Cartier. Mais quand on a dans sa poche 8 francs 75 centimes, et dans son cœur l'incertitude du lendemain, on n'a d'aplomb qu'à la condition d'être un Gil-Blas, ou bien, ce que nous appelons communément un chevalier d'industrie.

La situation dans laquelle se trouvait le jeune homme, était des plus critiques. Il avait compté retourner à Verviers le même jour et, son voyage payé, il devait lui rester deux francs à dépenser à Bruxelles. Que ferait-il s'il fallait trouver un gîte pour la nuit? La confiance dans sa bonne étoile l'emporta de nouveau; il espéra qu'il pourrait voir M. Cartier assez à temps pour être à même de profiter du dernier convoi, et sa grande préoccupation, dès lors, fut de savoir comment il partagerait les trois francs qui lui restaient à dépenser.

Le mois de mars n'est guère propice aux flâneurs. C'est le temps où l'on aime le mieux se calfeutrer dans un appartement bien clos, et confortablement chauffé. D'ordinaire le ciel est sombre et voilé de brouillards, le trottoir humide, le vent désagréable. — Cette année-là, l'hiver se prolongea

Digitized by Google

plus que de coutume et notre ami grelottait, les pieds dans la neige fondue. Il s'était levé à cinq heures du matin, n'avait pris pour toute nourriture qu'un petit pain trempé dans une tasse de café, et la faim qui se prenait à tirailler son estomac vide, n'était pas de nature à détourner le cours de ses pensées moroses.

La solitude, au milieu du fracas d'une grande ville, est déjà par elle-même un insupportable ennui.

Enlevez à ses habitudes un garçon de vingt ans, doué de quelque intelligence, transportez-le sur le boulevard des Italiens ou dans le Strand, pour l'y abandonner à l'imprévu, placez dans ses mains impatientes une bourse remplie d'or; je donne à ce jeune homme un quart d'heure pour regretter le foyer paternel qu'il a quitté en chantant.

Peut-être que dans huit jours, apprivoisé par le hasard, entraîné par quelque tourbillon, ses idées auront changé. Aussi je parle de l'impression première; elle est le résultat d'un instinct. La volonté seule, s'appliquant à un but précis, est assez forte pour en faire justice.

Comment peindre la situation morale d'Étienne dans cette froide et désagréable journée qui marquait son entrée dans la vie sérieuse? Lequel de ses amis d'autrefois eût reconnu, sous ces traits pensifs et pâlis, sous cette redingote noire que satinait le brouillard, et dans cette pose mélancolique, dont l'idéal est le héron sur le bord de sa mare, le pétulant Étienne de l'an passé!

Si nous faisions du roman, nous verrions dans ce moment critique, où le jeune homme fait le pied de grue sur le trottoir, sans trop savoir de quel côté tourner ses pas, —

Digitized by Google

sortir de terre quelque personnage inattendu, un ami, un bienfaiteur, une femme charmante qui viendrait le consoler dans sa peine. Mais la vie réelle n'a point de ces fortunes inattendues. Le hasard est le plus souvent le résultat de la volonté humaine, résultat lointain, indirect, inexplicable, mystérieux, mais logique et nécessaire. — Il s'offre à qui le cherche, et l'or ou le bonheur ne tombent jamais dans une main qui n'est pas depuis longtemps ouverte pour les recevoir.

Les esprits forts trouveront qu'Étienne est malheureux pour bien peu de chose. — Tout compte fait et le prix du retour à Verviers mis en réserve, il doit lui rester quelques francs; qu'il aille déjeuner! Qu'il découvre son ami Lerot, qu'il s'adresse à son ami Hector! Et puis quelle est donc cette grande infortune éclose un jour de pluie, à la voix d'un laquais bourru!

Nous ne discuterons pas ces impressions. Elles tiennent à un état spécial du cœur et de l'esprit, et leur examen nous entraînerait trop loin.

Au reste, qui vous dit qu'Étienne ne se fit pas à lui-même ces diverses réflexions? Les faits semblaient prouver qu'il n'en était pas éloigné, car le moment vint où, se secouant comme un oiseau après l'orage, il releva la tête et, d'un pas décidé, redescendit vers la ville.

Traversant les deux Sablons et la rue de la Paille, il entra au Palais de Justice et demanda au concierge l'adresse de M. l'avocat Lerot.

On la lui indiqua, rue Neuve 62. Comme il prévoyait des courses dans la journée et cinq heures de chemin de fer

Digitized by Google

pour le soir, Étienne prit le parti de dîner. C'était, d'ailleurs le plan le plus économique ; il lui faisait gagner un repas.

Après avoir trouvé à manger dans un des nombreux cabarets qui avoisinent la Grand'Place, le jeune homme se rendit chez son ancien condisciple.

André Lerot occupait, rue Neuve, un de ces *quartiers* garnis dont l'arrangement banal et éternellement le même, exclut d'avance toute idée de confortable et répugne tout d'abord à l'esprit que distingue le moindre grain de fantaisie.

Ces appartements se composent invariablement de deux pièces tapissées d'un papier vert ou bleu qui réjouit les regards de l'hôtesse et crève les yeux du locataire. — Sur les murs s'étalent trois ou quatre lithographies encadrées avec soin, et représentant Marengo, Austerlitz, Eylau et les Pyramides ; sur la cheminée, une vieille pendule de l'Empire, flanquée de deux lampes de bronze qui n'ont jamais brûlé.

Un secrétaire d'acajou, à tablette de marbre, supporte un plateau, orné de douze tasses et d'autant de soucoupes, sur lesquelles on lit, en lettres d'or : *Vergiss mein nicht* ou bien *L'amitié vous l'offre*. Des rideaux plus ou moins blancs tombent des fenêtres sur le plancher peint en jaune, que garnit un de ces tapis nommés, je ne sais pourquoi, des *carpets* ou des *carpettes, ad libitum*. La table ronde est inévitablement couverte d'un drap rouge, à dessins noirs ; un canapé, six chaises de crin, et parfois un fauteuil, complètent l'ameublement. — La présence du fauteuil augmente de cinq francs le prix mensuel du *quartier*. Vous le trouvez trop cher, aussitôt on vous répond : Oh ! monsieur, il y a des

Digitized by Google

fauteuils! — Quant aux meubles, communément appelés bibliothèques ou bureaux, ils sont inconnus des logeurs; on met ses livres, quand on en a, dans un placard ou sur des chaises. — Les gens qui louent ne se doutent pas d'ailleurs que l'on puisse travailler chez soi. Ils meublent leurs appartements pour des employés qui sortent le matin, reviennent se laver les mains à quatre heures et ne rentrent plus qu'à minuit. En dehors de cette catégorie de locataires, ils ne connaissent que les viveurs, qui se lèvent à midi, puis sortent pour ne plus rentrer du tout.

Cela peut sembler étrange, mais nous prétendons qu'il n'y a pas, dans tout Bruxelles, d'appartement garni que l'on puisse habiter, où l'on puisse se croire chez soi, à moins de payer des prix exorbitants. Tous ces logis de garçons sont copiés sur le modèle des chambres d'hôtel.

Et qu'on ne dise pas : Qu'importe!

On ne se figure pas l'influence de ces logements incommodes, inhospitaliers, maussades, de ces cachots élégants et monotones, sur l'esprit et les mœurs...

L'action du garni et des restaurants sur la démoralisation sociale, pourrait faire l'objet d'une étude extrêmement curieuse. L'homme qui vit entre ces deux fléaux, se corrompt l'esprit et se gâte l'estomac, les deux régulateurs du monde.

Ajoutons, pour terminer cette digression, que la location des appartements est, à tous les degrés, la plus lucrative en même temps que la plus commode de toutes les industries. — Les deux chambres que l'on paye quatre cents francs par an ne renferment le plus souvent que pour quatre

Digitized by Google

cents francs de mobilier. Le propriétaire retire cent pour cent de son capital la première année, et un bénéfice net les années suivantes.

Étienne ne put se défendre d'un légère émotion, quand il frappa à la porte blanche du premier étage, sur laquelle quatre petits clous fixaient un morceau de carton glacé, avec ces mots : ANDRÉ LEROT, *avocat*.

— Entrez, dit une voix bien connue.

Notre ami poussa la porte et ne vit en entrant qu'un épais nuage de fumée. Une tête s'en dégagea bientôt, puis un corps revêtu d'une robe de chambre grise...

— Monsieur ! — Franquart ! — Quelle chance ! s'écria avec les trois intonations très-différentes de la politesse, de la surprise et de la joie, le jeune jurisconsulte de Bastogne.

— C'est moi, dit Étienne, tendant la main à son ami. Je viens me chauffer.

Et il jeta sur une chaise son paletot humide, pour s'approcher du poêle de fonte, qui entretenait dans la chambre une douce chaleur.

— Il y a un siècle que je ne t'ai vu, reprit Lerot; depuis le malheur qui t'a frappé... et comment vont les affaires ?...

— Assez mal jusqu'ici, mais j'espère qu'elles vont aller mieux. On m'offre une place à Bruxelles.

— Une place ! tu n'achèves donc pas tes études ?

— Hélas ! c'est à peu près impossible... Pas d'argent !

— Allons donc !

— Mon père m'a laissé dans une position désespérante.

Digitized by Google

— Mais tu as au moins recueilli quelque chose, un petit revenu, une maison, quoi que ce soit...

— Rien ! pas un centime. Rien que des dettes !

— Mais j'ignorais tout cela !

— Je n'ai pas cru nécessaire de te l'écrire... Tu me demanderas pourquoi ; je n'en sais rien ; un sentiment de fierté, une sorte de fausse honte qui m'arrête. Figure-toi que j'ai hésité même à venir ici.

— Tu as tort, répondit André avec plus de réserve. — On aurait pu te venir en aide... ajouta-t-il d'un ton protecteur...

— Je n'ai pas besoin d'aide, répliqua maladroitement Étienne.

— Et tu n'as rien dit aux Grandménil ? — Hector ne m'a parlé de rien...

— Ce sont les derniers auxquels je songerais...

— Je te blâme de plus en plus, dit André.

— Tu oublies certaines circonstances qui m'obligent à garder vis-à-vis d'eux une réserve tout à fait particulière...

— Des raisons de famille ?

— Non, répondit Étienne avec embarras.

— Ah ! je comprends, des raisons de cœur. Tu aimes donc toujours ?

— Je ne saurais oublier sitôt...

— Mais dans ta position, mon cher !

— Je le sais ; il faut renoncer à mes rêves, à mes illusions. — J'en prendrai mon parti. Mais jusqu'ici, je n'ai pu m'y résoudre.

— Prends garde, dit André, si notre vieille amitié me

Digitized by Google

permet de donner un conseil, ne compromets pas ton avenir par des regrets inutiles ou par de vaines illusions...

— Mon avenir, répondit Étienne avec amertume, quel avenir puis-je espérer?

— Mais cette place, dont tu parlais?

— Je compte entrer dans un journal.

— Oh!

— Au *Progrès!*

— Un journal subsidié par Nothomb, à ce qu'on prétend, et dirigé par un homme qui n'inspire guère de sympathies. Et que feras-tu dans ce journal?

— Je n'en sais rien; on me le dira ce soir?

— Et tu gagneras?

— Mille francs!

— Par an!

— Crois-tu par hasard que ce soit par mois?

— Mais on ne vit pas avec mille francs!

— Il faudra bien que je vive.

— Triste métier, dit André.

— Que veux-tu que je fasse? je ne suis bon à rien.

— Demande une place.

— Où cela? Dans une administration? On me nommera surnuméraire.

— Dans l'enseignement.

— Oh oui, je connais cela, tous ceux qui ne sont bons à rien ont la prétention d'instruire les autres.

— Tu es candidat en droit.

— Je connais des docteurs qui sont surveillants.

— Ils deviendront professeurs.

Digitized by Google

— Ce n'est pas ma vocation ; j'ai le caractère trop indiscipliné. J'aime encore mieux la presse ; au moins je serai indépendant.

— Indépendant avec mille francs ! dit André en vidant sa pipe.

— Allons, parlons d'autre chose, s'écria gaiement Franquart en allumant la sienne. — Que fais-tu, toi ?...

— J'attends des clients.

— Et ton père te paye une pension ?

— Douze cents francs.

— C'est deux cents francs de plus que moi.

— Je gagne à peu près cinquante francs par mois à faire des mémoires pour mon patron. Puis je donne des répétitions de droit. M. de Grandménil m'a aidé à trouver quelques élèves. Et ma foi, j'aime mieux cela que de végéter à Bastogne.

— Tu es donc très-bien avec Grandménil ?

— Hector ne m'aime pas beaucoup, mais son père est très-bienveillant pour moi.

— Tu es un homme habile, dit Étienne, et j'ai la conviction que tu parviendras...

— Je n'y tiens pas, dit André, avec une indifférence parfaite.

Puis changeant de thême :

— Restes-tu à Bruxelles ce soir ? demanda-t-il.

— Je ne le crois pas. Je retourne à quatre heures chez le directeur du *Progrès*, et j'espère partir pour Verviers par le dernier convoi.

— Et quand dîneras-tu ?

Digitized by Google

— J'ai dîné.

— C'est dommage, j'aurais voulu t'offrir à dîner... Tu sais que si tu as besoin de quelque chose, tu peux toujours compter sur moi.

Étienne fut vivement blessé par ces paroles. Mais il dissimula ce qu'il éprouvait.

— Merci, dit-il; puis il se leva.

— Tu t'en vas déjà? demanda André, qui avait compris son tort. Voyons, reste; pour la première fois que nous nous rencontrons depuis six mois, nous devons avoir bien des choses à nous dire...

Radouci par le ton affectueux de son ancien camarade, Étienne se rassit et les deux jeunes gens causèrent ainsi jusqu'à ce que le moment fût venu pour Franquart de retourner chez M. Cartier.

La politique fit naturellement partie de leur entretien. On était à ce moment en pleine crise ministérielle. Le cabinet Vande Weyer avait donné sa démission le 4 mars, et la Chambre était ajournée depuis le 24 jusqu'au 20 avril. Les chances du parti libéral, la possibilité de l'entrée de M. de Grandménil au ministère, firent les frais de la conversation. Enfin, vers quatre heures moins un quart, Étienne quitta l'avocat en lui disant : Au revoir.

De tristes pensées l'escortèrent de nouveau sur le chemin de la rue Neuve à la rue aux Laines.

Il voyait André marcher d'un pas régulier vers un avenir, sinon brillant, du moins, assuré. Il repassait dans son esprit les objections qui surgissaient de toutes parts contre sa nouvelle carrière.

Digitized by Google

Il s'en fallut de très-peu qu'il ne retournât pas chez le directeur du *Progrès*.

Toutefois, il poursuivit sa route, machinalement, poussé par son instinct, comme une brouette est poussée par un manœuvre. Il arriva rue aux Laines.

Un autre domestique vint ouvrir.

— Monsieur y est-il?

— Non, monsieur dîne en ville...

— Et il n'est pas rentré depuis ce matin?

— Je n'en sais rien...

— Ah ça, faites-moi le plaisir de le demander, dit Étienne, perdant à la fin patience.

Et il entra dans la maison, sans que le domestique l'en eût prié.

Le valet fit la grimace et traîna ses savates jusqu'à une petite porte ménagée sous l'escalier.

— Marie! cria-t-il.

Marie se laissa appeler trois fois. Quand elle eut répondu, une conversation s'engagea du fond de la cave entre elle et son collègue du vestibule, dans un patois inintelligible.

Étienne attendait toujours, serrant les dents avec fureur.

Le domestique revint.

— Vous êtes monsieur Franquart? dit-il, avec un accent de souverain mépris.

— Oui, et puis?

Le valet retourna à la petite porte et reprit sa conversation avec l'aimable Marie.

Digitized by Google

Franquart était exaspéré. Il frappait du pied les dalles et se sentait des envies de sauter à la gorge de ce gueux.

Le domestique revint. Son ton s'était paré d'une légère nuance de respect.

— Monsieur a dit que si monsieur venait, il fallait lui dire que monsieur avait dû sortir et qu'il ne pourrait pas le recevoir aujourd'hui, mais qu'il l'attendrait demain matin à dix heures.

— Demain matin... balbutia Étienne.

— A dix heures, répéta le domestique.

Une tuile tombant d'un toit sur la tête d'Étienne Franquart, ne lui eût pas occasionné une commotion plus forte que ces deux mots : demain matin, sortant de cette bouche vulgaire.

Il ne trouva rien à répondre, tourna sur ses talons et sortit.

Pour apprécier la situation dans laquelle se trouvait le jeune homme, il suffit de se rappeler qu'il avait quitté Verviers, emportant tout juste de quoi payer son voyage à Bruxelles et son dîner. Il tira sa bourse. Outre le prix du retour, il lui restait un franc. Avec cette somme il devait se loger et se nourrir jusqu'au lendemain.

Nous ne verserons pas ici des larmes trop amères sur le sort du pauvre Étienne; on nous accuserait d'un excès de pitié, qu'il vaut mieux réserver pour de plus grandes infortunes. « Qui de nous, dirait le lecteur, ne s'est, à certains jours de la vie, trouvé sans argent, privé même de cette pièce blanche qui enrichit le gousset de votre héros? — Étienne n'a qu'à supposer qu'il a oublié sa bourse. » —

Digitized by Google

Et certes nous n'aurions rien à opposer à d'aussi sages observations.

Mais il faut excuser notre ami s'il n'envisage pas sa position avec autant de gaieté et de philosophie. Demain peut-être, si le hasard lui vient en aide, il sera de votre avis, mais dans le premier moment, il faut pardonner à la faiblesse d'un si jeune homme, encore novice dans la lutte avec l'adversité. — Ce qui l'émeut, d'ailleurs, c'est beaucoup moins sa misère que la conduite bizarre de ce millionnaire dans lequel il espérait trouver un protecteur. — Tout en cheminant par les rues, d'un pas incertain, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de repartir pour Verviers le soir même... L'instinct de la jeunesse l'emporta de nouveau sur les défaillances de l'âme. Il renvoya ses inquiétudes au lendemain.

Cependant Bruxelles lui sembla plus triste encore à la rouge lueur du gaz qu'à travers le brouillard de la matinée. Les passants qui se croisaient sur le trottoir, pressés, la taille enveloppée de larges manteaux, le visage emmaillotté dans leurs écharpes d'hiver, lui semblaient autant de fantômes. Les boutiques éclairées mais veuves de chalands, lui faisaient l'effet de chapelles sépulcrales. — Fatigué d'arpenter la rue de la Madeleine, il se demanda ce qu'il pourrait faire pour tuer sa soirée et se dirigea de nouveau vers la maison qu'habitait Lerot. — L'avocat était sorti pour ne plus rentrer. — En d'autres temps, il eût pris la clef chez le concierge et fût allé s'installer dans l'appartement; s'il l'eût fait cette fois encore, personne ne s'en fût plaint. Mais rien n'intimide l'homme autant que la pauvreté, surtout

Digitized by Google

quand elle est mélangée d'une forte dose d'orgueil. — Vice ou vertu, l'orgueil enivre moins dans les hautes régions qu'il n'aigrit dans l'infortune. Étienne eût couché dans la rue plutôt que de braver un affront du plus indulgent, du plus sincère de ses amis.

Comme huit heures sonnaient à la tour de Sainte-Gudule, un homme de taille moyenne, immobile, malgré le froid, sans parapluie qui le protégeât contre le grésil, était debout sur le trottoir, absorbé dans la contemplation d'un hôtel dont le premier étage resplendissait de lumière. Étienne, insensible aux morsures de la bise, s'oubliait en écoutant les bruits joyeux de l'hôtel Grandménil.

Le député de Verviers recevait ce jour-là. Les équipages se succédaient à de courts intervalles devant la porte cochère large ouverte et abritée par une marquise. On voyait descendre de voiture les femmes en grande toilette et les hommes revêtus du classique habit noir. Tout ce monde s'engouffrait dans le vestibule monumental, où débouchait un escalier de marbre à double rampe. Plus haut, des formes vagues se dessinaient comme des ombres chinoises sur les stores baissés. Tout dans cette brillante demeure était plaisir et mouvement. Tous ces gais commensaux du candidat ministre étaient reçus à l'entrée des salons par Aimée de Grandménil! Cette foule s'inclinait devant elle et la proclamait la reine de la fête! — Pour elle étaient les sourires hypocrites, les regards aimables, les compliments intéressés. — Beaucoup, dans ce monde étincelant et frivole, devaient convoiter sa dot, quelques-uns devaient aspirer à son cœur...

Digitized by Google

— Insensé, se disait Étienne, insensé, moi qui viens ici me pénétrer du poignant spectacle de ma chute! — Insensé, moi qui aime cette jeune fille, — moi qui ne suis plus rien et qui vaux mieux que tous ces enfants gâtés de la fortune! — Aimée! si elle me voyait ici, que dirait-elle? — Si elle me rencontrait, ne passerait-elle pas à côté de moi en détournant la tête!...

Et tout en se parlant ainsi à lui-même, le jeune homme sentait la douleur et la haine le saisir à la gorge, prêtes à l'étouffer. — Des sanglots auraient soulagé sa poitrine oppressée, mais il avait peur d'être entendu. — Pourtant la rue était large et le bruit des voitures eût couvert le cri du désespoir.

Il résolut de s'éloigner de ce lieu maudit. Il essaya de railler ses propres fureurs ou de se placer par le mépris, si commode à l'orgueil blessé, bien au-dessus des petitesses de ce monde. La rage succéda à la douleur, puis un sentiment plus calme, auquel un vague espoir n'était pas étranger.

Il dit adieu à ce toit qui abritait ses rêves et reprit le chemin de la ville. A peine avait-il fait vingt pas, qu'une figure d'homme, en passant à côté de lui, le fit tressaillir.

Il s'arrêta, et du regard suivit cet homme, il ne s'était pas trompé... c'était André Lerot. — Il l'avait reconnu malgré le vaste parapluie sous lequel il s'abritait.

L'avocat entra chez M. de Grandménil.

Quoi de plus naturel? Il n'eût tenu qu'à Étienne d'être invité, là où lui-même avait présenté le fils de l'huissier de Bastogne.

Mais, à cette heure critique, dans cet état de surexcitation

Digitized by Google

nerveuse que produit la douleur et qui donne aux facultés de l'homme une force d'intuition voisine de la prescience, notre ami se sentit frappé au cœur.

Il venait de congédier les hôtes sinistres de son cerveau ; il s'était réconcilié avec lui-même. André franchissant ainsi le seuil de l'hôtel Grandménil, rouvrit la blessure saignante, y plongea une nouvelle souffrance, aiguë comme un stylet — le soupçon, la jalousie. — Renoncer à son amour pour faire place à M. Lerot !

Si Étienne avait réfléchi un seul instant, il se serait dit que cette pensée soudaine était plus ridicule encore que cruelle. André n'avait pas de position, pas de nom, pas de fortune. — A douze cents francs près, aujourd'hui, à deux cents francs près, demain, il était l'égal de Franquart et celui-ci ne se dissimulait pas que, pour l'esprit, la science et l'éducation, il était son inférieur.

Sur quelle raison sérieuse pouvaient donc se baser les soupçons d'Étienne ?—André allait chez Grandménil, comme on va dans le monde, parce qu'il y était invité. — Il tenait peut-être plus au souper qu'aux bonnes grâces de mademoiselle de Grandménil.

Quoi qu'il en fût, le sommeil seul pouvait désormais distraire Étienne de ses sombres préoccupations, et une heure après, il s'endormait dans un lit suffisamment propre, à l'auberge du *Canal de Louvain*, située près du Marché-aux-Herbes, dans un enfoncement, à côté de la rue d'Une Personne.

Notre ami se réveilla le lendemain matin, l'âme et le corps rafraîchis par le repos, et armé d'une nouvelle provision de courage. Le temps s'était rasséréné comme son cœur,

Digitized by Google

et un gai rayon de soleil filtrait à travers l'intervalle des rideaux jusqu'au pied de son lit. — Bientôt debout et habillé, Franquart descendit dans la chambre commune, déjeûna et demanda la note. On lui compta un franc pour la chambre, un demi franc pour le déjeuner. Il y dut ajouter vingt-cinq centimes pour le service, et se trouva ainsi de soixante-quinze centimes au-dessous de ce qu'il lui fallait pour payer sa place en waggon jusqu'à Verviers. Mais cette fois, le soleil aidant, il prit son malheur en brave et élargit encore le gouffre du déficit en faisant l'acquisition de deux cigares d'un sou.

Il fut enfin reçu à dix heures par M. Cartier, dans lequel il vit un gros homme, d'une physionomie très-commune, ayant les traits d'un satire et l'encolure d'un boucher. Assis devant un immense bureau, dans un cabinet superbe, le directeur du *Progrès* travaillait, enveloppé d'une robe de chambre crasseuse, tachée d'encre et de graisse. Ses mains, hérissées de poils, n'avaient pas été lavées et notre ami fut heureux de ne pas devoir en subir l'amicale étreinte. — Lorsqu'il entra, M. Cartier écrivait rapidement, avec une plume d'oie qui ne cessait de cracher d'une façon agaçante sur du papier d'emballage. — Il leva la tête sans pour cela cesser d'écrire.

— Vous êtes M. Franquart, dit-il?

— Oui, monsieur, répondit Étienne du ton le plus respectueux.

— Je suppose que mes conditions vous conviennent, reprit M. Cartier, continuant toujours à écrire.

— Je ne sais pas, monsieur, répliqua timidement le

Digitized by Google

jeune homme; quelle est la besogne dont vous voulez me charger?

— C'est très-peu de chose. — Je veux seulement que vous corrigiez les premières épreuves de mes articles. J'ai affaire à un tas d'imbéciles qui ne savent pas lire mon écriture. Ça vous va-t-il?

— Ce sera là tout mon travail? demanda Étienne.

— Vous ferez cela le soir. Je donne ma copie à quatre heures. — Vous viendrez ensuite le matin à neuf heures, chercher mes instructions.

— Aurai-je à écrire pour le journal? ajouta encore le jeune homme.

— Nous verrons cela. — Je n'ai pas le temps maintenant de causer avec vous. Vous verrez du reste vous-même au bureau ce que vous pourrez faire.

— Et quand désirez-vous que j'entre en fonctions?

— C'est aujourd'hui le 25 mars; — venez le premier avril.

— Faudra-t-il venir vous voir?...

— Commencez par aller au bureau. — Vous corrigerez le premier jour — et le lendemain, je vous attendrai.

— A cette heure-ci?

— Hein! dit M. Cartier, qui ne comprit pas les dernières paroles d'Étienne, prononcées d'une voix faible...

— Je demande si cette heure vous convient?

— Venez toujours; si je n'y suis pas, vous reviendrez.

Et le gros homme se remit à écrire, ne s'inquiétant pas plus de son interlocuteur que si celui-ci eût quitté l'appartement.

Digitized by Google

Étienne resta un moment pétrifié. — Puis il tourna sur ses talons, et sortit en balbutiant un adieu respectueux.

Le plus profond silence répondit à cette politesse. — Le jeune homme se trouva dans la rue sans se rendre compte de la manière dont il avait quitté son nouveau maître, qui ne l'avait pas même invité à s'asseoir.

Le grand air l'aida peu à peu à se remettre de son émotion, puis il se dit qu'après tout il avait trouvé une position sociale, et se félicita de n'avoir à remplir pour le moment qu'un emploi de manœuvre, qui sauvegardait au moins son indépendance.

La grande affaire, à cette heure, c'était de trouver le moyen de retourner à Verviers. Il n'en vit pas d'autre que d'aller emprunter de l'argent à Lerot. Cette démarche ne lui était pas précisément agréable, mais elle lui répugnait moins qu'elle ne l'eût fait la veille. La place de correcteur au *Progrès* assurait provisoirement son existence, et il pouvait emprunter avec la certitude de rendre. Il éprouvait, du reste, une sorte de satisfaction à pouvoir annoncer à Lerot sa première conquête sur le besoin.

Au fond, si M. Cartier était peu aimable, son laconisme brutal valait peut-être mieux que bien des belles promesses qu'auraient suivies de près de cruelles désillusions.

Lerot parut fort enchanté d'apprendre la position nouvelle de son ancien camarade. Il ne lui parla plus des inconvénients de la carrière du journalisme, le félicita d'avoir enfin le pied dans l'étrier et lui prédit un brillant avenir. D'autre part, il ouvrit généreusement sa bourse à Étienne, qui par délicatesse n'y voulut prendre que cinq francs, pour ses

Digitized by Google

besoins immédiats, en promettant de les rendre aussitôt son installation définitive à Bruxelles.

Notre héros sortit donc de chez l'avocat, enchanté du sort et des hommes, s'accusant d'avoir un instant méconnu son ami, s'extasiant sur les charmes de son nouvel emploi, et peu éloigné de trouver M. Cartier aussi aimable qu'il pouvait l'être.

Dans de telles dispositions d'esprit, une idée devait venir à Étienne et elle lui vint en effet. Il résolut d'aller faire une visite à Hector de Grandménil.

Il n'avait plus rien à lui demander; il pouvait le voir sans crainte d'humilier son orgueil.

Ce fut toutefois le cœur pénétré d'une vive émotion, qu'Étienne sonna à la porte de l'hôtel de la rue Royale extérieure.

Il demanda Hector; le jeune homme n'y était pas. Il demanda son père; M. de Grandménil était absent. Il allait donc se retirer, se bornant à laisser sa carte, lorsque la femme de chambre d'Aimée traversa le vestibule. Cette fille se rappella avoir vu Étienne à Grandménil dans l'intimité de la maison. Elle le vit prêt à se retirer, et s'adressant à lui :

— Monsieur ne désire pas voir mademoiselle? dit-elle de la façon la plus gracieuse.

Étienne sentit un frisson parcourir tout son être...

— Mademoiselle reçoit? dit-il d'une voix mal assurée.

— Si monsieur veut se donner la peine de monter au salon, reprit la soubrette, j'irai prévenir mademoiselle.

Étienne la suivit machinalement.

Digitized by Google

— Monsieur Franquart, n'est-ce pas? dit encore la camériste?

— Voici ma carte, répondit Etienne, qui tenait toujours en main le morceau de carton glacé, bordé d'un liséré noir, qu'il avait été sur le point de remettre au domestique.

Il se retrouva seul dans cette même pièce où nous avons introduit le lecteur, et que décoraient les portraits du député de sa femme.

Que de changements depuis ce dîner, où Étienne, assis à la droite d'Aimée, vis-à-vis de l'illustre comte de Bornhem, entendait l'honorable Skeleton Slippers développer ses théories politiques!

La vue de ce salon faisait un si singulier contraste avec les incidents des deux derniers jours et avec sa station nocturne de la veille, qu'Étienne se crut transporté dans un autre monde.

— Mademoiselle va venir à l'instant, dit la soubrette en rentrant. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Et elle approcha un magnifique fauteuil en tapisserie, du feu de bois qui flambait joyeusement dans l'âtre, sur les chenêts dorés.

Aimée vint bientôt en effet. Franquart se leva pour aller au devant d'elle. — Jamais sa fantaisie d'amoureux et de poëte ne la lui avait représentée plus adorable qu'elle ne lui apparaissait ce jour-là.

Il n'était pas midi, et mademoiselle de Grandménil n'attendait pas de visites à cette heure matinale. Sa toilette se composait donc d'un négligé du matin, d'une simplicité presque sévère. Sa robe à corsage montant, à jupe étroite, descen-

Digitized by Google

dait sur ses pieds mignons en plis épais et droits comme ceux d'une toge romaine. — Des manches plates et unies depuis l'épaule jusqu'au poignet, se perdaient sous une manchette de percale, rabattue à la mousquetaire; un col blanc, tenu par un bouton de nacre, se repliait sur une cravate de soie noire négligemment nouée. — Sans doute pour se donner une contenance, elle tenait en main une tapisserie à peine ébauchée. — En un mot, Aimée avait la mise austère et grave d'une pensionnaire; elle en avait aussi les naïves et pétulantes allures, quand elle entra dans la chambre, son épaisse chevelure blonde rassemblée en paquet dans un filet de soie, en attendant le fer du coiffeur; l'œil brillant d'une joie naïve et les traits colorés de cette charmante rougeur, que les poëtes retrouvent sur l'épiderme velouté des pêches, ou sur les pétales des roses qui viennent de prendre leur bain de rosée.

— Eh bien, monsieur, dit la sœur d'Hector, en tendant la main au jeune homme qui la pressa avec effusion, vous alliez encore partir sans vous montrer. — Si Henriette, en traversant le vestibule, ne vous avait pas reconnu, vous auriez laissé votre carte, et puis demain, vous nous auriez accusés de froideur, d'oubli, d'impolitesse, que sais-je?...

— Moi! dit Étienne vivement surpris.

— Oui, vous, sans doute. Vous avez dit à quelqu'un que je connais, que vous étiez très-mécontent de nous, alors qu'il se passe à peine un jour où nous ne parlions de vous... Hector et moi, et votre ami, M. André...

— M. André! ah c'est lui!... Vous le voyez souvent?

Digitized by Google

— Mon Dieu, oui ; il prépare mon frère à son examen, et il arrive bien rarement que je néglige de monter à leur chambre pour demander de vos nouvelles.

Étienne, à qui le nom d'André avait causé d'abord une émotion pénible, se sentit rassuré.

— Et que vous apprend-il sur mon compte? demanda le jeune homme.

— Il nous dit que vous n'êtes pas heureux, que vous cherchez une position. — Hier soir, il m'a appris que vous étiez sur le point d'en trouver une.

— Il a dit vrai. J'ai trouvé aujourd'hui même, et mon premier mouvement a été d'accourir pour vous l'annoncer.

— En vérité, dit Aimée, en tisonnant le feu. — Il n'y paraît guère.

— Pourquoi serais-je venu ici, sans cela?

— Dites que vous veniez l'apprendre à Hector, mais à *nous!* dit la jeune fille avec un charmant sourire, dites aussi que vous n'y pensiez pas.

Étienne se sentit rougir.

— Je n'aurais pas osé me présenter à vous, mademoiselle.

— Dans ce costume? continua Aimée en riant cette fois sans contrainte.

— Pardonnez; d'aucune façon.

Étienne prononça ces paroles d'un accent légèrement altéré par l'émotion. — Aimée, en l'entendant devint tout à coup sérieuse et lui dit, d'une voix grave, dont chaque note alla droit au cœur du jeune homme :

— Je crois décidément, monsieur Étienne, que vous avez

Digitized by Google

une singulière opinion de nous. Depuis que la mort de votre père vous a mis dans l'obligation de travailler pour vivre, vous paraissez croire que vos amis vous abandonnent, qu'ils vous dédaignent, parce qu'ils ne courent pas après vous. C'est une erreur, soyez-en bien persuadé. — Nous ne nous connaissons pas d'hier, et fussiez-vous plus pauvre que vous n'êtes, nous n'aurions pas pour vous moins d'estime qu'il y a six mois. — Mon père fera pour vous ce qu'il faudra, pourvu que vous le lui demandiez, et je ne comprends pas que vous puissiez craindre de devenir son obligé. — Croyez-vous que M. Lerot soit humilié de ses bienfaits? — Il les accepte avec reconnaissance, et s'en trouvera bien un jour. Vous avez du talent, vous appartenez à une bonne famille. Votre avenir dépend de vos relations. — Eh bien, notre maison vous est ouverte... Vous y rencontrerez des gens qu'il est bon de connaître, qui peuvent vous être très-utiles. Vous chercherez longtemps avant de trouver mieux. Je vous engage donc de tout mon cœur et en qualité de vieille amie, à ne pas devenir trop misanthrope. — Eussiez-vous du génie, cette infirmité ne vous mènera nulle part. Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de ce que je vous parle ainsi.—Je suis heureuse d'en avoir eu l'occasion et je rends grâce au hasard qui a mis Henriette sur votre chemin.

On se figure quel baume rafraîchissant ces paroles si simples, sortant de cette bouche mélodieuse et chère, étendirent sur le cœur ulcéré d'Étienne.

— Merci, dit-il, vous m'ouvrez un nouvel horizon, j'aurais donné dix ans de ma vie pour ce moment. Vous devez comprendre ma faiblesse. — Les circonstances de la mort

Digitized by Google

de mon père, la situation pénible dans laquelle il m'a laissée, sans position, sans autre appui que moi-même, le trouble que ce malheur a jeté dans mon esprit, doivent servir d'excuse à mes torts. Je suis trop heureux déjà de pouvoir les reconnaître. — J'ai beaucoup d'orgueil; Hector doit vous l'avoir dit, et dans ma position, mieux vaut en avoir trop que trop peu. — Quelles que soient les épreuves qui m'attendent, je veux que le nom de mon père en sorte intact, et j'aimerais mieux mourir que d'avoir recours à des expédients honteux.

— Croyez-vous qu'il y aurait eu de la honte à venir nous tendre la main?

— Sans le vouloir, vous me donnez raison. — On se tend la main entre égaux; mais un homme, comme moi, qui tend la sienne à un homme comme votre père, risque de la voir repousser ou d'y voir tomber une aumône.

— Oh! que vous êtes mauvais et soupçonneux! dit Aimée. Voilà de ces pensées qui ne devraient jamais venir à votre esprit. Je vous avais bien deviné, et je suis heureuse encore une fois de vous avoir vu pour vous convertir. Allez voir mon père, je vous en prie...

— Oh! j'irai! dit Étienne, j'irai!

— Et, en attendant, quelle est la place que vous avez obtenue?

— Peu de chose; Lerot y voit un marchepied, je n'y vois qu'une pierre d'attente.

— Vous entrez dans un journal, n'est-ce pas?

— Oui, en qualité de correcteur, dit Étienne, en souriant.

Digitized by Google

— Je ne sais pas ce que c'est, répondit Aimée, souriant à son tour. — Cela ne vous oblige à rien de malhonnête?

— Au contraire, cela me dispense d'écrire contre ma conscience.

— Cela vous permet-il d'achever vos études?

— Je l'ignore, mais je l'espère.

— Et vous venez vous établir définitivement à Bruxelles?

— Tout à fait. — Du reste, vous devez avoir entendu parler de mon patron. J'entre au *Progrès*, le journal de M. Cartier.

— Cartier! François Cartier?

— Oui...

— Qui demeure...

— Rue aux Laines...

— Mais c'est l'ennemi intime de mon père!

En parlant ainsi, Aimée devint subitement très-pâle.

L'altération de ses traits inquiéta Étienne, plus encore que ses paroles.

— Mais jamais, reprit-elle, jamais, je n'oserai dire à mon père que vous êtes employé dans cette maison. Vous voyez dit-elle ensuite avec vivacité, vous voyez ce qui arrive. Si nous vous avions vu plus tôt, si vous aviez eu assez de confiance pour venir nous consulter, on vous aurait dit que cette position ne vous convenait pas; qu'elle devait sérieusement vous brouiller avec mon père... Enfin! — Vous êtes engagé? c'est conclu?

— Depuis ce matin. — Mais je crois que vos craintes sont exagérées. Savez-vous ce que c'est qu'un correcteur? —

Digitized by Google

Ce n'est rien, c'est un manœuvre, un peu moins qu'un expéditionnaire...

— C'est égal, M. Cartier... Vous ne pouviez plus mal choisir. — Pour nous, bien entendu. — Enfin, puisque c'est fait, il faut s'y résigner. Votre nom ne paraîtra nulle part?

— Évidemment; je n'en suis pas encore à la gloire.

— Eh bien, en attendant mieux, restez-y; mais que mon père ne sache rien.

— Si vous ne lui en parlez pas...

— Sans doute, mais Hector, mais M. André... Il faudra que j'avise...

Un nouveau soupçon traversa le cerveau inquiet de notre ami...

— Mais André, dit-il, doit connaître les rapports qui existent entre M. de Grandménil et M. Cartier...

— Je le pense.

— Et il ne m'a rien dit. — Il ne m'a pas prévenu!...

— Il n'y aura pas songé, répondit la jeune fille.

— C'est impossible!

— Enfin, dit-elle en se levant, ne prenons pas les choses au pis. Je tâcherai de faire en sorte que mon père l'ignore, et quand il le saura, eh bien, nous tâcherons de lui faire comprendre qu'il n'y a pas de votre faute. Causez de cela avec Hector. Il sera à Bruxelles demain; je lui aurai parlé. — Pour le moment, bon courage et ne doutez plus de vos amis...

Ce fut Étienne cette fois qui tendit la main à la jeune fille. Elle lui donna la sienne. Il la serra dans ses deux mains, regarda fixement Aimée et fondit en larmes.

Digitized by Google

Elle le contempla d'abord d'un air étonné. Puis essayant de sourire :

— Encore une de vos lubies qui vous prend, lui dit-elle!

Le son de sa voix, en prononçant ces paroles, avait quelque chose d'étrange qui trahissait un violent effort...

Étienne allait parler, mais les mots expirèrent sur ses lèvres. — Il serra encore une fois les mains d'Aimée, qu'il sentit trembler dans les siennes, y appliqua ses lèvres brûlantes, ramassa son chapeau sur une chaise, et sortit de l'appartement comme un fou.

Aimée n'eut que le temps de tirer le cordon de la sonnette pour avertir les gens de l'hôtel...

Quand le domestique arriva au bas de l'escalier pour aller ouvrir au visiteur qui sortait, il ne vit plus personne et entendit la porte de la rue qui se refermait avec fracas.

Digitized by Google

VI

Quelques jours après cette entrevue, Étienne Franquart était définitivement installé à Bruxelles. — La vente de la partie la plus précieuse de sa bibliothèque, composée presque exclusivement de ses anciens prix de collége, lui avait permis de réaliser une couple de cents francs, et d'attendre ainsi le payement de ses premiers honoraires.

Il avait loué à proximité de son bureau une petite chambre qui lui coûtait douze francs par mois. On devine au prix qu'elle n'était pas brillante. Un lit, quatre chaises, une commode, une table boîteuse et un lavabo de bois de noyer en composaient tout l'ameublement. Ce taudis d'une propreté douteuse, était situé au second étage d'un débit de liqueurs, et, pour y arriver, il fallait traverser la boutique et gravir, cramponné à une corde, un escalier vermoulu, enfoui dans les ténèbres. La chute était grande, de

Digitized by Google

la maison paternelle à ce logement borgne. — Mais comment se loger quand on a quatre-vingts francs d'appointements par mois? Franquart dépassait encore les limites de son budget en consacrant douze francs à sa chambre, car, d'après les règles d'une sage économie, à tous les degrés de l'échelle sociale, il ne faut jamais, pour le prix du logement, dépasser le dixième du revenu. Étienne y mettait près du septième de son budget, et le luxe de son appartement le forcerait, sans doute, à bien des privations sur d'autres chapitres.

Étienne ne se dissimulait pas que le choix de son domicile n'était guère de nature à lui attirer la protection des gens haut placés, que séduit peu le contact de l'indigence. — Lerot lui avait même présenté sur ce point des observations très-sensées, et il concilia provisoirement l'économie avec les apparences en donnant son adresse au bureau du journal.

Le premier avril, fidèle à son engagement, Étienne fit son entrée à la rédaction du *Progrès*. — Ce journal n'était pas à cette époque, comme nous l'avons entendu dire à deux reprises par des personnes mal informées, dans le courant de cette histoire, subsidié par M. Nothomb. Cet ancien ministre avait, depuis le mois de septembre 1845, renoncé aux luttes parlementaires pour se vouer à la carrière diplomatique. Ministre à Berlin, il lui avait semblé fort inutile de conserver un organe à Bruxelles, et le *Progrès*, depuis cette retraite, vivait abandonné à ses propres forces. N'ayant qu'un petit nombre d'abonnés, il lui avait été impossible de subsister à part. On le faisait en commun avec une feuille libérale, dont il ne se distinguait que par ses

Digitized by Google

deux ou trois colonnes de polémique. Il est vrai que la distinction n'était pas insignifiante, car le *Progrès* et son confrère étaient rarement d'accord; le plus souvent ils se disaient des injures, comme on n'en échange qu'entre amis.

Quoi qu'il en fût de ses anciennes relations avec le cabinet de M. Nothomb, le *Progrès* n'appartenait plus à l'opinion défendue au pouvoir par cet homme sans préjugés. M. Cartier était d'accord avec son ancien chef de file pour définir la politique : l'*art de parvenir*. Trop intelligent pour ne pas faire son deuil du mixte, il avait trop peur du ridicule pour se jeter à bras ouverts dans les rangs des libéraux qu'il combattait depuis dix ans. Il avait donc inventé une politique à son usage personnel, une sorte de macédoine formée de débris de tout genre, assaisonnée d'une sauce que l'on trouvait parfois piquante et dont il avait le secret. Mais le goût de la sauce passé, on trouvait le mets fort indigeste. M. Cartier, en politique, n'avait d'autre évangile que son ambition, d'autre boussole que ses haines, d'autre idole que son épaisse et pondéreuse individualité. Cet homme, d'un mérite réel, eût pu être quelque chose, s'il avait accepté la discipline d'un parti. Il eût trouvé même, en s'alliant franchement aux catholiques, le moyen de lutter avec fruit contre les quelques notabilités de l'opinion libérale qu'il détestait le plus, mais sa vanité vivait en guerre constante avec sa jalousie, et il aimait mieux frapper sans résultat que de ne pas frapper seul. Le système qu'il avait adopté par intérêt et par suffisance, plutôt que par calcul, ne pouvait le porter à une haute position qu'à la condition qu'il eût du génie. — Mais il s'en attribuait une dose fort

Digitized by Google

respectable. « Les oies, disait-il, marchent par troupes, le lion marche seul. » Et de bonne foi, il se croyait lion.

Tel était l'écrivain politique dont Étienne allait avoir à corriger les articles. — Le lecteur a vu que parmi ceux que M. Cartier honorait de sa haine, figurait M. de Grandménil. Cela devait être. Le représentant de Verviers avait trop de chances d'atteindre sous peu l'objet de ses espérances, pour ne pas être l'ennemi mortel du rédacteur en chef du *Progrès*.

Étienne fut assez mal reçu à son entrée au *Progrès*. M. Cartier n'avait pas prévenu le gérant, M. Spiering, de son arrivée, et du surcroît de dépenses qui devait résulter de l'engagement d'un correcteur spécial pour ses articles. — En outre, les deux ou trois jeunes gens qui travaillaient au bureau des deux journaux, l'un tenant les ciseaux, l'autre traduisant les feuilles étrangères, un autre corrigeant les épreuves, le considérèrent tout d'abord comme un rival. — Aussi, quand il demanda à quoi il pourrait employer sa journée — les épreuves de M. Cartier n'arrivaient que le soir — on lui répondit, tout d'abord, qu'il n'y avait rien à faire. Mais peu à peu l'habitude, l'offre de quelques petits services, le caractère bienveillant de M. Spiering et surtout la recommandation d'un des rédacteurs politiques du journal libéral, dans lequel Étienne avait reconnu le frère d'un camarade de collége, changèrent la situation et, au bout de quelques jours, notre ami se trouva être l'employé de M. Spiering, bien plus que celui de M. Cartier. Bien lui en prit, car, à la fin du mois, le gros homme refusa de lui payer son traitement, prétendant qu'il incombait à la caisse com-

Digitized by Google

mune. — Sous toute réserve de ses droits, M. Spiering paya, prenant en considération les services que lui rendait Étienne.

Celui-ci toucha donc, le 1er mai, ses quatre-vingt-trois francs et trente-trois centimes, et il faut reconnaître qu'il les avait rudement gagnés.

Tous les matins, à six heures, il allait au bureau, d'où il sortait à neuf heures, et y retournait encore de trois à huit. En réalité, la correction des articles de M. Cartier était devenue l'accessoire de son travail. Mais tous les jours, à neuf heures précises, il devait se rendre chez ce dernier, à son hôtel de la rue aux Laines, afin d'y prendre des instructions, ou plutôt d'y recevoir des réprimandes faites sur le ton le plus grossier. M. Cartier écrivait d'une manière illisible, et quand le hasard l'empêchait de les corriger lui-même, il était presque impossible que ses articles fussent imprimés sans des fautes qui parfois en dénaturaient le sens. — Aussi se faisait-il régulièrement apporter ses épreuves, soit au *Café des mille colonnes*, soit au théâtre, soit ailleurs, quand il allait dîner en ville, par un affreux gamin, qu'on appelait *den Tottelaer*, parce qu'il était bègue. Cet enfant attendait parfois deux heures dans le vestibule du théâtre, ou sur le trottoir du café, en plein hiver, les pieds dans la neige, qu'il plût à M. Cartier de faire cette révision qu'on attendait avec impatience à l'atelier du journal.

Quand il arrivait que M. Cartier avait bien dîné ou que son esprit était préoccupé de choses étrangères aux idées développées dans son article, il corrigeait à la hâte, laissant

Digitized by Google

passer lui-même des erreurs graves, et le lendemain déchargeait sa colère sur Étienne.

— Comment pouvez-vous être assez stupide, lui dit-il un jour, pour laisser imprimer *monarchie* pour *anarchie!* Vous me faites dire des absurdités.

— Mais, monsieur, répondit Étienne, vous avez revu vous-même...

— Il fallait revoir encore après moi.

— Mais il était dix heures quand le petit est revenu...

— Il serait minuit que cela ne ferait rien. Je ne veux pas que vous quittiez le bureau avant que le gamin revienne. — Ces imbéciles ne voient pas les corrections que j'indique, et c'est à vous à constater si elles sont faites.

Étienne s'en alla sans répondre. — Il raconta l'affaire à Lerot, qui l'engagea à ne pas tenir compte de cet ordre formel — et le hasard fit que, pendant assez longtemps, il n'y eut plus d'observations.

Un autre jour, M. Cartier, en rendant ses épreuves au *Tottelaer*, lui donna pour Étienne une commission dont celui-ci s'acquitta mal.

— Vous n'avez pas fait ce que je vous ai fait dire hier, s'écria, le lendemain, le directeur du *Progrès*, s'adressant à Franquart.

— Voici ce que le gamin m'a dit...

— C'est insupportable! Vous viendrez m'apporter mes épreuves vous-même ce soir aux *Mille-Colonnes*.

Étienne y alla. M. Cartier jouait une partie de dominos dans la rotonde. Le jeune homme lui remit le paquet.

Digitized by Google

— C'est bien, attendez, répondit le patron, comme s'il eût parlé à son domestique.

Étienne resta un moment interdit. — Puis il s'assit dans un coin et demanda une demi-tasse.

M. Cartier ne l'avait pas vu. — Il acheva sa partie de dominos, tira un crayon de sa poche et corrigea ses épreuves. Puis il appela le garçon :

— Donnez cela à mon commissionnaire, dit-il, selon son habitude de tous les soirs.

Étienne entendit ces paroles et rougit de honte. Il ne bougea point.

Le garçon alla regarder à la porte, ne vit personne et revint...

— Il n'est plus là, dit-il à M. Cartier.

— Comment! répondit celui-ci en jurant, tandis qu'il abattait sur la table ses deux mains armées de sept dés qu'il faillit briser sur le marbre; il n'est plus là!

Et, se levant, il courut lui-même jusqu'à la porte.

En passant, il vit Étienne assis devant sa tasse vide.

— Eh bien, monsieur, vous voilà! s'écria-t-il; je vous fais chercher partout.

Pas la moindre préoccupation, du reste, de ce qu'il venait de dire un instant auparavant.

— Dépêchez-vous, ajouta-t-il; il est tard...

Puis il alla reprendre sa partie de dominos en s'excusant d'avoir quitté ses partenaires.

Étienne se leva, paya son café d'une main tremblante et sortit chancelant. Arrivé dans la rue, il faillit tomber sur le pavé...

Digitized by Google

L'air frais du soir rendit un peu de calme à son cerveau brûlant. Mais bientôt l'espèce de désespoir stupide qui s'était emparé de son âme, fit place à la colère, et il monta à l'atelier du journal, bien décidé à n'y pas remettre les pieds le lendemain.

Comme il venait de donner les révisions au prote, celui-ci lui dit :

— M. Cartier n'a pas indiqué l'ordre dans lequel il faut placer ses articles?

L'ouvrier répéta trois fois la question que, dans son trouble, Étienne n'avait pas saisie.

— Non, répondit-il enfin. Vous les mettrez comme vous voudrez.

— Mais si je me trompe, il va être furieux.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Et à moi donc! répondit le chef d'atelier. — Si vous voulez en prendre la responsabilité, je ne m'y oppose pas.

— Envoyez un gamin de l'imprimerie.

— Ils sont tous partis.

— Croyez-vous que je vais y aller, moi? Mettez ses articles comme bon vous semblera — et s'il est mécontent, eh bien, tant mieux! Il n'aura que ce qu'il mérite!...

— Tututu!... fit derrière lui, en ce moment, la voix bienveillante de M. Spiering. Comme on y va! Qu'y a-t-il encore une fois?

Étienne raconta son histoire, d'un ton indigné...

— Vous savez bien que c'est une brute, dit M. Spiering, après avoir écouté en souriant. — A la première occasion, vous l'enverrez promener, mais allez toujours voir; vous

Digitized by Google

me ferez plaisir; il n'y a pas loin d'ici au café... Allons, courage!

Et il frappa amicalement sur l'épaule du jeune homme.

Celui-ci ne savait pas résister à une bonne parole.

— J'irai, dit-il, mais c'est bien pour vous.

Lorsque Étienne arriva aux *Mille-Colonnes*, M. Cartier n'y était plus.

— Il sera sans doute allé au théâtre, lui dit le garçon.

Force fut à Etienne d'aller à la *Monnaie*, et de demander au contrôle M. Cartier.

S'il avait eu un chapeau à galon, un gilet rayé de jaune à bandes noires, ou une grande redingote grise à boutons de cuivre, en d'autres termes, une livrée, on l'aurait laissé monter dans le couloir des premières loges. Mais il avait un chapeau noir, une redingote et une canne. — On lui dit d'attendre dans le vestibule jusqu'à ce qu'il plût à M. Cartier de venir lui parler.

Nous n'insistons pas sur les sentiments que ces humiliations successives devaient faire éclater dans le cœur du jeune homme. — A ceux qui ne les saisissent pas d'instinct, il serait inutile de les expliquer. — Ils les trouveraient absurdes, surtout maladroits, de la part d'un homme sans fortune, obligé de se plier à tout pour vivre.

Étienne était donc là, faisant l'office d'un valet, près du contrôle, quand la porte du côté de la colonnade s'ouvrit et livra passage à une nombreuse société. Le jeune homme eut tout juste le temps de se cacher derrière un des piliers du vestibule.

Aimée de Grandménil passa à deux pas de lui, accom-

Digitized by Google

pagnée de son père, de son frère, de deux dames et d'un jeune homme qui n'était autre qu'André Lerot.

Quoiqu'il fût resté complétement inaperçu, Étienne se préoccupa trop vivement de cet incident pour songer encore à sa colère contre M. Cartier. Il suivit ses instructions, les exécuta comme une machine, et courut dans un café avaler coup sur coup deux verres de rhum pour s'étourdir.

Puis il rentra chez lui et s'endormit d'un sommeil de plomb.—Les réflexions qui devaient surgir des événements de cette triste journée ne se présentèrent à son esprit que le lendemain, lorsque, à dix heures, il revint de son bureau et se retrouva seul, assis sur une mauvaise chaise de paille dans son humble logis.

On a pu le constater déjà, c'était une singulière nature que celle d'Étienne Franquart : un étonnant mélange de force et de faiblesse, de raison froide et de sensibilité fiévreuse. — Indifférent aux choses matérielles autant que peut l'être un homme de son âge, il se sentait prêt à subir toutes les privations, mais il ressentait profondément une injure — et la gravait dans sa mémoire avec autant de persistance que le souvenir d'un bienfait. Tous les modes d'existence lui semblaient faciles et convenaient à son caractère; la pauvreté ne l'abattait pas plus que le luxe ne lui aurait causé d'ivresse. — Mais le découragement qui s'emparait, par accès, de son âme, avait surtout pour cause sa profonde défiance de l'avenir.

Aussitôt que son travail était fini, il s'abandonnait à ses pensées, il se demandait à quoi pouvait le mener cette carrière sans issue, que le hasard lui avait faite, et ne se con-

Digitized by Google

solait qu'en livrant sa destinée aux soins de la Providence qui l'avait guidé jusqu'à ce jour.

Jamais, toutefois, la vie ne lui était apparue aussi sombre qu'au lendemain de cette humiliation que M. Cartier avait infligée à son orgueil. Lui, le fils d'un homme qui avait occupé naguères une haute position dans le commerce; lui, jadis l'ami des jeunes gens des meilleures familles; lui, candidat en droit, dont chacun avait toujours reconnu le mérite, en lui prédisant un avenir brillant, réduit aujourd'hui à l'emploi de commissionnaire, c'était plus que ne pouvait supporter sa nature délicate et fière. Quel serait le résultat d'un pareil apprentissage? Ces cruelles épreuves n'étaient-elles pas en même temps stériles? Ne valait-il pas mieux se consacrer à un travail manuel qu'à cet abrutissant et inutile servage? Par intervalles, une voix secrète lui conseillait d'achever ses études, mais excité par elle un instant, il reculait bientôt devant la conviction de son impuissance. Travailler au milieu de tels ennuis, sans personne pour l'encourager, pour le protéger au besoin! — Comment suivre des cours, comment payer le prix de son examen! Puis, à quoi bon! S'il obtenait son diplôme, à quoi lui servirait-il? A végéter d'une autre manière, mais à végéter toujours. — Une seule force eût pu le soutenir dans cette tâche ingrate, une passion profonde, l'amour d'une femme et la certitude de recevoir un jour de ses mains la récompense de ses efforts. Mais Aimée pouvait-elle jamais être à lui? La visite que nous avons racontée, excitant son amour jusqu'au délire, l'avait en même temps convaincu de la vanité de ses espérances. Aimée lui avait parlé comme une sœur. Elle s'inté-

Digitized by Google

ressait à lui. Mais elle ne l'aimait pas ; entre elle et lui, la misère avait creusé un abîme. Aussi, malgré les instances de la jeune fille, il n'était pas retourné chez Grandménil. Il ne voyait plus même André, qu'il s'était pris à haïr depuis qu'il le savait reçu dans l'intimité de cette brillante maison, et sa rencontre de la veille, à l'entrée du théâtre, n'avait fait qu'accroître la jalousie qui, depuis longtemps, avait germé dans son cœur.

Absorbé par ces tristes réflexions, il remuait dans son esprit mille projets insensés, quand on frappa à la porte. André Lerot entra.

— Eh bien, dit l'avocat en offrant la main à son ancien camarade, si on ne venait te relancer chez toi, on ne saurait pas si tu es mort ou vivant. Depuis que tu m'as rendu mes cinq francs, je ne t'ai plus aperçu ! Je me suis dit, de deux choses l'une, ou bien, il a trouvé quelque fortune inespérée et il nous oublie ; ou bien il est très-malheureux et il craint d'être importun.:.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Étienne, non sans quelque amertume. Je n'oublie pas plus mes amis que je ne les méconnais. Mais je m'ennuie et je ne veux pas imposer ma mauvaise humeur aux autres. La solitude me plaît, et pour peu qu'on s'y habitue, on n'a pas de meilleur compagnon que soi-même.

— Je ne veux pas discuter cette doctrine, répliqua Lerot. Que fais-tu maintenant? Tu es toujours correcteur au *Progrès?*

— Toujours, répondit Étienne avec un soupir.

— Et en dehors de cela, que fais-tu?

Digitized by Google

— Rien !

— Mais tu vas t'abrutir complétement à ce métier?

— C'est possible, répondit Étienne avec une résignation parfaite.

— Voyons, voyons, ne te laisse pas aller à ces idées noires. Un mauvais moment est bientôt passé.

— Tu crois? dit Étienne.

Et il raconta à son interlocuteur le régime auquel le soumettait son patron.

André l'écouta en silence.

— C'est désagréable, dit-il, quand Étienne eut terminé son récit. Mais il faut savoir subir quelques petits désagréments en ce monde. Les trois quarts des hommes ont passé par là. A ta place, je prendrais ces procédés très-philosophiquement. Ta dignité vis-à-vis des autres ne peut en souffrir, puisque personne n'en sait rien; personne ne te connaît; personne ne se moque de toi; personne ne te plaint, me diras-tu. Tant mieux; je ne connais rien d'insultant comme la pitié. — Du reste, si ta position te déplaît...

— Je suis décidé à y renoncer aujourd'hui même.

— Tu as tort; si ta position te déplaît, il faut au moins en chercher une autre, te remuer un peu, voir des personnes qui soient à même de t'en procurer une meilleure, et ne pas rester ainsi à geindre sur ton malheureux sort...

— Mon Dieu, je ne te demande rien, je ne suis pas allé te trouver... interrompit vivement Étienne.

— Je le sais bien, répondit Lerot, et tu as eu grand tort; mais si tu crois que je ne puis t'être bon à rien, pourquoi

Digitized by Google

ne pas aller voir des personnes influentes qui s'interressent à toi..., les Grandménil, par exemple?

— Ah! oui, toujours les Grandménil! J'y suis allé : on m'a dit que je devais avoir grand soin d'empêcher que le père n'apprît que j'étais l'employé de monsieur Cartier.

— En effet, ils sont très-mal ensemble, dit André, du ton le plus indifférent.

Ce ton blessa Étienne.

— Tu le savais, répondit-il, et tu ne me l'as pas dit!

— Voilà un très-singulier reproche, répliqua l'avocat. Tu es venu chez moi, heureux comme un dieu d'avoir trouvé une position sociale. Tu avais absolument besoin de cette place pour vivre, et j'aurais dû te décourager à ton premier pas en t'engageant à ne pas accepter cet emploi, pour une raison d'ailleurs très-peu importante!

— Il te plaît de la trouver telle.

— Je ne crois pas avoir tort. — Comment veux-tu que monsieur de Grandménil te reproche le travail mécanique que tu fais chez un de ses ennemis? Sait-il seulement que tu es chez monsieur Cartier?

— Il peut l'apprendre à tout moment.

— Eh bien, dit André se levant et se croisant les bras devant son ami, écoute, Étienne : il le sait...

— Tu vois bien...

— Il le sait..., et il m'envoie t'inviter à dîner chez lui. Maintenant, songe bien qu'il ne s'agit pas de refuser. De ton entrevue avec Grandménil, peut dépendre ton avenir... Ainsi, pas d'hésitation, pas de fausse honte, pas de timidité déplacée...

Digitized by Google

— J'irai, dit Étienne, quoiqu'il me soit dur de rentrer dans cette maison comme un solliciteur.

— Quelle folie! Tu n'y vas pas en solliciteur, puisqu'on t'invite...

— Tu es donc au mieux avec les Grandménil, toi? dit Étienne, après un silence.

— Je donne toujours des répétitions à Hector, et je suis un peu le secrétaire de son père...

— Je n'ai pas encore vu Hector depuis mon arrivée à Bruxelles. Celui-ci m'a oublié à coup sûr.

— Il travaille beaucoup, et puis, s'il faut tout dire, il n'a pas été content de te voir bouder ainsi tes anciennes relations.

— Cela n'est guère dans sa nature..., dit mélancoliquement Étienne, hochant la tête.

— C'est ainsi pourtant. — Mais il te recevra comme toujours, et j'espère bien que les rapports une fois rétablis, ce sera pour ne plus les rompre. — C'est un très-bon garçon, Hector. — Tu sais qu'il ne m'aimait pas beaucoup.

— Oh! oui, cela!

— Eh bien, depuis que je suis établi à Bruxelles, il s'est mis en quatre pour moi; il me recommande à ses amis, je lui dois une bonne moitié de ce que je suis.

— Et quels moyens as-tu employés pour gagner ainsi sa confiance?

— Je serais fort embarrassé de le dire... Ce sont de ces choses qui ne s'expliquent pas.

— Il faut qu'Hector soit bien changé, murmura encore une fois Étienne, à voix basse.

Digitized by Google

Puis il rougit, et, s'adressant de nouveau à l'avocat :

— Et sa sœur? dit-il.

— Je la vois rarement... Elle va beaucoup dans le monde!

— Et toi?

— Cette question!... Tu sais bien que je ne suis pas un homme de salon!

— Se marie-t-elle bientôt? reprit Étienne en faisant un violent effort sur lui-même pour donner un ton léger à cette interrogation.

— C'est toi qui me demandes cela, reprit André avec un sourire. Nous avons donc complétement renoncé?... — Au fait, ajouta André, plaisantant à demi, ce gibier n'est ni pour toi ni pour moi. Vingt mille francs de rente, un père qui sera ministre, et la plus jolie figure de Bruxelles! — C'est trop beau pour nous autres prolétaires.

Étienne ne répondit que par un soupir.

— Regarde cependant, continua Lerot, comme le monde est stupide... Tu es un garçon intelligent, honnête, instruit, bien né. Que te manque-t-il pour arriver à tout? — Une position sociale, c'est-à-dire de l'argent. Un homme tel que Grandménil, riche, haut placé, n'aurait-il pas intérêt à marier sa fille à un garçon comme toi, plutôt qu'à un épicier quelconque qui ne sera bon qu'à manger son revenu?

— A notre point de vue, cela paraît très-simple et très-naturel, dit Étienne; mais nous ne raisonnerions pas de même si nous étions millionnaires. Au reste, il ne faut pas s'y tromper : il est bien rare que les parents riches soient en mesure de donner à leurs filles des maris qui n'ont rien. Je

Digitized by Google

suppose qu'on ait trente mille francs de rente, c'est beaucoup; on a trois enfants, c'est peu. — On mène un train de vie qui ne permet point d'économiser un tiers de son revenu. — Crois-tu que l'homme de cette catégorie, qui marie l'un de ses trois enfants, soit en mesure de lui donner cinq mille francs de rente? Il lui fera onze ou quinze cents francs de pension, et comme mademoiselle est habituée à dépenser le double pour sa toilette, à se montrer en équipage, à courir les bals, les spectacles l'hiver, et à prendre les eaux et les bains en été, il faut qu'elle trouve un mari riche ou qu'elle reste fille! Aussi l'homme à qui son travail rapporte huit à dix mille francs par an, est volé si sa femme ne lui en apporte au moins le double.

— Diable! tu en es là, toi que j'ai connu rêvant une chaumière et un cœur.

— Il ne s'agit pas de moi, répondit Étienne avec quelque brusquerie. J'ai renoncé à tout jamais au mariage.

— A tout jamais? dit André d'un ton railleur.

— A tout jamais! Ma position me défend d'aspirer à celle que j'aime et je ne veux pas me condamner à épouser une couturière! Du reste, nous agitons là un sujet tout à fait hors de saison.

— C'est évident, s'empressa de dire André.

— A moins que tu n'aies pour ton propre compte des projets qui t'engagent à traiter ce chapitre, et ma foi!... cela ne m'étonnerait pas.

André se leva et se mit à parcourir en long et en large, ou pour mieux dire en court et en étroit, la chambrette de son ami.

Digitized by Google

— Tu es absurde, dit-il, et tu n'es pas franc. Je vois d'ici où tu veux en venir. — Tu m'accuses, au fond de ton âme, de faire la cour à mademoiselle de Grandménil, de marcher sur tes brisées pour tenter sa conquête. — Je me demande comment de pareilles idées peuvent habiter pendant cinq minutes le cerveau d'un homme bien portant. Moi, aspirer à mademoiselle de Grandménil, moi le fils d'un huissier de Bastogne, un avocat sans causes, un répétiteur à cinq francs le cachet! Voyons, regarde-moi, suis-je si beau garçon que mon physique supplée à mes qualités absentes? — Tu connais le père Grandménil. Crois-tu qu'il soit homme à me donner sa fille? Si encore, à défaut de fortune et de beauté, j'avais la gloire, je dirai mieux, la perspective de la gloire! Mais rien de tout cela n'existe; et je n'ai pas besoin de modestie pour en convenir. Je suis un homme très-ordinaire — et qui ne mérite pas les soupçons dont tu l'honores... —Et puis, à quoi bon ces craintes-là, si tu renonces à tout espoir? Tu croirais la victoire impossible, ferais-tu un crime à de plus hardis de l'avoir rêvée?...

— Tu vois bien! s'écria Étienne. Tu avoues...

— J'avoue sans crainte aucune, que si le hasard me faisait un jour le mari de mademoiselle de Grandménil, je ne croirais pas t'avoir volé ton bien.

— Mon Dieu! dit mélancoliquement Étienne, je ne suis pas surpris que tu l'aimes...

— Est-il donc possible de pousser l'obstination à ce point? exclama André. Je l'aime! je l'aime! mais où as-tu cherché cette folle supposition? — Crois-tu que je sois plus

Digitized by Google

disposé que toi à risquer mon bon sens et mon avenir dans des entreprises sans issue?

Le beau triomphe que le mien, le jour où M. de Grandménil, qui veut bien s'intéresser à moi et m'accorder sa protection, me signifiera mon congé en me disant que j'ai abusé de sa confiance! Enfin, pour avoir de pareilles idées, il faut être fou... ou bien amoureux, et tu as beau dire, tu l'es toujours.

L'avocat attendait une réponse. Étienne garda le silence.

— Voyons, reprit André, c'est entendu, tu viens dîner chez Grandménil, dimanche. Tu verras par tes propres yeux combien tu as tort de te tourmenter à propos de moi. — Après le dîner, nous causerons de ta position — et des moyens de te débarrasser de ton Cartier. Enfin tu apprendras à avoir une moins mauvaise opinion de tes amis.

— Il faut beaucoup me pardonner, dit Étienne d'un ton pénétré, je n'ai pas encore l'habitude de l'indifférence.

Les deux jeunes gens se donnèrent une poignée de main, et Franquart resta seul, plongé dans ses méditations.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

Pour bien comprendre le rôle qu'André Lerot joue dans cette histoire, il serait imprudent de s'en rapporter uniquement à son propre témoignage. La franchise n'était pas le trait saillant du caractère de l'avocat de Bastogne, et il avait à son manteau de paysan du Danube une solide et épaisse doublure de paysan des Ardennes.

On se rappelle avec quel déplaisir Hector de Grandménil avait souffert d'abord la compagnie du Bastonnais. Il l'avait subi par égard pour Étienne. Aujourd'hui, des manières insinuantes, de petites prévenances, des flatteries adroites, une condescendance habilement déguisée, et, par-dessus tout, l'habitude, avaient si bien captivé la nature indolente et faible du fils de famille, qu'il ne voyait plus que par les yeux de Lerot. — Il le laissait faire ses commissions, choisir ses cigares, acheter ses livres. — Plein d'estime pour son

Digitized by Google

talent, il l'avait représenté au député de Verviers comme le plus parfait secrétaire qu'il pût trouver. Lerot s'était empressé de justifier cet éloge par une abnégation complète de son libre arbitre, trouvant sublime tout ce que disait et faisait M. de Grandménil, se distinguant surtout devant le monde par une réserve qui donnait la plus haute idée de sa discrétion et de son savoir.

André était donc l'instrument du père et le confident du fils. — L'instrument rédigeait de petites notes pour les journaux, des rapports pour la Chambre et des lettres pour les solliciteurs. — Le confident jouissait de l'intimité la plus étroite, à la condition de tout faire, et quand il montait à côté d'Hector dans son cabriolet, on aurait pu se demander pourquoi il ne portait pas de livrée et n'allait pas s'accrocher entre les ressorts, à la place du groom.

Ce que nous avons fait connaître d'André, dans le premier chapitre de ce livre, l'a représenté au lecteur comme un esprit froid, positif, ne s'effrayant pas plus de la perspective d'une défaite que d'une mauvaise action. Dès lors, il ne faudrait pas s'étonner outre mesure de voir le Bastonnais caresser d'ambitieuses espérances au sujet d'Aimée de Grandménil. Jusqu'à ce jour, il est vrai, nous trouverions difficilement dans sa conduite de quoi justifier un pareil soupçon, à moins qu'il ne faille considérer comme un indice de ses projets, le soin qu'il apporta à nuire à son ami Franquart dans l'esprit de ses protecteurs.

Cette tendance encore une fois ne se révéla, ni par des attaques directes, ni par des insinuations méchantes. — Son premier soin fut de ne pas s'occuper d'Étienne, encou-

Digitized by Google

rageant ainsi l'indifférence qui faisait le fond du caractère d'Hector de Grandménil. — Quand, par hasard, Aimée s'enquérait du jeune homme, André se disait vivement surpris de ne jamais le voir, ou trouvait le moyen de regretter qu'il se fût engagé dans une carrière stérile. Sa position malheureuse l'y avait obligé; mais s'il avait voulu faire quelques démarches, consulter ses anciens amis, compter sur leur bienveillance, au lieu de se laisser emporter par sa nature ombrageuse et son tempérament susceptible, il aurait pu trouver mieux qu'une place de correcteur dans un journal. Le plus souvent Aimée prenait la défense d'Étienne contre l'espèce de pitié de son camarade, mais André lui persuadait bientôt qu'il était fort inutile de défendre notre ami, que personne plus que lui ne désirait le voir heureux, et que la sympathie seule lui dictait ses paroles, exemptes de toute amertume. M. de Grandménil, de son côté, se laissait facilement entraîner par les recommandations de sa fille qui l'engageait à s'occuper d'Étienne Franquart, mais Aimée aurait eu besoin d'un peu d'appui. Son père, emporté par le tourbillon des affaires politiques et mondaines, oubliait bientôt ce qu'il avait à moitié promis, et mademoiselle de Grandménil ne pouvait revenir à la charge sans se compromettre plus ou moins dans l'esprit de son entourage.

Aimait-elle donc Étienne? Telle est la question que maint lecteur doit s'être posée depuis le commencement de ce livre. A vrai dire, nous n'en savons rien nous-même. Le caractère de cette femme était assez bizarre pour défier l'analyse la plus attentive. Abandonnée à elle-même depuis l'adolescence, élevée à la campagne, absorbée par les soins du mé-

Digitized by Google

nage, qu'elle dirigeait depuis longtemps avec une intelligence fort rare chez une si jeune personne, elle ne ressemblait en rien à l'immense majorité de nos demoiselles, véritables plantes de serre chaude, dont le moindre souffle d'orage vient troubler la frêle organisation. Elle avait lu peu de romans. Le temps que lui laissait la surveillance du domaine de Grandménil était consacré aux exercices champêtres, aux promenades à pied et à cheval; en ville, le spectacle était sa principale distraction. — Son père recevait plus qu'il n'allait dans le monde, et sa société se composait surtout d'hommes sérieux dont la conversation n'était pas d'un grand intérêt pour sa fille. Aimée consacrait ses loisirs à confectionner des ouvrages de main que l'on pouvait, sans flatterie, qualifier de chefs-d'œuvre. Tout le meuble d'un salon, fauteuils, chaises, canapés, écrans, avait été brodé par elle, d'après des dessins recherchés avec soin dans de vieux recueils d'ornements du moyen âge, et elle s'était dit plus d'une fois que, si des revers de fortune venaient l'atteindre, elle pourrait, par son aiguille, se créer une existence indépendante. Mise à l'abri de toute inquiétude, elle offrait des fauteuils, des coussins et des pelotes à des loteries charitables, et paraissait ne pas songer le moins du monde au mariage, qui occupe une si large place dans les préoccupations des jeunes filles. Dans les bals, où elle brillait du double éclat de la richesse et de la beauté, elle recevait des compliments sans nombre, avec la sérénité d'une princesse à qui l'on rend un hommage obligé, et sa froideur déconcertait les plus entreprenants.

Son père, qui n'avait pas le temps de s'occuper d'elle,

Digitized by Google

lui avait dit un jour : « Quand tu auras distingué quelqu'un que tu puisses aimer, préviens-moi. » — Et cette déclaration lui avait appris qu'elle pouvait ajourner son choix sans affliger personne. Était-ce à cause d'Étienne qu'elle tardait si volontiers à se prononcer? Ce jeune homme ne lui avait jamais parlé d'amour, même au temps de sa prospérité, et sa conduite, après la mort de son père, semblait indiquer une renonciation complète à tout espoir de cette nature. Aimée, de son côté, n'avait jamais dit un mot qui pût faire supposer de sa part un sentiment plus vif que celui qu'autorise une amitié toute fraternelle. André Lerot, qui se flattait d'une connaissance profonde du cœur humain, ne croyait pas à l'amour de la jeune fille. Étienne, quant à lui, s'en jugeait complétement indigne. Il fallait donc attribuer la calme insouciance d'Aimée à son éducation, à cette absence complète de désirs qui naît de la conscience du bonheur terrestre.

Quelques jours avant la visite d'André Lerot à la petite chambrette d'Étienne, Aimée avait répété à table son éternelle question sur Franquart; l'avocat lui avait redit son éternelle réponse. — Il avait été convenu alors, sur la proposition de la jeune fille, qu'on inviterait le journaliste à dîner pour le dimanche suivant et Lerot avait réclamé le plaisir de transmettre la commission. On avait d'abord voulu écrire; mais, d'après l'avocat, Étienne était capable de refuser une invitation faite de la sorte. Hector avait ensuite voulu se charger d'aller voir son ancien camarade, mais André lui avait prouvé que l'excessive susceptibilité de Franquart devait faire préférer l'intervention d'un tiers,

Digitized by Google

et de cette façon, il s'était arrogé tout l'honneur de la démarche dont nous avons été témoins.

Le Bastonnais avait menti quand il disait à Étienne que M. de Grandménil le savait employé chez M. Cartier. Le député était, sur ce point, dans une ignorance profonde, et se préoccupait très-peu de savoir ce que faisait un garçon sans importance, dont il ne connaissait pas le mérite, et vis-à-vis duquel sa seule position ne lui créait pas d'engagements. — André, qui tenait à parler d'Étienne le moins possible, avait fait preuve d'une discrétion dont mademoiselle de Grandménil devait lui savoir d'autant plus de gré qu'elle l'avait prié elle-même de ne pas s'en départir.

Pourquoi donc l'avocat Lerot avait-il déclaré à notre ami que M. de Grandménil était au courant de sa position? — C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra sans doute, les gens de la catégorie d'André n'ayant pas l'habitude, comme on dit vulgairement, de tirer leur poudre aux moineaux.

La veille du jour où Étienne devait dîner chez M. de Grandménil, il reçut une lettre de M. Cartier qui lui annonçait son départ pour la campagne. Le directeur du *Progrès* devait rester absent pendant huit jours; il enverrait chaque matin au jeune homme le manuscrit de ses articles, et l'invitait à redoubler de soin pour en assurer la correction.

Un premier article était joint à cette lettre. Étienne le porta à l'atelier et le remit au prote sans le lire. Comme il ne lui appartenait pas d'y changer une syllabe, il se contenta d'en prendre connaissance en revoyant les épreuves.

Le même fait se reproduisit le dimanche. Un second

Digitized by Google

paquet parvint à notre ami dans la matinée; il le remit aux compositeurs.

Sa grande préoccupation, ce jour-là, fut de savoir comment il s'y prendrait pour vaquer à son travail, tout en se rendant à l'invitation de M. de Grandménil. On dînait à cinq heures, et les épreuves n'étaient jamais prêtes qu'une heure plus tard. Il donna au *Tottelaer* l'ordre de les lui apporter rue Royale extérieure.

Étienne n'eut pas à se plaindre de l'accueil qu'il reçut dans cette brillante maison. Le député lui témoigna son regret de ne pas l'avoir rencontré depuis un temps infini. Hector se montra prévenant et affectueux. Aimée fut pleine de grâce et d'abandon.— Cette fois, aucun étranger ne figurait parmi les convives, et l'on dîna tout à fait en famille. — Étienne fut placé à table entre Hector et sa sœur, mais à la gauche de la jeune fille, tandis qu'André se trouvait assis à sa droite. Ce détail, insignifiant en apparence, ne resta pas inaperçu pour Franquart. Il lui servit à mesurer le chemin qu'avait accompli Lerot dans l'intimité de la maison, et ce qu'il avait perdu lui-même dans la faveur de son hôte.

La conversation pendant le repas n'eut rien de suivi; elle effleura tous les sujets; la qualité du vin, la politique, le monde, le théâtre en furent tour à tour l'objet. La partie la plus intéressante pour Étienne fut le récit des incidents intimes de la dernière crise ministérielle.

Après la démission du cabinet Van de Weyer, donnée le 2 mars, le Roi avait songé d'abord à former une combinaison libérale dans laquelle devaient entrer, avec M. Ro-

Digitized by Google

gier pour chef, MM. Delfosse, Henri De Brouckere, D'Hoffschmidt, Chazal et le procureur général De Bavay.

Cette combinaison, justifiée par les circonstances, échoua par suite des conditions posées par M. Rogier et ses amis politiques. — Ils avaient demandé, entre autres, jusqu'aux élections de 1847, le droit de dissoudre éventuellement les Chambres; le Roi l'avait refusé, et de ce laborieux travail, qui avait duré près d'un mois, était sorti le ministère des six Malou; selon M. de Lacoste, le ministère de miséricorde et de pis-aller; un anachronisme et un défi, selon M. Dedecker, que les catholiques traitaient de fusil à deux coups, dont l'un était chargé contre ses adversaires et l'autre contre ses amis.

M. de Grandménil raconta avec beaucoup de verve et d'*humour* les cancans politiques auxquels avait donné lieu cette longue négociation. Mais Étienne ne put s'empêcher de trouver étrange que son hôte, avec ses antécédents parlementaires, sa fortune, ses services et son ambition bien connue, eût été exclu de la combinaison libérale de 1846 comme il avait été écarté de celle de 1840. M. de Grandménil, loin de s'en plaindre, ne fit aucune allusion à ce nouvel ostracisme; il reconnut que le ministère de MM. de Theux, Malou et Dechamps n'avait aucune chance de durée, que les élections de 1847 lui porteraient inévitablement son coup de mort; puis il développa cette idée, que ses amis politiques faisaient preuve d'une modération trop grande, qu'il fallait en finir avec la politique à l'eau de rose, que les doctrinaires de l'école de MM. Lebeau et Devaux n'étaient qu'une transition nécessaire de l'into-

Digitized by Google

lérance catholique au triomphe du jeune libéralisme, et que l'*Alliance* avait commis une faute irréparable en ne préférant pas, en 1845, les candidatures radicales de MM. d'Hauregard et Lehardy de Beaulieu aux noms incolores de MM. De Bonne et Anspach. En un mot, M. de Grandménil se mit à développer, avec la république en moins, le programme du *Débat social*, et notre héros crut entendre, en l'écoutant, la profession de foi d'un membre du *Trou*, ce mystérieux conclave dans lequel s'agitaient les espérances des meneurs de l'opposition avancée.

Pour qui connaissait M. de Grandménil, c'était là un langage tellement extraordinaire, une si violente contradiction avec les doctrines qu'il avait jusque-là professées ouvertement à la Chambre, que ses auditeurs, pour le prendre au sérieux, devaient y chercher l'expression d'un profond dépit.

Étienne se promettait d'en causer avec Lerot quand il en aurait le loisir, lorsque, vers la fin du dîner, un domestique vint lui remettre les épreuves apportées par le *Tottelaer*.

Ce fait, si simple par lui-même, causa néanmoins à plusieurs personnages de cette scène, des impressions très-vives et très-diverses.

Pour s'en rendre compte d'une manière exacte, il faut se rappeler que M. de Grandménil ignorait complétement qu'Étienne fût attaché au *Progrès*, qu'Étienne, de son côté, confiant dans la parole d'André Lerot, croyait son hôte au courant de sa position et n'attribuait son silence à ce sujet qu'à un sentiment de délicatesse dont il lui savait gré.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit M. de Grandménil

Digitized by Google

d'un ton d'ailleurs assez indifférent, quand il vit le domestique remettre des papiers à Étienne. — Pourquoi vient-on déranger monsieur pendant le dîner?

— Pardonnez, dit Étienne, ce sont mes épreuves qu'on m'apporte; j'ai un crayon dans ma poche; si vous voulez bien m'accorder un instant, je vais avoir fini.

— Vos épreuves? dit M. de Grandménil; vous écrivez donc?

Aimée était devenue très-pâle. Elle se leva brusquement au milieu de cette question, et, ouvrant la porte de la pièce voisine, qui était le cabinet de son père :

— Passez par ici, M. Étienne, dit-elle, vous serez plus libre.

La pauvre enfant croyait sauver le jeune homme par cette détermination subite.

Étienne, qui ne se doutait de rien, passa dans le cabinet du représentant, dont la porte se referma sur lui.

L'avocat Lerot ne se sentait pas de joie. Mais sa physionomie restait impassible.

— Il est donc attaché à un journal, ton ami? dit M. de Grandménil à Hector, lorsque Aimée eut repris sa place.

— C'est possible, répondit Hector à demi-voix; il ne m'en a rien dit.

Lerot dans ce moment contemplait Aimée, et vit des gouttes de sueur perler sur son front pâle.

— Que nous importe! dit la jeune fille, avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

— C'est que, si j'ai bonne mémoire, continua M. de Grand-

Digitized by Google

ménil, vous m'avez tous dit, et M. Lerot m'a repété hier, qu'il cherchait une position.

— S'il en a une, je suppose qu'elle n'est pas brillante, dit Aimée, et qu'il n'aimerait pas de l'avouer.

Je crois que la discrétion nous oblige à ne pas l'interroger sur ce point.

— Tu as raison, dit M. de Grandménil, enlevant ainsi du cœur de sa fille un poids énorme, et je n'ai pas le moindre désir de l'embarrasser, mais je m'intéresse assez à lui pour tenir à savoir ce qu'il fait, avant de lui rien offrir.

— M. André pourrait se charger de lui parler, répondit Aimée.

— Je m'en charge avec le plus grand plaisir, dit l'avocat, sortant de son mutisme.

Puis la conversation changea de thème; on venait de servir le dessert, et mademoiselle de Grandménil s'empressa de faire admirer aux convives un superbe ananas, envoyé le matin par le jardinier du château.

Un quart d'heure se passa.

— Il me semble qu'Étienne reste bien longtemps, dit Hector.

— Offre lui une tranche d'ananas, ajouta M. de Grandménil.

— Je vais aller voir, dit Aimée.

Elle ouvrit la porte. — Puis on entendit une exclamation de surprise.

Étienne n'était plus là.

. . . . . .

Digitized by Google

Le lendemain, M. de Grandménil reçut un numéro du *Progrès* et une lettre de Franquart.

Le *Progrès* renfermait un article qui débutait par ces lignes :

« *Parmi les histrions politiques que nous a révélés la dernière crise ministérielle, figure au premier rang un homme dont la carrière n'est qu'une succession d'intrigues et de petites lâchetés, commises en vue de la conquête d'un portefeuille. M. de Grandménil, qui vendrait son âme au diable ou au pape, en échange du bonheur d'habiter pendant trois jours un hôtel de la rue de la Loi, a été pendant dix ans le séide de M. Rogier. — Celui-ci l'a cru trop suspect pour l'admettre dans son ministère de* 1840 ; *il l'a trouvé trop nul pour le comprendre dans sa combinaison de* 1846.

« *On assure que, pour se venger de ses amis politiques, M. de Grandménil, un des futurs barons de l'industrie du fromage, va se jeter dans les bras de la démocratie. Le Trou se renforcera de cette brillante recrue, et l'illustre représentant de Verviers se chargera d'insulter à la Chambre, au profit des radicaux, l'administration de l'honorable M. de Theux, etc., etc.*

Tout l'article était conçu dans ce ton gracieux et distingué, dont M. Cartier avait le monopole.

Voici maintenant la lettre d'Étienne ·

« Monsieur,

« Le besoin m'avait obligé d'accepter une position subalterne dans un journal, dont le directeur est un de vos cruels ennemis. Je n'ai jamais écrit une ligne dans ce journal et

Digitized by Google

vous m'avez prouvé, en me recevant chez vous, tout en connaissant mes rapports avec M. Cartier, que vous ne me jugiez pas indigne de votre estime, pour avoir subi les exigences d'une honorable pauvreté. — Hier, pendant que je dînais à votre table, on m'a apporté les épreuves d'un article qui n'était qu'un long tissu d'injures contre vous; j'ai couru immédiatement au bureau du journal afin de chercher à empêcher la publication de cette diatribe. — On s'est moqué de moi; on m'a demandé si j'avais perdu la raison, — et, en effet, je n'avais pas plus le droit que le pouvoir de me faire obéir. L'article a paru, vous l'avez lu sans doute, mais je tiens à vous faire savoir en même temps que j'ai envoyé ma démission à M. Cartier, et qu'à partir d'aujourd'hui, j'ai cessé d'être à son service. Dussé-je mourir de faim, je ne consentirai jamais à recevoir des ordres d'un homme qui vous calomnie.

« Veuillez excuser, monsieur, l'impolitesse de mon départ d'hier soir. Mon émotion vous l'expliquera outre mesure.

« Agréez, je vous prie, en même temps que mes regrets, l'assurance de tout mon dévouement.

« ÉTIENNE FRANQUART. »

Il nous faut rendre cette justice à M. de Grandménil, qu'il s'inquiéta infiniment peu de la lettre d'Étienne et de son départ précipité, tandis qu'il relut trois ou quatre fois l'article du *Progrès*.

Toutefois, il enferma soigneusement la lettre de Franquart dans un compartiment spécial de son secrétaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

Le désir de ne pas distraire l'attention des aventures de notre héros, nous a seul empêchés jusqu'ici de présenter au lecteur un aperçu très-bref, mais pourtant nécessaire, de la situation politique du pays à cette époque.

L'année 1846 fut une des plus curieuses et des plus agitées de notre jeune histoire parlementaire. — Elle vit la chute de la politique mixte, l'avénement d'un ministère catholique homogène, et l'imposante réunion du Congrès libéral. Elle fut marquée par une discussion solennelle, l'une des plus brillantes qui aient retenti, depuis la révolution, dans l'enceinte des Chambres belges, discussion qui servit de préface et d'instrument au triomphe définitif de l'opinion libérale au 8 juin 1847.

Il est difficile de relire aujourd'hui ces mémorables débats, sans passer par une suite singulière de satisfactions, d'étonnements et des regrets.

Digitized by Google

L'étonnement résulte pour chacun de l'étrange contradiction dont le parti conservateur donna le spectacle. Il n'opposa aucune entrave à la réunion du Congrès libéral, dans l'une des salles de l'hôtel de ville de Bruxelles—tandis qu'il accusait les chefs de la gauche de porter atteinte à la prérogative royale, parcequ'ils réclamaient le droit de dissoudre les Chambres.

La satisfaction la plus vive doit naître à la vue des immenses progrès qu'a faits le pays dans la pratique des idées constitutionnelles.

La cause de nos regrets n'est pas moins légitime. Ils résultent de l'énorme abaissement du niveau de l'éloquence politique dans le sein de la législature.

Parmi les orateurs d'alors qui siégent encore à la Chambre, combien ont perdu de leur prestige et ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes ! — Quels sont les hommes nouveaux qui ont remplacé M. Castiau, M. D'Elhoungne, M. Dubus (aîné), M. Fleussu, M. Dechamps? Quels sont les hommes d'esprit qui ont succédé à M. Félix de Mérode ; les hommes d'étude qui ont fait oublier M. De Bonne ; les hommes pratiques qui l'emportent sur M. Liedts ou M. Osy ; les hommes d'État, vierges du contact de la bourse et de la commandite, qui ont comblé le vide causé par la mort de M. Delfosse?

Les Chambres ont voté en 1848 une loi qui exclut du parlement les fonctionnaires de l'État. Elles ont bien fait. Mais quels élus le pays a-t-il installés sur leurs siéges de maroquin vert?

Fallait-il une révolution en France pour nous apprendre

Digitized by Google

à remplacer des gouverneurs de province et des magistrats par des agents d'affaires ou par des éligibles au Sénat, ou bien encore par de vieux bourgeois, cousins de Joseph Prudhomme, qui entrent à la Chambre pour leur instruction?

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce grave problème, dont la solution résume tout notre avenir politique. Mais nous voulons constater ce déclin, dût-il nous valoir quelques remontrances. A nos yeux, il n'y a de progrès possible que pour les pays qui savent, comme l'a dit M. de Montalembert, se faire la leçon à eux-mêmes, sans crainte de blesser la vanité nationale.

Cette vanité, qu'on s'obstine à confondre avec le patriotisme, nous vient de la France, et il n'y a pas de pays qui, en toute occasion, fasse plus de réclame que le nôtre.

La Belgique est la plus belle contrée du monde, la plus libre, la plus heureuse, la plus riche, la plus prospère, la plus enviée. Soit! Mais laissons à d'autres l'honneur de nous l'apprendre, et renonçons à cette puérile admiration de nous-mêmes, pour imiter cette sublime force morale de l'Angleterre, qui n'hésite jamais à découvrir ses plaies, tant elle est fière de s'imposer la tâche de les guérir.

Le niveau de l'éloquence a baissé chez nous pour plus d'une raison. La première de toutes, c'est qu'on la méprise. Les hommes éminents, que des jeux de bourse ou une certaine influence territoriale ont portés à la Chambre; qui ont aspiré à la vie politique comme on aspire à une croix ou bien à un titre nobiliaire, pour avoir le droit d'inscrire sa qualité sur une carte de visite, de dîner à la Cour et de se faire annoncer en termes pompeux dans certains salons, —

Digitized by Google

professent assez volontiers le dédain des artifices oratoires. — Ce qu'il importe de posséder aujourd'hui — vous diront-ils — c'est le langage des affaires. L'homme qui viendrait à la tribune de nos Chambres prononcer certaines phrases de Mirabeau qui ont remué le monde, passerait aux yeux de ses collègues sérieux et positifs pour un *blagueur!*

L'éloquence de la tribune, comme celle du barreau, décline chez nous, par une autre raison non moins élémentaire, c'est qu'on ne l'enseigne nulle part.

Le jeune docteur en droit qui, pendant vingt ans, a fait des devoirs et subi des examens sur toutes les matières, depuis la trigonométrie rectiligne jusqu'à la chimie légale, passe d'emblée de la salle académique dans le prétoire de la Cour d'assises, et débute par la défense d'un accusé que son inexpérience mènera à l'échafaud, sans avoir jamais prononcé deux mots en public, si ce n'est le jour où il récitait une fable de La Fontaine à quelque distribution de prix.

Jetez donc à l'eau un homme qui ne sait point nager, pour qu'il sauve un malheureux en danger de mort. Un chien de Terre-Neuve à demi-dressé fera bien mieux votre affaire (1).

(1) Nous empruntons à un récent article de la *Revue d'Édimbourg*, sur lord Brougham, les réflexions suivantes, qui ne seront pas tout à fait déplacées au bas de cette page.

« De nos jours, il règne, en général, des idées très-fausses, en Angleterre du moins, sur l'art oratoire, et nous saisissons volontiers une occasion pour tâcher de les redresser. Un fait incontestable, c'est qu'au barreau comme dans nos assemblées politiques, l'éloquence est tombée au plus bas degré. On souffre pour son pays quand par hasard on entre dans une de nos cours de justice, et qu'on entend les discours qu'infligent

Digitized by Google

La comparaison de nos luttes actuelles avec les débats d'un temps peu éloigné nous révèle un autre élément de décadence. Ce qu'on a pris l'habitude d'appeler les convenances parlementaires, usurpe dans nos Chambres un despotisme fatal à l'expression de la libre pensée. En 1846, M. Rogier accusait M. d'Huart de *courtisanerie*. Ce mot serait aujourd'hui la raison d'un rappel à l'ordre. M. Ver-

aux oreilles des juges la plupart des personnages qui occupent la place illustrée autrefois par les Erskine et les Brougham. Sans doute, il y a eu dans ces dernières années, de brillantes exceptions, mais nous n'hésitons pas à déclarer que le caractère général de l'éloquence judiciaire en Angleterre est aujourd'hui fort au-dessous de ce qu'on devrait attendre de nos légistes de Temple-Bar et de Westminster : il en est de même dans la Chambre des communes. Certes, nous n'espérons pas trouver dans un gentilhomme campagnard un homme éloquent, parce qu'il aura parlé et triomphé sur les hustings ; nous ne prétendons pas non plus exiger que des négociants ou des directeurs de chemins de fer, étudiant derrière leurs comptoirs Démosthène et Cicéron, se transforment en orateurs dès qu'ils ont été élus par un bourg plus ou moins pourri. Mais, parmi les *debaters* les plus expérimentés de la Chambre, combien en est-il qui s'élèvent jusqu'à l'éloquence, et qui soient capables de réaliser cet idéal de Cicéron : *Qui jure non solum disertus, sed etiam eloquens dici possit*? Dans ces derniers temps, il a été de mode parmi nous de rabaisser la puissance de l'art oratoire, comme tendant plutôt à éblouir et à égarer qu'à instruire et à édifier ; on s'est mis à préférer les lourdes et sèches harangues de quelque homme d'affaires bourré de statistique, aux discours brillants d'un orateur accompli, qui sait animer son sujet par des saillies spirituelles, et l'orner des grâces de l'imagination. Ainsi raisonne en Angleterre l'incapacité. Hobbes a défini la république, une aristocratie d'orateurs. Aussi, dans un pays constitutionnel, où les plus hautes récompenses et les plus belles positions sont le prix de l'éloquence, est-on en droit de s'étonner qu'un si petit nombre de concurrents se présentent pour disputer cette couronne immortelle qui, selon les paroles du poëte, ne se conquiert pas sans poussière ni sueur. »

Digitized by Google

haegen appelait M. Félix de Mérode un *mouton enragé;* aujourd'hui le mot *tripotage*, sinon la chose, est exclu de l'enceinte législative. — De hautes convenances, auxquelles personne ne songeait il y a dix ans, défendent la discussion de certains crédits; il faudrait un courage plus que civil, pour attaquer le budget de la guerre; pourtant on ne se bat plus pour une accusation comme celle qui valut à M. Rogier une noble cicatrice.

Il ne tiendrait qu'à nous de prolonger ce chapitre des regrets. Mieux vaut constater les progrès qui nous rassurent. La Chambre ne passerait plus aujourd'hui huit séances à discuter le respect de la prérogative royale et le péril de la patrie, à propos d'une menace ou d'une promesse de dissolution des Chambres. Ces craintes ont fait leur temps. En 1848, en 1851, en 1857, à trois reprises, par le conseil des mêmes hommes d'État, l'usage de ce droit de la couronne a maintenu ou rétabli la paix publique. La confiance dans les institutions s'est enracinée dans les masses. Pour les leur arracher il faudrait qu'un despote anéantît la Belgique.

Le débat relatif à la constitution du cabinet du 31 mars 1846, se termina par un vote favorable au ministère.

Cinquante voix contre quarante décidèrent son maintien au pouvoir; mais il est inutile de remonter jusqu'aux souvenirs de cette époque, il suffit de relire les annales parlementaires, pour constater que la minorité de la Chambre avait derrière elle l'immense majorité de la nation. Chaque fois qu'un orateur se levait sur les bancs de la gauche et fustigeait de son éloquence indignée les ministres impopulaires, les tribunes retentissaient d'acclamations enthousiastes.

Digitized by Google

M. D'Elhoungne, M. Castiau, M. Rogier, M. Verhaegen, ne pouvaient tenter une allusion, formuler une attaque, hasarder une réplique hardie, sans qu'aussitôt le tonnerre des applaudissements fît trembler les colonnes du palais législatif. Aussi, comme ils trouvaient dans leur ardente conviction des accents capables de remuer la multitude! M. D'Elhoungne, entré à la Chambre à vingt-huit ans, n'en avait que trente alors et promettait à l'opinion libérale un chef que l'avenir lui rendra ; il puisait dans sa jeunesse les élans d'une éloquence naturelle que ne gâtaient point les habitudes déclamatoires du barreau. Il tenait son auditoire haletant sous le charme de sa parole, tantôt vive et spirituelle, tantôt resplendissante d'élévation et d'ampleur, et la tribune nationale se para de ses plus beaux succès le jour où le jeune orateur gantois prononça cette phrase qui fut une prophétie :

« Ce qui sépare le parti libéral du pouvoir, c'est cette influence funeste qui pèse sur la couronne, c'est cette influence qui entoure, qui circonvient, qui obsède la couronne, cette influence qui, s'étayant du souvenir de deux révolutions, menace encore, alors qu'elle se proclame dans cette enceinte le gardien des prérogatives de la royauté! ».

M. Castiau n'était ni moins éloquent ni moins applaudi, quand il lançait un à un comme autant de traits mortels les articles de son réquisitoire contre le cabinet.

« Voulez-vous connaître le programme politique des ministres? Rappelez-vous leur passé, leurs actes, leurs discours, leurs votes.

Digitized by Google

« Ce sont eux qui ont voté toutes les lois exceptionnelles, qui ont eu pour effet d'effacer successivement les traditions de 1830.

« Ce sont eux qui, dans la loi sur l'enseignement moyen, ont livré au clergé les droits des communes et de l'État ; ce sont eux qui ont placé le pouvoir civil sous les pieds du pouvoir ecclésiastique, en soumettant l'exécution de la loi à la sanction ou au *veto* des évêques.

« Ce sont eux qui, dans la loi sur les fraudes électorales, ont saisi avec empressement ce prétexte pour arriver à aggraver les conditions de l'électorat et réduire encore le nombre déjà si restreint des électeurs.

« Ce sont eux qui ont provoqué l'adoption de la loi sur le fractionnement, principe machiavélique, qui devait avoir pour effet de briser le faisceau de l'intérêt public et faire triompher les intérêts de coterie, les intérêts réactionnaires dont ils étaient les représentants.

« Ce sont eux qui, pour mieux opprimer les communes, ont donné au gouvernement le droit de choisir le bourgmestre en dehors des conseils communaux, c'est-à-dire, parmi les hommes repoussés par le vœu des localités et les suffrages de leurs concitoyens.

« Ce sont eux qui, pour faire tomber en désuétude les élections et les institutions représentatives, ont doué d'une sorte d'inamovibilité les conseils communaux en prorogeant leur mandat jusqu'à lui donner une durée de huit années, quand les membres des conseils provinciaux et les membres de la Chambre ne sont élus que pour quatre ans.

« Ce sont eux qui ont appuyé de leurs sympathies, de

Digitized by Google

leurs efforts, cette fameuse proposition relative à la main-morte.

« C'est M. Malou, qui, en cherchant à étendre ces principes à toutes les corporations religieuses, a voulu faire rétrograder la Belgique aussi loin et aussi bas que l'Espagne du xv^e^ siècle.

« C'est M. Dechamps, qui, dans son rapport sur les pétitions relatives à la réforme électorale, a laissé percer ses sympathies pour un fractionnement qui ferait disparaître, pour les Chambres, les élections d'arrondissement, pour les remplacer par les élections cantonales.

« Enfin, c'est l'honorable M. de Theux, dont le souvenir se rattache à toutes les phases les plus douloureuses de notre histoire, c'est lui, dont le nom se lit dans toutes les pages que nous voudrions en arracher; c'est lui qui a présidé en 1839 à cette déplorable comédie qu'on est venu jouer dans cette enceinte; c'est lui, qui peut-être avait écrit de sa main, dans le discours du trône, ces mots de *persévérance et courage*, à l'aide desquels on avait soulevé le pays et la Chambre d'enthousiasme, et qui est venu ensuite vous proposer honteusement l'abandon de votre territoire et de votre population.

« Tels sont les hommes qui sont au pouvoir aujourd'hui. »

Le respect du présent ne nous empêchera pas d'être vrais. La Chambre ne compte plus dans son sein de tels orateurs.

M. Verhaegen venait ensuite, de sa parole énergique et libre de toute contrainte, flétrir la honteuse indulgence dont les ministres avaient couvert un prévaricateur qui ven-

Digitized by Google

dait de fausses reliques et donnait à ses clients, pour le crâne de sainte Dorothée, le crâne d'un fumeur dont les dents portaient les traces du tabac.

M. Orts père, attaquant le cabinet sur la question de l'enseignement, présentait dès lors avec une admirable clarté la véritable interprétation de cet article 84 de la loi communale, qui fait encore aujourd'hui le fond d'une vaste et interminable controverse.

M. Rogier caractérisait, en termes énergiques, la convention de Tournay, qu'il appelait l'abdication de l'autorité laïque entre les mains de l'épiscopat.

M. Osy, malgré les liens intimes qui l'attachaient à la personne des ministres, n'hésitait pas à déclarer leur avénement fatal aux intérêts publics, les appelait les très-humbles serviteurs de l'aristocratie, et félicitait M. Rogier de n'avoir pas accepté le pouvoir, sans une garantie sérieuse contre le retour des intrigues qui avaient renversé le ministère de 1840.

M. Lebeau, dans un de ces discours étudiés et nourris de faits qui lui assureraient une place distinguée parmi ceux que les Anglais appellent des *debaters*, dénonçait le retour de l'esprit de Vandernoot et des scandales de la révolution brabançonne, modifiés par l'esprit du temps, et ne craignait pas de conclure en citant des vers de Lefranc de Pompignan, dont la mémoire dans nos assemblées actuelles serait considérée comme une puérile réminiscence de collége, et une injure à l'esprit sérieux de nos avocats politiques. Pour tout dire en deux mots, un souffle de jeunesse vivifia tout ce mémorable débat, dont chaque épisode fut une victoire pour

Digitized by Google

la minorité. La droite avait pour elle mieux que le nombre; elle possédait de rudes et vaillants athlètes, mais ils luttaient pour une mauvaise cause, et leur triomphe momentané ne fut que le présage d'une défaite prochaine et définitive.

Tel était, à cette époque, l'état des partis dans la Chambre: vis-à-vis d'un gouvernement impopulaire, appuyé sur une majorité servile et composée en grande partie de fonctionnaires, une opposition compacte, sage dans ses ardeurs et dirigée par des hommes d'un mérite incontesté.

Dans le pays, l'agitation était vive et profonde. De toutes parts la conscience publique s'insurgeait contre la pression d'une autorité réactionnaire. Chacun attendait avec une impatience mal contenue les élections partielles de 1847, qui devaient décider du sort de la Belgique. Les préoccupations de la foule devaient se révéler bientôt par la réunion du Congrès libéral, que le roi Léopold eut l'admirable sagesse de ne pas entraver, malgré les suggestions perfides de son entourage et les conseils du roi son beau-père, qui ne connaissait pas l'esprit de nos populations.

Des associations libérales s'étaient constituées partout et recevaient le mot d'ordre de l'*Alliance*, dans laquelle devait se produire bientôt pourtant une scission fondée sur les raisons les plus graves et en même temps les plus déplorables.

Ces détails, qui d'ailleurs auront l'avantage de rappeler à un certain nombre de lecteurs des faits qui ne doivent pas tomber dans l'oubli, sont indispensables à l'intelligence de notre récit. Membre de la Chambre, M. de Grandménil dut jouer son rôle dans les événements de 1846, et les

Digitized by Google

plus jeunes de nos personnages n'y pouvaient rester indifférents.

Étienne Franquart, libre aux heures où s'assemblait la Chambre, n'avait pas manqué une seule de ces séances qui, du 20 au 29 avril, tinrent l'opinion publique en suspens. — Une heure avant l'ouverture des portes, il allait se mêler à la queue des spectateurs, dans la cour du palais de la Nation, et quand, à force de patience, il était parvenu à s'installer sur un des premiers bancs de la tribune publique, il se disait, comme Trajan, je n'ai pas perdu ma journée.

Dans ces stations quotidiennes, notre ami avait remarqué plusieurs fois au milieu des groupes une figure qui ne lui était pas inconnue. — C'était celle d'un vieillard à la physionomie intelligente et fière, mais ravagée par la souffrance. Cet homme, assez pauvrement vêtu, était accompagné parfois d'une jeune fille remarquablement belle, mais d'une beauté singulière et presque virile. D'épais sourcils bruns ombrageaient ses yeux d'un bleu sombre; ses traits fortement accusés, son nez droit, sa lèvre dédaigneuse, faisaient songer aux femmes de la campagne romaine, telles qu'on les admire dans les tableaux de Léopold Robert. — Tout dans les dehors de l'inconnue et dans ses allures annonçait une étrangère. Elle n'avait rien de ce qui constitue la beauté des Flamandes, et les quelques mots qu'Étienne avait entendu tomber de ses lèvres, trahissaient une origine méridionale. Cette femme si belle semblait dénuée de toute coquetterie. Sa toilette, des plus modestes, n'était évidemment pour elle l'objet d'aucune préoccupation; on eût cependant pu trouver une nuance d'orgueil dans l'habitude qu'elle avait de passer

Digitized by Google

sur les nattes de sa splendide chevelure brune une main d'une distinction toute royale, et très-rarement gantée.

Étienne avait quelquefois contemplé avec admiration cette beauté majestueuse, tombée sans doute de quelque hauteur sociale dans une de ces misères affreuses que trahit la fierté même qui cherche à les couvrir de son voile. Il l'avait comparée à mademoiselle de Grandménil, dont elle était jusque dans les moindres détails le frappant contraste. Son regard avait rencontré l'œil profond de l'étrangère, mais une influence magnétique l'avait forcé de détourner la tête. Le vieillard et la jeune fille se parlaient rarement. Ils écoutaient, le premier avec une curiosité muette mais visible, la seconde avec une superbe indifférence, les discours de nos législateurs. — L'intérêt du vieillard parut surtout excité le jour où M. de Grandménil prit la parole. — Étienne était assis à côté du vieux, sur un banc dont sa compagne occupait l'autre extrémité. Quand le président de la Chambre appela le député de Verviers, on put voir les yeux de l'inconnu briller d'un éclat sinistre et sa bouche se tordre en crispations convulsives. — Lorsque Grandménil, après une tirade assez chaude d'un discours, rédigé par André Lerot, fut applaudi par une partie des tribunes, Étienne vit le vieillard se rejeter en arrière, et, de sa bouche sardonique, il entendit sortir à deux reprises le mot *charlatan!* Un souvenir alors traversa son esprit, et dans ce voisin il reconnut tout à coup le mystérieux personnage qu'il avait rencontré près de la maison abandonnée du général Vandermissen, lors de sa promenade aux étangs d'Ixelles, au mois de septembre 1845.

Digitized by Google

Cet incident fit sur Étienne, au moment même, une assez médiocre impression ; mais le jeune homme le retrouva dans sa mémoire lorsque, le lendemain de ce dîner si brusquement interrompu, seul au fond de sa mansarde, il cherchait à recueillir les impressions les plus vives de son séjour à Bruxelles. — Quoiqu'il se trouvât en ce moment sans ressources, il avait soulagé son cœur d'un poids énorme, en cessant toutes relations avec cet ambitieux grossier dont la polémique lui causait une indignation pour le moins aussi vive que ses brutales façons d'agir envers ses inférieurs. Il comptait sur l'appui du brave M. Spiering pour obtenir dans la presse un emploi qui lui permît de mieux utiliser ses moyens, et il faisait déjà, à l'essai, pour un journal de Verviers, une correspondance qui serait payée avant peu. Malgré sa pauvreté, Étienne se fût trouvé heureux du changement survenu dans son état, sans le profond chagrin que lui causait sa rupture avec M. de Grandménil.

Ces folles espérances dans lesquelles Aimée jouait un si grand rôle, et qui, de temps en temps, venaient donner le vertige à son esprit si calme d'ordinaire, — il se voyait aujourd'hui forcé d'y renoncer sans retour. — Il lui semblait impossible, après l'éclat de la veille, de retourner dans cette maison,—Il eût fait lui-même l'article injurieux, qu'il avait au contraire essayé de détruire, qu'il n'eût pas vu l'abîme plus profond entre les Grandménil et lui. Sa collaboration fortuite à cet outrage, le jour même où il recevait l'hospitalité de l'homme dont on blessait l'honneur, lui semblait un crime impardonnable. L'offensé l'excuserait peut-être, mais à son pardon se mêlerait une sorte de mépris

Digitized by Google

qu'Étienne considérait comme le plus cruel des châtiments. Aimée devrait à son père de lui retirer toute protection. De ce côté, enfin, toutes ses espérances étaient à jamais brisées.

Tout en suivant le courant de ces réflexions amères, Étienne rencontra du regard le numéro du *Progrès*, étalé devant lui, et relut machinalement l'article dont nous avons fait connaître les premières lignes. Cet article était plein d'insinuations offensantes pour l'honneur du représentant de Verviers. L'auteur le traitait de saltimbanque et d'intrigant politique, comme si des faits bien connus lui en donnaient le droit.

Étienne se rappela tout naturellement alors ce mot de *charlatan*, prononcé à deux reprises par le vieillard des étangs d'Ixelles, la colère de cet inconnu en entendant le nom de Grandménil lors de leur première rencontre, et ces vagues notions rassemblées par hasard formèrent bientôt dans son esprit les éléments d'un drame, empreint du plus sombre intérêt.

Il se rappela, pour la première fois depuis deux ans, l'espèce de mépris qu'affectait son père à l'endroit de ce concitoyen que la fortune avait porté au plus haut degré de l'échelle sociale, tandis que lui-même, de chute en chute, tombait de la gêne dans la faillite, et finissait par expirer martyr de sa probité.

L'amour d'Étienne pour Aimée, surexcitant ses facultés, lui fit découvrir au fond de la carrière de M. de Grandménil un secret que d'autres pouvaient connaître. Il vit un péril de tous les instants suspendu sur la tête de cet homme dont il aimait la fille. — Et poursuivant son rêve, il lui

Digitized by Google

sembla qu'une voix intérieure lui commandait de les sauver tous les deux.

Il se leva tout à coup, frissonnant, le front baigné de sueur, et un instinct que, pour son malheur, il ne discuta point, le porta à courir chez André Lerot pour lui confier ses pressentiments.

Il n'était pas fâché, du reste, d'apprendre de l'avocat les résultats de son équipée chez Grandménil.

Dix minutes après, il frappait à la porte de l'appartement de la rue Neuve.

Digitized by Google

IX

André le reçut en riant.

— Eh bien, tu en fais de belles! s'écria-t-il, avec une désinvolture et une expansion de joie qui ne lui étaient pas communes. Tu n'as pas le moindre sens pratique. S'en va-t-on comme tu es parti hier, en véritable trouble-fête? Qu'est-il donc arrivé?

— Comment! tu ne sais pas?

— Mais non.

— Tiens, regarde, voici l'article dont on m'envoyait l'épreuve à corriger.

— Diable, dit André, après avoir lu.

— Tu comprends maintenant?

— C'est grave, c'est très-grave. Mais je ne vois pas encore en quoi tu pourrais être responsable de ces calomnies.

— Tu as raison; mais dans le moment même je n'ai pas

Digitized by Google

réfléchi; j'ai perdu la tête. Je n'ai pu me résoudre à me rasseoir en face de cet homme, qu'après tout j'aidais à diffamer.

— Tu aidais?

— Sans aucun doute. — On avait composé *embryons* pour *histrions*, et *Garménil* pour *Grandménil*. Sans mes corrections le lecteur eût pu se tromper.

— La plaisanterie n'est pas mauvaise. Tu me sembles d'ailleurs très-gai ce matin.

— Tu trouves? Eh bien, c'est plus fort que moi. Malgré mes déboires, malgré toutes les peines que j'entrevois dans l'avenir, ma philosophie l'emporte sur mon découragement habituel, depuis que j'ai quitté ce Cartier.

— Quel quartier?

— Mon patron.

— Tu as quitté...?

— J'ai donné ma démission.

— Tu es fou!

— Je suis libre!

— Te voilà de nouveau sans position sociale.

— Absolument.

— Et que comptes-tu faire?

— Je n'en sais rien.

— As-tu de quoi attendre?

— J'ai quinze jours devant moi; je me suis fait quelques relations; je chercherai.

— Et trouveras-tu?

— Je l'espère.

André hocha la tête.

Digitized by Google

— Après ceci, dit-il ensuite, il n'y a plus guère à compter sur les Grandménil.

— Hélas, je m'en doute, et pourtant je n'ai rien fait qui doive me faire perdre leur estime. Aussitôt rentré chez moi hier au soir, j'ai écrit au père une lettre des plus polies pour lui exprimer mes regrets et lui faire part de ma démission.

— Ah !

Dans le ton de cette explication laconique, se trahit la véritable disposition d'esprit de l'avocat. Sa diplomatie se trouvait battue en brèche par la franche et loyale conduite de son ami.

Lerot savait à merveille que la découverte des relations d'Étienne avec le *Progrès* exciterait vivement la colère de M. de Grandménil. Le hasard l'avait servi à souhait. La fuite du jeune homme doublait ses torts en y ajoutant une impolitesse. André s'était dit sur-le-champ qu'une raison grave avait motivé la retraite de Franquart. Grâce à lui, Étienne croyait M. de Grandménil au courant de sa position. Ce n'était donc pas le fait de la remise des épreuves qui avait pu l'émouvoir à ce point. Il ne fallut pas une grande pénétration à l'avocat pour deviner la vérité ; il courut au bureau du journal, le soir même, sous prétexte d'y chercher Étienne, entra à l'imprimerie pendant le tirage, jeta les yeux sur un numéro, y lut l'article injurieux pour M. de Grandménil, le mit sous enveloppe à l'adresse du représentant, en modifiant son écriture, et porta le journal à la poste.

Il mentait donc effrontément, quand il interrogeait Étienne sur les motifs de sa disparition. Tout en le com-

Digitized by Google

promettant auprès de ses protecteurs, il voulait rester son ami. Mais il ne s'attendait pas à la prompte et courageuse détermination d'Étienne. Pour peu qu'Aimée prît encore le parti de Franquart, celui-ci sortait victorieux de ce péril où il devait succomber. Il rentrait chez Grandménil entouré d'une faveur nouvelle, et peut-être pour y usurper la place si adroitement conquise par l'avocat.

Étienne absorbé par des préoccupations toutes différentes, bien éloigné d'ailleurs de soupçonner l'hypocrisie de ce camarade qui lui devait tant de services, ne comprit pas ce qu'il y avait de dépit dans l'exclamation d'André.

— M. de Grandménil te parlera sans doute de ma lettre, dit-il, et tu m'obligeras beaucoup en me disant l'impression qu'elle a produite.

— Sans doute, répondit de la façon la plus affecteuse, Lerot, qui avait retrouvé tout son sang-froid.

— Maintenant, reprit Étienne, que je t'ai mis au courant de mes affaires, je voudrais t'entretenir d'un autre objet qui nous intéresse tous les deux, et c'est pour cela surtout que je suis venu te voir.

Puis il fit part à l'avocat des singulières suspicions que l'article du *Progrès* avait fait naître dans son esprit; il lui rappela la scène avec le vieillard d'Ixelles et sa rencontre à la Chambre, toutes les réflexions enfin qui l'avaient assiégé dans sa chambre solitaire, une heure auparavant.

Lerot l'écouta en silence.

— Eh bien, dit-il, quand Étienne eut terminé, quelle est ta conclusion?

— Je crois que M. de Grandménil a des ennemis...

Digitized by Google

— Tout homme politique en a, interrompit André.

— Sans doute, mais des ennemis qui trament contre lui quelque infernale machination dont l'article du *Progrès* serait l'avant-coureur.

André haussa les épaules.

— Il n'y a rien dans cet article du *Progrès*, dit-il; ce sont des phrases!

— Des phrases on en peut venir aux faits; ce vieux me préoccupe beaucoup.

— Ma foi! dit encore André, je ne vois pas quels rapports il y a entre lui et le *Progrès*, entre lui et M. de Grandménil.

— As-tu oublié ce mot de *vengeance*, prononcé devant nous, cette espèce de menace adressée à Hector?

André se rappelait parfaitement ces détails. Il se souvenait même du très-vif embarras de M. de Grandménil, lorsque, au dîner du mois de septembre, Étienne avait maladroitement parlé devant lui de la promenade aux étangs d'Ixelles; mais il crut prudent sans doute de ne pas sembler accorder trop d'importance à ces souvenirs.

— Je me rappelle tout cela, dit-il, mais sans y rien voir qui vaille la peine d'être relevé. Et puis, que nous fait à nous ce prétendu mystère? Dans quel but veux-tu pénétrer ces ténèbres? Cherches-tu des armes contre Grandménil?

Cette question fit tressaillir Étienne.

— Des armes! s'écria-t-il; et pourquoi?

— Je te le demande, répartit l'avocat en souriant.

— Je voudrais au contraire le servir, dit Franquart, le

Digitized by Google

mettre au courant des intrigues qu'on ourdit contre lui, l'engager à se mettre en garde...

— Je comprends, répondit l'Ardennais, servir le père, c'est un moyen de toucher la fille. L'expédient n'est pas mal trouvé....

Étienne tressaillit de nouveau. Ce que disait Lerot cette fois, répondait aux plus secrètes espérances de son âme.

Il baissa la tête et soupira.

— Toujours elle! continua Lerot. Si tu avais autant d'audace que de constance, Dieu sait quel résultat tu pourrais atteindre! Mais ton moyen n'est pas bon, crois-moi. Ne va pas mettre ainsi ton doigt entre l'arbre et l'écorce. A moins d'agir avec une adresse infinie, tu ne sauras rien; pour découvrir les secrets des ennemis de Grandménil, s'ils en ont, tu dois te faire en quelque sorte leur complice. Tu joueras le rôle d'espion, d'espion vertueux sans doute, mais ce genre de vertu ne me plairait guère. Et après tout, vois-tu, continua Lerot, se levant comme s'il eût voulu terminer là cette conversation, je crois que tu prends ici des rêves pour la réalité. A ta place, je laisserais tout cela en repos, je chercherais au plus vite une position, et, ta position faite, tu auras beaucoup plus de chance de réussir que par tes entreprises de roman. — Tu es un très-grand niais de te créer ainsi des obstacles à toi-même. Si mademoiselle de Grandménil m'aimait, je te réponds de ceci : Je serais un pauvre hère, n'ayant ni sou ni maille, ni position ni avenir, qu'elle deviendrait pourtant ma femme!

— En vérité! s'écria Étienne, et ce moyen précieux, infaillible?

Digitized by Google

— Cherche ! — Quand te reverrai-je? Je dois sortir.

Et l'avocat se mit à parler de ses bottes, de son appartement, de ses affaires.

Toutefois, en quittant Étienne au seuil de la porte, il ramena la conversation sur le mystérieux vieillard.

— Eh bien, quels sont tes projets? dit-il ; comptes-tu rechercher le vieux?

— Tu crois que c'est dangereux, dit Étienne.

— Tu peux toujours tâcher de savoir ce que c'est que cet homme, sans t'engager à rien.

— Tu as raison, répondit Étienne.

— Tiens-moi au courant, répliqua l'avocat.

Et ils s'en allèrent chacun de son côté.

— Si j'étais aimé ! répétait tout bas Étienne, resté seul, et se rappelant la phrase de son ami.

Vers le même moment se passait ailleurs un incident dont le récit pourra jeter quelque lumière sur les véritables sentiments de mademoiselle de Grandménil.

Le déjeuner était servi dans la salle à manger attenante au cabinet du représentant. Assis devant son bureau, celui-ci achevait de lire sa correspondance. Aimée, dans l'autre chambre, versait de l'eau bouillante dans la théière d'argent. Hector n'était pas encore descendu.

La porte qui séparait les deux pièces était ouverte.

Le domestique vint placer sur la table une magnifique sole frite, dorée et fumante.

— Papa, dit la jeune fille, viens déjeuner, si tu ne veux pas que ton poisson refroidisse.

— J'arrive, répondit M. de Grandménil.

Digitized by Google

— Tu as l'air soucieux ce matin, dit Aimée, se penchant sur l'épaule de son père qui venait de s'asseoir. Tu n'es pas indisposé?

— J'ai un léger frisson de fièvre, répondit le député en ramenant l'un sur l'autre les pans écartés de sa robe de chambre de cachemire. — Mais ce ne sera rien.

— Tu devrais ne pas sortir aujourd'hui, reprit la jeune fille. Je resterai auprès de toi...

— Non, il faut que j'aille à la Chambre.

— Y a-t-il une discussion importante?

— Non, non... répondit M. de Grandménil; mais si je n'y vais pas, on dira que je me cache, que j'ai peur...

Tout en parlant ainsi, le représentant étendait du beurre sur une tranche de pain de ménage, et le tremblement convulsif de sa main trahissait une agitation d'esprit qui ne pouvait échapper à l'œil attentif de sa fille.

— Qu'y a-t-il donc? dit-elle, sans chercher à dissimuler son trouble.

— Eh! rien, rien, grâce à Dieu! et j'ai très-certainement tort de me préoccuper de ces misères; mais je ne puis, sans émotion, voir un jeune homme que je recevais chez moi, à qui j'étais disposé à rendre tous les services, se conduire ainsi.

L'idée qu'il pût s'agir d'Étienne ne vint pas à l'esprit d'Aimée. Elle pensa que son père avait à se plaindre d'André Lerot, dont il s'était en effet constitué le protecteur...

Aussi interrompit-elle son père pour lui soumettre avec un point d'interrogation le nom de l'avocat.

— Non, non! répondit l'homme politique avec une viva-

Digitized by Google

cité qui lui était peu commune. Votre petit monsieur Franquart, dont tout le monde ici me chante les louanges, et qui s'en montre singulièrement digne.

Aimée pâlit, mais resta maîtresse d'elle-même.

— Ce n'est pas la façon dont il est parti hier au soir?... dit-elle en essayant de sourire.

— Mon Dieu! non! Prends, là, dans mon cabinet, le journal qui est sur mon bureau, tu verras...

— Quel journal? dit Aimée, déjà debout.

— Celui qui est ouvert, *le Progrès*...

Mademoiselle de Grandménil sentit son émotion s'accroître. Son père avait donc appris qu'Étienne était l'employé, le collaborateur de M. Cartier.

Elle prit le journal et lut.—Deux fois elle parcourut d'un bout à l'autre l'article, qui lui causa une impression profonde. La noble enfant ne pouvait rester froide devant ces paroles, outrageantes pour l'honneur de son père. Mais à son indignation se mêlait un autre sentiment. Elle ne pouvait saisir le rapport qui existait entre cet article et Étienne Franquart. — Étienne n'avait pas écrit ces lignes; il en était incapable; — le hasard ou la méchanceté le rendait responsable d'une faute dont il était innocent.

Aussi, lorsque Aimée eut fini sa lecture, elle se rapprocha de son père et lui dit :

— C'est infâme, et je voudrais être homme pour souffleter celui qui vous insulte ainsi : mais ce n'est pas M. Étienne qui a écrit cela.

— Qui sait? répondit froidement M. de Grandménil.

— J'en réponds sur ma tête!

Digitized by Google

Aimée prononça ces mots avec une passion bien faite pour surprendre son père...

Celui-ci fixa sur la jeune fille un regard perçant et froid comme l'acier.

— Que signifie cet enthousiasme? dit-il d'un accent qui fit tressaillir Aimée, et qu'elle entendait pour la première fois.

Pour un autre que sa fille, cet accent eût été toute une révélation. — Cette voix stridente et métallique, sortant d'une bouche ordinairement aimable, et maintenant blême, crispée, tordue, avait quelque chose d'étrangement terrible. — Il y avait donc deux hommes dans M. de Grandménil ; l'un gracieux et poli, l'autre sec, méchant, féroce... Ce dernier se révélait. C'était la lame sortant du fourreau.

Aimée n'avait jamais tremblé devant son père. Cette fois elle eut peur.

Quelle autre impression eût-elle ressentie, si elle avait su que M. de Grandménil avait dans son secrétaire une lettre qui lui prouvait la parfaite innocence d'Étienne?

Le lecteur se demandera la raison du sentiment qui fait agir le député. Pourquoi cette colère subite contre Franquart, dont le rôle, en cette circonstance, était trop accessoire pour irriter un homme aussi haut placé que M. de Grandménil? Pourquoi cette déviation d'une colère qui devait aller droit à l'adresse de M. Cartier? L'homme d'État devinait-il donc sous les injures du *Progrès* autre chose qu'une vague inimitié, et voulait-il, en même temps que sa haine, détourner le soupçon?

Aimée resta un moment immobile, silencieuse. Puis elle dit d'une voix dont le ton de son père justifiait l'accent ému :

Digitized by Google

— Je ne vous comprends pas, vous me parlez comme si j'avais commis une faute.

— Je pourrais trouver que tu t'intéresses beaucoup trop à ce jeune homme; cela n'est pas convenable pour une fille de ton âge et de ta position.

— Mais je me suis bornée à dire que je le croyais incapable d'une action aussi lâche; j'en aurais dit autant pour tous ceux que vous recevez chez vous, pour tous les amis d'Hector, que je crois trop loyal pour accorder sa confiance à des malhonnêtes gens.

— On peut se tromper, dit M. de Grandménil, d'un ton sec.

— Mais là, sérieusement, reprit Aimée, s'enhardissant peu à peu, avez-vous des raisons de croire que M. Franquart soit pour quelque chose dans cet article?

— Il eût pu l'empêcher de paraître, me prévenir. — C'est un enfant, continua M. de Grandménil, se parlant à lui-même. Au lieu de supprimer l'article, au risque de se faire congédier le lendemain!

— Que comptez-vous faire? dit Aimée, qui ne comprit pas ces dernières paroles.

— Rien, ma foi! on n'oppose que le mépris à de pareilles attaques. — Du reste, ajouta-t-il d'une voix moins irritée, il n'y a rien dans cet article qui puisse me nuire. — Il n'y a pas un fait que l'on doive ou que l'on puisse relever. Ce qui m'indigne, c'est plutôt le procédé.

Aimée n'osa plus dire qu'Étienne en était innocent.

— Je comprends ton indignation, père, reprit-elle, et je

Digitized by Google

la partage. Mais je regrette que ce pauvre jeune homme l'ait encourue.

— Encore ce jeune homme ! dit M. de Grandménil ; mais cette fois de la façon la plus bienveillante, je te répète que tu t'occupes de lui plus qu'il ne convient, et si je ne te savais très-raisonnable, je trouverais au moins singulier l'intérêt que tu lui portes.

— Mon Dieu ! dit Aimée, je m'intéresse à lui parce qu'il est malheureux et qu'il a besoin qu'une main ferme le dirige dans la vie, afin que le sort ne le détourne pas de la bonne route. Il est entré chez M. Cartier, parce qu'il se trouvait à bout de toutes ressources, et j'espérais que ta protection lui procurerait le moyen de quitter cette position assujettissante.

— Tu savais qu'il travaillait chez M. Cartier? dit M. de Grandménil d'un ton sévère.

— M. Lerot me l'avait appris, répondit Aimée, avec quelque embarras.

— Hector le savait donc aussi, et ni lui, ni M. Lerot, ni toi ne m'en avez informé. Vous m'avez permis de recevoir chez moi un homme qui jouissait de la confiance de mon plus cruel ennemi ! Pourquoi ce mystère? En vérité, je suis de plus en plus surpris de l'acharnement qu'on apporte à m'imposer ce garçon que je ne connais pas, dont le père s'est très-mal conduit envers moi...

— Il était l'ami d'Hector...

— Je ne veux pas qu'Hector ait de pareils amis, et je me promets bien de le lui dire... Quant à toi, ajouta M. de Grandménil de son ton le plus dur, je te prie de ne plus

Digitized by Google

m'importuner au sujet de M. Étienne Franquart. Je préviendrai aussi M. Lerot. C'est assez protéger un tas de gens qui ne s'occupent que de me nuire. Qu'est-ce que c'est après tout que ce monsieur? — Si son père l'a laissé sur la paille, ce n'est pas de ma faute. — S'il a du talent, qu'il travaille et il parviendra bien sans moi. — Si c'est un paresseux, eh bien, ma foi, c'est pour son compte! Ainsi, tu m'entends; plus d'Étienne Franquart ici. Je ne veux pas troubler ma maison et mon repos pour des va-nu-pieds, dont je n'ai que faire, et qui ne sont après tout que l'étoffe dans laquelle on taille les ingrats.

Après avoir achevé cette belle tirade, M. de Grandménil rentra dans son cabinet et en ferma la porte après lui.

Quand Aimée se retrouva seule, elle se sentit soulagée d'un grand poids. Elle monta aussitôt à sa chambre et put donner un libre cours à ses larmes.

Quel sentiment la faisait pleurer ainsi? Était-ce la dureté avec laquelle l'avait traitée son père? Était-ce la pensée du malheur d'Étienne?

Il serait inutile de le cacher plus longtemps, mademoiselle de Grandménil aimait cet enfant délaissé de tous, qu'elle avait connu charmant et joyeux dans des jours meilleurs, et qu'elle ne pouvait désormais revoir sans braver la volonté paternelle.

Peut-être dans la vie trouvera-t-on peu de ces affections muettes et désintéressées, se nourrissant d'elles-mêmes, s'imposant le secret le plus rigoureux et laissant au hasard le soin de révéler leur force et leurs désirs. Mais Aimée, nous l'avons dit, n'était pas une femme ordinaire. Son âme

Digitized by Google

avait grandi sous l'action fécondante d'une liberté absolue. Sa conscience et sa foi avaient été les seules règles de son cœur. Elle s'était vouée au culte d'une espérance, comme d'autres se vouent à la contemplation de Dieu, et son discret amour, surexcité par des obstacles imprévus, pouvait la rendre capable des actes les plus excentriques et les plus sublimes. — Sourde aux exigences du monde, elle pouvait écouter un jour la voix de la passion sans se préoccuper des conséquences de sa conduite, assez confiante dans sa propre droiture pour ne pas redouter l'opinion publique, et dévoiler aux yeux surpris de ceux qui la connaissaient le mieux, un caractère dont l'audacieuse franchise confondrait les timidités vulgaires.

Si elle avait vu régulièrement Étienne, s'il avait vécu dans l'intimité courante de la maison, il serait advenu ce qui arrive en pareil cas. Un jour ces deux cœurs, attirés l'un vers l'autre par une force mystérieuse et irrésistible, se seraient rencontrés par hasard et se seraient avoué leurs mutuelles attractions ; mais les deux jeunes gens s'étaient vus rarement, les convenances les tenaient séparés, et ce qu'eût fait le cours naturel des choses, devait surgir aujourd'hui d'une situation violente et peut-être dangereuse.

L'amour est le plus vif quand la raison l'explique le moins, quand il naît uniquement de cette fraternité des âmes, dépeinte avec une si profonde éloquence par le chantre immortel de *Jocelyn :*

« . . . . . Toute âme est sœur d'une âme.
Dieu les créa par couple, et les fit homme ou femme;
Le monde peut en vain un temps les séparer,
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer,

Digitized by Google

Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,
D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent,
Chaque âme de sa force attire sa moitié.
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié,
Seule et même union qu'un mot différent nomme,
Selon l'être et le sexe en qui Dieu la consomme,
Mais qui n'est que l'éclair qui révèle à chacun
L'être qui le complète, et les deux n'en font qu'un. »

Cet éclair, dont parle le poëte, avait lui depuis longtemps, mais la réserve d'Étienne, ou plutôt sa défiance, avait écarté sans cesse le moment d'une explication devenue par degrés impossible. Au point où nous en sommes, Étienne considérait son amour comme un crime ou comme un rêve évanoui.

Aimée, seule dans sa chambre, un instant après la harangue de son père, se voyait ensevelie sous les ruines de ses illusions perdues.

Elle se demandait ce qu'il fallait sacrifier, de son amour ou du respect d'une volonté chérie. Attendre, tel était le conseil de la raison ; mais que lui promettait l'attente, alors qu'entre son cœur et l'avenir se dressait le fantôme de l'incertitude et du doute? — Étienne l'aimait-il? et s'il ne l'aimait pas, à quoi bon tenter des luttes stériles? Si l'affection vivait au fond du cœur du jeune homme, sa dignité ne répudierait-elle pas la première des espérances que la fortune d'Aimée pouvait revêtir de l'aspect d'un froid calcul? Ne valait-il pas mieux enfouir dans l'oubli une passion qui, partagée ou méconnue, s'était renfermée jusque-là dans le silence, et n'avait créé de droits à personne?

Ces pensées contradictoires se heurtaient avec une vio-

Digitized by Google

lence inouïe dans le cerveau de la jeune fille, et soumettaient à une rude secousse sa constitution frêle et délicate...

Agitée par mille sentiments ennemis, elle s'asseyait et se levait tour à tour, et marchait à grands pas dans sa chambre, pour se laisser retomber ensuite sur un fauteuil. Les yeux rouges, la tête brûlante, elle finit par aller appuyer son front sur les vitres de la fenêtre qui donnait sur le jardin.

On était dans cette délicieuse saison qui forme la limite du printemps et de l'été. Le soleil inondait d'une poussière d'or les grandes feuilles des marronniers en fleurs. Les pelouses étalaient leur moelleux tapis de verdure, étoilé de marguerites, les oiseaux gazouillaient dans l'air et se croisaient sous la voûte d'un ciel d'azur et d'opale.

— Que ne suis-je à la campagne! se dit Aimée, dont l'esprit s'envola vers les coteaux boisés de l'Ardenne. Si cette interminable session pouvait finir!

Puis elle se leva vivement, courut à la sonnette...

La femme de chambre monta.

— Mon cheval! dit-elle, toujours tournée vers le jardin, pour ne pas montrer le désordre de ses traits,—mon cheval et mon amazone. — Mettez-la dans le cabinet, Henriette; je m'habillerai moi-même!

Un quart d'heure après, la jument alezane piaffait dans la cour, tenue par le groom en livrée verte, qui devait suivre, à cent pas, sa maîtresse.

Aimée, plus belle que jamais sous son chapeau à voile bleu, les yeux étincelants d'un éclat inaccoutumé, descendit. Le paresseux Hector, qui achevait de déjeuner, vint,

Digitized by Google

tout en bâillant, aider sa sœur à se mettre en selle, et mademoiselle de Grandménil, gagnant bientôt le boulevard, se dirigea au petit galop de chasse vers le bois de la Cambre, où elle aspira avec délices l'air pur et l'âpre senteur des forêts.

Mais cette promenade ne fut qu'une distraction passagère. Elle revint vers trois heures, plus triste et plus abattue que le matin. Elle était partie au galop ; son cheval la ramenait au pas, et l'on eût pu trouver dans l'œil même du noble animal quelque chose de la mélancolie des coursiers d'Hippolyte.

Au détour du boulevard de l'Observatoire et de la porte de Schaerbeek, la jument fit un bond, comme si la main de sa maîtresse eût imprimé au mors une secousse violente.

Aimée venait de voir passer Étienne Franquart ; il sortait de la rue Royale extérieure... — Le jeune homme marchait vite et parut ne point l'apercevoir. Mais instinctivement mademoiselle de Grandménil se retourna, et ses yeux rencontrèrent ceux d'Étienne, qui s'était arrêté sur le trottoir pour la contempler.

Cet incident ne fit qu'accroître l'agitation d'Aimée. Elle accéléra l'allure de son cheval, et fut heureuse de se retrouver dans sa chambre, après avoir été si heureuse d'en sortir.

Quand elle s'approcha de sa toilette pour se recoiffer, un objet, déposé dans un des vide-poches, frappa son regard ; c'était une lettre d'une écriture qui ne lui était pas inconnue. Elle l'ouvrit d'une main fiévreuse... La lettre était longue. Elle la relut trois fois, puis la porta à ses lèvres.

La physionomie de mademoiselle de Grandménil s'était

Digitized by Google

transformée ; de sombre et préoccupée, elle devint radieuse.

Mais la jeune fille, dans l'effusion de sa joie, ne prononça que ces deux mots, dans lesquels semblait s'exhaler son âme entière : — Il m'aime !

Digitized by Google

X

Étienne et l'avocat s'étaient donné rendez-vous pour le soir au *café Suisse*. Mais André attendit en vain son ami, et ce ne fut que le surlendemain qu'il reçut sa visite.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour reconnaître qu'un fait extraordinaire s'était produit dans l'existence de Franquart. Le jeune homme marchait d'un pas plus ferme, il portait plus haut la tête, et sa façon d'entrer, de tendre la main, de prendre une chaise, et même de s'asseoir, s'était modifiée de manière à frapper les moins clairvoyants.

Lerot n'eut pas le temps d'exprimer sa surprise.—Étienne s'était installé à califourchon sur une chaise, et les deux mains croisées sur le dossier, s'écria :

— Eh bien, mon cher, toutes les chances à la fois : j'ai déniché le vieux, j'ai trouvé une place, et puis encore autre chose dont je te parlerai plus tard.

Digitized by Google

— Ah! dit encore cette fois André, avec le sourire glacial que nous avons noté dans une autre circonstance.

Mais l'accent de l'avocat ne produisit aucun effet sur son interlocuteur.

— C'est toute une histoire, continua Étienne, et le hasard est décidément un grand maître. — Figure-toi qu'avant-hier, à trois heures, ne sachant que faire de mon temps, je vais à la Chambre.— On discutait la loi sur les sucres, question très-compliquée, ma foi, et à laquelle je ne compris goutte. C'était un chaos de cannes, de betteraves, de sucre indigène et colonial, qui avait un singulier besoin d'être clarifié. J'étais dans la tribune publique, et je m'en pris d'abord à mon défaut d'intelligence, puis à l'acoustique de la salle.

L'idée me vint, excellente idée, comme tu vas voir, de descendre à la tribune des journalistes. C'était la première fois. — On me laisse entrer sans carte et je me glisse dans un coin. Personne ne s'occupe de moi. — Je n'entendais pas beaucoup mieux les orateurs. En revanche, j'entendais à merveille une foule de plaisanteries assaisonnées de gros sel qu'on débitait autour de moi. Ces messieurs les journalistes imitaient les représentants, arrangeaient leurs discours en bouts rimés et improvisaient des séries de calembours sur leurs noms. — C'était fort amusant pour ceux qui n'avaient rien à faire, mais s'il m'avait fallu travailler au milieu de ce bruit, je crois que je m'en serais tiré fort mal. — Je m'amusai assez bien jusque vers quatre heures. Le président, M. Liedts, fit alors à l'assemblée une communication qui produisit une sensation en sens divers, comme on dit dans les comptes rendus. Il annonça que, afin d'abréger

Digitized by Google

autant que possible la durée de la session, qui commençait à devenir très-longue, il y aurait une séance du soir.—Tumulte sur les bancs de l'assemblée ; tumulte bien plus grand dans la tribune des journalistes. La plupart des sténographes sont payés au mois, et ne reçoivent ainsi aucun supplément pour les séances extraordinaires. Il y eut des murmures et des grincements de dents. — Un grand monsieur, à barbe rousse, qui était assis devant moi, paraissait plus contrarié que les autres.

— Je donnerais bien dix francs à celui qui ferait ma séance ce soir ! s'écria-t-il, en frappant du poing sur le pupitre.

Je me sentis plus hardi que de coutume et, sans hésiter un instant, je m'adressai à cet inconnu.

— Monsieur, lui dis-je, si cela vous convient, je me chargerai de votre besogne.

Il me regarda d'un air surpris, me toisa de la tête aux pieds et me demanda si j'avais déjà fait ce genre de travail. Avec un aplomb dont je ne me croyais pas capable, je répondis affirmativement, et au bout de cinq minutes nous étions d'accord. Pour rédiger ce compte rendu, il était inutile de connaître la sténographie. Il suffisait de résumer les discours. — Le plus difficile était d'écrire lisiblement, au crayon, sur du papier très-mince, en appuyant assez fort pour que l'écriture se reproduisît en décalque sur quatre autres feuilles, à l'aide d'un papier noir intercalé. Cela s'appelle écrire au polygraphe. On envoie ainsi la même copie à plusieurs journaux et l'on vient à bout de se faire payer convenablement un travail fastidieux.

Digitized by Google

— Et tu as réussi passablement? dit André.

— Je m'en suis tiré assez bien pour satisfaire mon homme, qui m'a donné les dix francs, en me priant en outre d'aller le voir; et dans ce moment, je suis son associé, et comme il est possible qu'il renonce à son affaire, j'ai quelque chance de devenir son successeur.

— Et cela vaut?

— Pour le moment, cent cinquante francs par mois...

— Proficiat!

— C'est un travail peu littéraire. Mais les tenants et les aboutissants peuvent me conduire ailleurs.

— Je l'espère pour toi, dit Lerot; mais dans tout ceci je ne vois rien, jusqu'à présent, qui se rapporte au vieux d'Ixelles.

— Attends, attends, cela va venir. — J'ai laissé le plus intéressant pour la fin.

— Il me semble que, pour toi, le plus intéressant c'est la question d'existence...

— Sans doute, mais quand on se charge du rôle de narrateur, on considère surtout l'intérêt de celui qui écoute.

— Voyons, je suis très-curieux...

— Je ne te ferai pas languir. J'allai donc à la Chambre avant-hier au soir afin de résumer tant bien que mal ce débat sur les sucres. Tu sais que cette question est le grand cheval de bataille de M. de Grandménil.

— Sans doute, je sais aussi qu'il a parlé... J'ai même rassemblé une partie des matériaux de son discours.

— Et tu l'as lu dans le *Moniteur* hier au matin?

Digitized by Google

— Je l'ai vu, dit André avec un sourire, et non pas lu. Je le savais par cœur avant qu'il l'eût prononcé.

— Je ne te savais pas si versé dans le sucre. Le discours de Grandménil a produit beaucoup d'effet, et quand l'orateur s'est rassis, un mouvement approbateur a couru sur les bancs. Puis la voix d'un farceur s'est écriée dans la tribune des journalistes : Voilà un futur ministre des finances.

— Il est certain qu'il en vaudrait bien d'autres, dit André.

— J'en suis convaincu, reprit Étienne ; mais à cette phrase dite en plaisantant, répondit un éclat de rire strident et bizarre qui me fit tressaillir. — Il s'était fait entendre tout juste derrière moi. Je me retournai, et je reconnus... devine... je te le donne en cent...

— M. Cartier ?

— Du tout : le vieux dont je t'ai parlé l'autre jour.

— Dans la tribune des journalistes ?

— Debout derrière moi.

— La rencontre est singulière, en effet.

La séance se termina quelques instants après. Je remis la copie au commissionnaire de mon patron, pour être expédiée, et je m'arrangeai de manière à sortir avec le vieillard.

— Et qu'as-tu appris sur son compte ?

— Beaucoup plus que je n'espérais. C'est un ancien militaire ; il demeure dans la rue de la Vierge-Noire ; il s'occupe d'une histoire des partis en Belgique depuis la révolution de 1830.

— Il s'appelle ?

— Claude Miette.

Digitized by Google

— Pour un être si mystérieux, il est donc bien communicatif?

— Je m'y suis pris avec lui d'une manière assez adroite. J'ai eu bien soin d'abord de ne pas prononcer une seule fois le nom de Grandménil. Je lui ai rappelé que je l'avais plus d'une fois rencontré à la Chambre; il m'a répondu qu'il y venait faire des études, et comme tous les hommes préoccupés d'une idée fixe, il m'a parlé de ses travaux. — J'ai paru m'y intéresser vivement. Je l'ai revu le lendemain et il a fini par m'inviter à aller le voir dimanche, me promettant de me montrer des choses curieuses et tout à fait inédites.

— Quelle confiance subite!

— J'ai paru lui plaire.

— Et sa fille?

— Je la verrai probablement chez lui...

— Claude Miette, ancien militaire, dit André, répétant ces mots, comme s'il eût voulu les graver dans sa mémoire.

Puis il changea tout à coup de ton.

— Sais-tu bien, dit-il, que te voilà transformé bien promptement en un très-habile diplomate! — Quel est donc le charme mystérieux qui a passé par là?

— Le charme! dit Étienne, non sans quelque embarras.

— Oui, le charme... je soupçonne fort les beaux yeux de mademoiselle Miette.

L'accès de rire qui s'empara du jeune homme à cette singulière apostrophe était trop franc pour laisser quelque base aux soupçons de l'avocat.

Digitized by Google

— Toujours est-il que te voilà complétement changé, continua Lerot. Je retrouve aujourd'hui le Franquart d'autrefois, et j'en suis bien aise... car j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre.

— Depuis quand?

— Depuis avant-hier. Mais j'ai cru qu'il serait toujours assez tôt...

Étienne ne parut pas s'émouvoir de cet avis peu rassurant.

— J'écoute, dit-il.

— M. de Grandménil t'en veut beaucoup plus que je ne l'aurais supposé. Il ne te recevra plus et m'a chargé de te le dire. En même temps il a défendu à sa fille de prononcer ton nom en sa présence...

André s'attendait à une explosion de la part d'Étienne.

— Je ne comprends pas cette grande colère, se borna à dire le jeune homme, du ton le plus calme. — Il faut qu'on m'ait desservi près de lui.

— Qui donc? ce n'est pas moi je suppose, moi qui n'ai pas cessé de faire des efforts pour le décider à te procurer une position. Ce n'est pas Hector, que son indolence rend incapable de faire du bien ou du mal à qui que ce soit. — Et à moins que ce ne soit sa sœur... ajouta André d'un ton plein de malice.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Étienne, se levant indigné. Sache, une fois pour toutes, que je te défends de faire de pareilles allusions...

André ne perdit pas son sang-froid.

— Décidément, dit-il, parmi tes nombreuses aventures,

Digitized by Google

il doit y en avoir une que tu ne m'as pas contée, et ce n'est probablement pas la moins intéressante...

— Eh bien, quoi? s'écria encore Étienne, irrité de cette persistance...

— Oh! cela m'est bien égal, répondit Lerot, d'un ton d'indifférence parfaite. Je ne te demande pas tes secrets... pas plus que je ne te dis les miens. Mais voyons, poursuivit-il, en cherchant à rendre à la conversation une allure plus affectueuse, tu vas donc cultiver ce vieux Miette...

— Sans doute.

— Tu crois toujours à un mystère.

— J'ai mon idée.

— Et si tu apprends quelque secret redoutable, comme on dit dans *Robert*, qu'en feras-tu?

— Comment veux-tu que je sache d'avance ce que je ferai dans une hypothèse très-problématique?

— Tu n'as pas l'intention du moins de t'en servir contre Grandménil?

C'était la seconde fois qu'André laissait paraître cet odieux soupçon.

— Décidément, s'écria Étienne, tu m'accables d'injures.

— Pas du tout, répondit l'avocat avec ce sourire qu'on lui connaît, je plaisante. — Tes spéculations sur ce vieux invalide m'amusent infiniment!

Le lecteur nous reprochera de signaler trop souvent ce sourire d'André qui lui semble indigne de cette attention soutenue. Qu'il nous pardonne et surtout qu'il se défie de tous ceux qui, pareils à l'avocat Lerot, sourient beaucoup et parlent peu. — Le sourire dispense de parler, et par cela

Digitized by Google

seul il est la grimace du niais ou de l'hypocrite. Celui d'André a le privilége de donner à l'auteur des crispations nerveuses, pour peu qu'il se le représente. Il y voit le signe distinctif de ces intrigants de haute lice que le vulgaire appelle honnêtes, et surtout modestes. — La modestie! encore un hommage rendu par le vice à la vertu! Que de fois la modestie est l'orgueil des sots et le masque des ignorants!

André était un composé de quelques-unes de ces qualités ; modeste, hypocrite, ignorant, mais souple, insinuant, habile et prévoyant de loin, donnant difficilement prise à l'attaque, songeant surtout à ne pas se créer d'ennemis.

Par sa diplomatie cousue de petits fils invisibles, il était parvenu à gagner l'estime de M. de Grandménil, la confiance d'Hector et la sympathie d'Aimée, tout en restant l'ami d'Étienne dont il voulait se défaire, en vue d'un but arrêté depuis longtemps.

Étienne était tout l'opposé du Bastonnais : franc, loyal, étourdi, prompt à se compromettre. André l'avait jugé tel et l'exploitait à son aise. Il savait surtout combien Franquart avait de peine à dissimuler ses impressions les plus secrètes, et dès l'instant où il l'avait vu, il se croyait au courant de ses moindres pensées.

Cette fois pourtant, notre ami lui cachait un mystère. — Il ne lui disait pas les raisons de sa gaieté, les incidents soudains et imprévus qui avaient retrempé sa confiance en ses forces. André n'insista point, de peur d'éveiller des soupçons. Il se promit de s'enquérir ailleurs.

Le dimanche suivant, Étienne Franquart alla faire la visite convenue, à M. Claude Miette. Il trouva le vieillard

Digitized by Google

au milieu de ses livres, dans une grande pièce où, grâce à des stores de toile grise, régnait ce demi-jour si favorable au travail. — Les meubles étaient rares dans ce cabinet, sévère et sombre comme son hôte. Outre les bibliothèques, dont les rayons cachaient partout les murs, on n'y voyait qu'une grande table, chargée de papiers et de volumes, quelques chaises de paille, puis une petite chiffonnière et un fauteuil, placés près de la fenêtre pour mademoiselle Francine Miette, la belle personne que nous avons rencontrée déjà au Palais de la Nation.

Étienne fut accueilli avec beaucoup de bienveillance par Claude Miette.—Le vieillard, qui ne recevait personne, et dont les allures n'étaient pas, au premier abord, très-engageantes, se montra plein d'affabilité pour cet inconnu. — La vieillesse est ainsi faite, qu'elle s'abandonne volontiers à de jeunes natures enthousiastes et novices, qui leur rappellent, avec une amertume mêlée de bonheur, le printemps de la vie. Elle ressemble à ces chevaux ombrageux qui se laissent volontiers caresser par un enfant. Puis, quelque réservé que soit l'homme, quelque discret et contenu, son instinct le porte à refuser difficilement un confident de ses peines et de ses espérances. Le vieux Claude s'occupait d'un travail important, dont il avait fait le but de sa vie, et à mesure qu'il approchait de la fin, sa confiance diminuait par degrés. Il éprouvait le besoin de soumettre son œuvre à quelque juge impartial. Il ne connaissait ou ne voulait connaître personne.—Dans tout homme de son âge, il voyait un ennemi, peut-être un espion; et pourtant il lui fallait, sinon un conseiller, du moins un ami dont il pût

Digitized by Google

espérer un avis sincère. Cet enfant s'était trouvé sur son chemin. Il s'imagina que la Providence le lui envoyait. Étienne avait une de ces physionomies qui séduisent les hommes supérieurs. Claude, qui fermait sa porte à tout le monde, la lui ouvrit à deux battants, se promettant, du reste, de le juger avant de lui rien apprendre.

Francine fut beaucoup plus réservée. Elle parut surprise de la visite d'Étienne, et cette femme qu'un poëte eût placée sans honte dans un palais, se montra d'une gaucherie sauvage, bien capable d'étonner des hommes plus expérimentés que notre ami. Elle se leva, salua d'un signe de tête, comme un enfant, et se rassit sans songer à offrir une chaise. Elle fixait sur Étienne de grands yeux étonnés, et l'examinait de cet air distrait qu'il avait remarqué lorsqu'il la vit pour la première fois.

Elle tenait en main un volume, mais sa lecture l'occupait médiocrement. Les femmes n'en seront pas surprises, car cet livre n'était autre chose que le *Contrat social*, qui n'est pas, que nous sachions, le *vade-mecum* de nos demoiselles.

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

Un roman n'est pas un journal dans lequel on doive noter jour par jour les aventures, les impressions, les sentiments des personnages qu'on a mis en scène, et le lecteur ne trouvera pas étrange, qu'usant du privilége de romancier, nous le transportions à six mois au delà des événements qui ont fait l'objet du précédent chapitre.

Pendant cet intervalle, les positions se sont modifiées par l'effet de diverses circonstances qu'il nous suffira d'indiquer brièvement.

Hector de Grandménil, après avoir échoué une seconde fois à l'examen du doctorat, s'est fait nommer attaché de légation, et fait partie de la mission de Belgique à Vienne. Aimée n'a pas quitté un instant le château paternel, et vit dans une complète solitude.—Les premières rigueurs de l'hiver n'ont pu la décider à revenir à Bruxelles. Elle pourrait

Digitized by Google

être la reine des salons; elle aime mieux qu'on la bénisse au village, où elle est la providence des malheureux. — Le député, réduit à la vie de garçon, s'en accommode à merveille, et les soins de son ambition dévorent tous ses instants. Son existence se passe dans les clubs, dans les réunions publiques; il a publié trois brochures; il en a trois autres sur le métier; il n'y a pas d'homme que l'on discute plus. Au bruit qui se fait autour de son nom, dans la presse et dans les cabarets, on dirait que le sort de la Belgique est dans ses mains.

La prédiction de M. Cartier s'est réalisée de tous points. — Méconnu ou du moins dédaigné par les chefs du libéralisme parlementaire, orateur trop médiocre pour briller à côté d'eux, esprit trop vaniteux pour s'effacer et se contenter du second rang, il a voulu être un parti à lui seul; et comme il a de l'argent pour payer des éloges, des secrétaires et des applaudissements, la popularité lui est venue. Le troupeau docile des moutons de Panurge a proclamé sa gloire. Il en porte le fardeau d'un air résigné, et laisse croire à ses meilleurs amis qu'en le portant si haut on lui fait violence.

La raison qui le détermine à tout ce fracas, n'est pas, d'ailleurs, ce que supposent ses ennemis. Il ne se voit pas encore à la veille d'être le chef d'un cabinet. Des rapports fidèles lui ont appris, qu'à Verviers, sa popularité court de grands périls; que d'habiles intrigues ont compromis sa candidature, et que l'élection de 1847 pourrait lui être fatale. Sa diplomatie lui prépare la voie d'une candidature à Bruxelles, aux élections de 1848.

S'il échoue en province, la capitale lui donnera une répa-

Digitized by Google

ration. Peut-être même si le gouvernement se décide à proposer la loi qui doit mettre le nombre des représentants et des sénateurs en rapport avec le chiffre de la population, et qui exigera l'élection de deux représentants à Bruxelles, dès le mois de juin prochain, pourra-t-il espérer une double candidature en 1847.

Tel était le sentiment qui faisait agir M. de Grandménil, et la nécessité du succès l'avait porté à rechercher l'appui d'un parti politique, dont les idées radicales ne pouvaient pas être les siennes. A cette époque on ne parlait pas ouvertement de république, mais la monarchie était loin de jouir de la popularité que lui fit son attitude en présence des événements de 1848. Le gouvernement, comme le disait M. D'Elhoungne, dès 1845, compromettait à chaque instant la couronne. Le pays s'agitait sous le poids d'un vague mécontentement, — d'un malaise dont les journaux du temps réflètent assez l'expression. L'esprit de la jeunesse était surtout vivement excité. Le calme était banni des hautes écoles, et la politique envahissait plus que jamais le paisible domaine de la science. Les pamphlets, les chansons pleuvaient de toutes parts; en un mot, les préludes de la grande bataille de 1847 retentissaient d'un bout à l'autre du pays.

Il fallait aux chefs de l'opposition d'alors une profonde et sérieuse sagesse pour empêcher ce mouvement des esprits de nous entraîner trop loin, et la proposition faite à l'*Alliance*, à la fin de 1846, en vue d'amener la scission, fut un acte de haute prudence, qui peut-être sauva la Belgique du torrent révolutionnaire, moins de deux ans après.

Digitized by Google

Quelques mots suffiront pour expliquer cette situation, d'ailleurs fort simple, à ceux de nos lecteurs qui l'ont oubliée ou qui l'ignorent.

L'*Alliance* avait été fondée en 1841, sous la présidence du grand-maître de la franc-maçonnerie, M. Defacqz. A cet homme éminent, que distinguaient toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, l'opinion libérale est redevable de ses plus beaux triomphes, remportés dans les moments les plus difficiles. L'*Alliance*, à l'origine, se composait exclusivement de francs-maçons; elle admit des profanes en 1842, et compta bientôt près de mille membres. Son programme, éloquent, généreux et pratique, fut accepté sans hésitation par des hommes tels que MM. Verhaegen, Rogier et Lebeau, et dans les élections de 1845, qui amenèrent la chute de M. Nothomb, la plus large part d'action et d'influence appartint à cette association électorale. La discorde suit d'habitude le succès. Elle se produisit bientôt, et le Congrès de 1846 eut pour raison première l'urgent besoin d'organiser l'entente parmi les libéraux. La touchante accolade que s'y donnèrent les deux associations liégeoises en est la meilleure preuve.

Le scrutin de 1847 devait décider du sort de la Belgique. Les auteurs du programme de 1846 n'eurent pas la patience d'attendre la victoire. La discussion, qui s'était produite une première fois le lendemain de la bataille, éclata, cette fois, la veille du combat. Le mécontentement qui agitait le pays, entraîna quelques esprits ardents à des espérances qu'ils n'eurent pas l'adresse de dissimuler. Quatre mois après la réunion du Congrès, ils furent considérés comme

Digitized by Google

un péril par leurs vieux alliés, qui reculaient tandis qu'avançaient les autres. — On proposa à l'assemblée générale d'exclure les non-électeurs. Elle ne le vqulut point, et le 28 octobre, M. Verhaegen, vice-président de la Société, quitta la *Maison des Brasseurs*, où siégeait l'*Alliance*, pour aller fonder, au *Corbeau*, la future *Association libérale* (1).

Quelles qu'aient été les raisons personnelles, intimes, et certainement fâcheuses de cette éclatante scission, nous ne pouvons nous empêcher de la considérer comme un événement salutaire. Les dix années qui nous séparent de la révolution de 1848, les horreurs de la réaction, les misères des proscrits, ne doivent pas nous faire oublier le tort immense que la catastrophe de février causa à la liberté en Europe. Dix mois de licence ont valu à l'Occident dix années de despotisme; et la proclamation des utopies sociales a fait triompher partout, en dernier ressort, le despotisme du sabre, fondé sur l'énorme accroissement des budgets militaires.

Que serions-nous devenus en 1848, si les idées radicales avaient dominé l'esprit des populations? Nous serions devenus Français, et de toutes les calamités, les yeux fixés sur l'histoire, c'est celle que nous devons prier le ciel avec le plus d'instance d'écarter du sol de la patrie.

(1) Le 28 mars 1847, l'*Alliance* convoqua un second Congrès libéral, dont les travaux furent insignifiants. Après la révolution de février, l'*Alliance* elle-même se divisa, et M. Defacqz renonça à la présidence. M. Gendebien lui succéda. Mais ce nom, si généralement respecté, ne suffit pas à maintenir le faisceau des opinions disparates. L'*Alliance* s'éclipsa de la scène politique, et quelques-uns de ses anciens chefs sont revenus se confondre dans les rangs de l'*Association libérale*.

Digitized by Google

Il ne faut pas, toutefois, se faire d'illusions sur un point essentiel. La scission, opérée peu de mois après la réunion du Congrès libéral, fut loin d'être populaire, et l'opinion publique, pendant assez longtemps, se rangea du côté de l'*Alliance*. Elle taxait d'alarmistes et de réactionnaires les membres de la fraction dissidente. Elle n'admettait pas qu'il y eût danger pour le pays à suivre une association qui comptait parmi ses administrateurs des hommes de la nuance de MM. Van Schoor ou Fontainas (1). Elle jugeait d'après les apparences, et se laissait guider par ce sentiment qui porte toujours les masses à préférer les théories vagues, la politique des phrases, à la politique précise et sèche. Le temps seul pouvait restituer à chacun la place et la responsabilité qui lui revenaient dans ce chaos.

M. de Grandménil, nous l'avons dit, se rangea sans hésiter parmi les soldats de l'*Alliance*. Là était la popularité, et aux yeux d'un grand nombre, le bon droit, l'autorité des services rendus; car à l'*Alliance* appartenait tout l'honneur de la convocation du premier Congrès.

M. de Grandménil en avait fait partie; délégué par une association dont il ne convient pas de dire ici le nom, membre de la Chambre, il avait cru de son devoir de se renfermer dans une grande réserve et n'avait pas demandé la parole. En revanche, il avait applaudi très-vivement la motion de M. de Robaulx en faveur de la malheureuse Pologne, et le discours de M. Adolphe Roussel, conviant les associations liégeoises à une étreinte fraternelle.

(1) Ces honorables citoyens se retirèrent, du reste, peu après, du sein de l'*Alliance*.

Digitized by Google

Il nous faut même noter ici un incident curieux.

Au moment où cet homme de cœur s'écria : « Liégeois, je vois en vous un grand talent, un ardent amour de la patrie ; vous êtes enfants de la même mère, d'une mère glorieuse, vous suivez tous la même bannière ; la liberté n'a qu'une seule couleur, votre drapeau n'en a qu'une..., » on vit quelques membres isolés des Sociétés liégeoises s'approcher les uns des autres et s'embrasser (1). M. de Grandménil ne faisait partie d'aucune association liégeoise ; mais ému jusqu'aux larmes, il se précipita en sanglotant dans les bras d'un délégué de Cruyshautem, qui se laissa faire, tout en manifestant une surprise qu'étouffa la chaleureuse accolade de son voisin.

Telle fut la part la plus importante que prit le député de Verviers au Congrès. Par contre, il publia, sur ses résultats, une brochure de douze pages, contenant à peu près la matière d'un article de journal. — Ce travail parut sous l'anagramme assez transparent de *Landgrémin*. Il est inutile de dire qu'il était l'œuvre d'André Lerot.

L'avocat de Bastogne avait fait des progrès incessants dans l'intimité de son protecteur, dont il servait tous les desseins, en secrétaire habile et discret, attendant patiemment le jour où sa position serait assez solide pour lui permettre de jeter le masque et de se révéler à côté de M. de Grandménil. Déjà tout le monde reconnaissait en lui le factotum du représentant verviétois. On exagérait même son mérite et son activité. M. de Grandménil ne manquait ni d'éru-

(1) Voir le compte rendu du Congrès libéral, page 48.

Digitized by Google

dition, ni d'une expérience très-réelle de la vie publique. Seule, l'éducation littéraire lui faisait défaut, et l'avocat de Bastogne avait surtout pour mission de nettoyer, d'achever, de polir les ébauches de son patron. Ainsi faisant, ces deux hommes se complétaient l'un par l'autre, et de leur collaboration sortirent des œuvres, sinon hors ligne, du moins fort respectables.

Pendant ce temps, que devenait Étienne Franquart? Depuis le jour où une mystérieuse influence avait ranimé son courage, la fortune lui avait souri. Ses modestes ressources le plaçant au-dessus du besoin, il avait éprouvé moins de répugnance à nouer des relations avec des confrères plus anciens et capables de lui être utiles. Sa nature ouverte et loyale lui concilia bientôt de nombreuses sympathies, et chacun se plaisait à lui promettre un avenir que, par l'étude et le travail, il cherchait à hâter le plus possible. — Il voyait peu son ami Lerot, qui s'efforçait de parvenir par les salons, où Étienne n'avait jamais essayé d'être admis. En revanche, il avait été reçu au bout de quelque temps dans l'intimité de Claude Miette, et ses rapports avec cet homme bizarre contribuaient singulièrement à former son caractère et ses convictions.

Claude Miette, sous une enveloppe rugueuse et peu attrayante, cachait un esprit fin, une vaste intelligence et une loyauté à toute épreuve. C'était un de ces hommes, de jour en jour plus rares, dont la brutale franchise rebute au premier abord et finit par séduire les natures élevées. Il avait beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, et savait apprécier les hommes et les choses avec une étonnante perspicacité.

Digitized by Google

Pendant ces luttes politiques, dont nous avons indiqué les traits essentiels, il ne cessa d'indiquer à Étienne la véritable voie que devait suivre la politique nationale pour aboutir à d'heureux résultats. — Très-peu préoccupé des questions de personnes, il passait les événements au creuset des principes les plus larges et les plus généreux. Son libéralisme n'était celui d'aucune coterie, et se résumait dans ce seul mot : « L'amour de la liberté. » La question de la réforme électorale, agitée au Congrès, le préoccupait beaucoup moins que le désir de voir opérer des modifications radicales dans certaines routines despotiques qui gouvernent le monde et qui se sont incarnées, depuis un demi-siècle, dans la bureaucratie. C'était là qu'il eût voulu porter la hache et le marteau.

— « Si jamais vous devenez un homme politique, disait-il à Étienne, si jamais vous avez une voix dans les conseils du pays, — et tout homme de cœur a le droit de nourrir cette espérance, — appliquez toute votre activité à la correction de ces abus qui ruinent les États et ne servent qu'à perpétuer tous les vices. — Toutes les révolutions humaines, quelles qu'elles soient, n'aboutiront à aucun résultat sérieux tant que ce monstre à mille têtes, qui s'appelle la bureaucratie, restera vivant. A quoi bon changer la tête quand les organes demeurent, quand la volonté souveraine, qu'elle s'appelle peuple ou roi, se trouve embarrassée, paralysée dans son action par l'apathie, la faiblesse, ou la résistance des membres? — A quoi bon le progrès au faîte de l'échelle sociale, quand la force d'inertie est partout? L'administration ressemble à une vieille mécanique usée ; que vous im-

Digitized by Google

porte qu'elle soit mue par la vapeur? Elle n'en fait que plus de besogne mauvaise et stérile. »

Lorsqu'Étienne et Claude abordaient les objets à l'ordre du jour, un point surtout donnait lieu, entre ces deux hommes que séparait l'espace d'un demi-siècle, à d'ardentes et longues controverses.

Étienne était un admirateur passionné de la Constitution de 1830. Claude allait parfois jusqu'à prétendre que, pour un pays qui sait pratiquer la liberté, la meilleure Constitutitution, c'est de n'en pas avoir, et citait l'exemple de l'Angleterre, où, lorsqu'un progrès frappe à la porte du Parlement, on n'est pas en droit de l'arrêter sur le seuil avec cette inflexible consigne : « On ne passe pas! ce que vous voulez est *inconstitutionnel!* C'est-à-dire, ce que vous demandez aujourd'hui, nous ne l'avons pas prévu, il y a cent ans; donc, vous n'avez pas de raison d'être. »

Ce n'était pas, toutefois, sur ce terrain général qu'ils différaient le plus. L'admiration d'Étienne pour le pacte fondamental, lui faisait trouver sublime le dogme de la séparation de l'Église et de l'État, né sous la brûlante influence des doctrines de Lamennais.

Claude Miette aurait mieux aimé que la Constitution déterminât d'une manière positive, comme le demandèrent au Congrès MM. Defacqz et Destouvelles, la suprématie de la loi civile. Il eût préféré un concordat avec Rome à la séparation absolue. Ces idées, il les développait avec une éloquence abrupte, peu littéraire, mais pourtant convaincante. Ses preuves, il les prenait dans l'histoire, dans le présent et dans le passé.

Digitized by Google

Nous ne citons ces faits que pour expliquer comment Étienne, au bout de quelques mois, se fortifia dans la discussion, comment il s'intéressa à l'étude des grandes luttes de la société moderne, comment, en outre, il s'attacha, par une sympathie de plus en plus étroite, à ce vieillard qui lui avait, au premier abord, causé une sorte de répulsion.

Peut-être aux yeux du lecteur, la belle Francine, ne sera-t-elle pas tout à fait étrangère aux raisons qui attirent Étienne dans le sombre cabinet de Claude Miette. Comme on le pense bien, la jeune fille ne se renferma pas durant six mois dans la réserve un peu sauvage dont elle avait fait preuve lors de la première visite de notre ami. Francine était fort instruite, nourrie de bonnes et solides lectures, mais elle n'avait abdiqué aucune des qualités de la femme, et là où son père n'apportait que la raison et la logique, elle apportait l'ardeur, la poésie, l'enthousiasme. Cette tendance lui venait en partie de son origine. Claude était Belge, mais autrefois soldat, courant le monde, il avait pris pour compagne une méridionale, une fille du peuple, une de ces Arlésiennes, dont la muse de huit siècles a chanté la beauté souveraine. Francine, on l'avait ainsi baptisée en souvenir de la France, était une nature étrange et maladive. Le mal du pays avait tué sa mère; elle semblait souffrir elle-même de cette vague douleur qu'un poëte a si bien nommée le mal du ciel. Son père, en lui enseignant à la fois la morale et la science, l'économie et la religion, semblait avoir oublié qu'il y eût un avenir pour Francine comme pour toutes les femmes. Elle était arrivée à vingt-cinq ans, ne connaissant rien de la vie réelle, mais ayant lu beaucoup

Digitized by Google

de livres sérieux qu'elle avait souvent mal compris. Son père lui donnait pour distraction les séances de la Chambre; on comprend qu'elles procuraient à Francine un médiocre plaisir, et son imagination ne se trouvait à l'aise que dans la société des poëtes ou bien à l'église. Les accents tour à tour majestueux et tendres de l'orgue, les chants de l'autel et du jubé, les cierges éclairant de leur tremblante lueur les hautes ogives du temple, ou tremblant dans les vapeurs de l'encens comme des étoiles dans le brouillard, en un mot le prestige et la pompe du culte, tel était le stimulant le plus vif des émotions de Francine. A vingt-quatre ans, elle était à la fois la femme la plus instruite et la plus naïve, la plus cultivée et la plus ignorante qu'il fût possible de rencontrer, en un mot un problème vivant. — L'excessive réserve, ou pour mieux dire la sauvagerie dont mademoiselle Miette avait fait preuve lors de la première visite d'Étienne, ne fut pas de longue durée. Il suffit de quelques semaines pour faire disparaître toute contrainte, et au bout d'un mois une véritable intimité régnait entre les deux jeunes gens. Francine traitait M. Franquart comme un frère, et ne se donnait pas la peine de dissimuler la sympathie qu'il lui inspirait. Sa nature primitive ne reculait pas devant de petites familiarités, fort innocentes d'ailleurs, qu'une femme du monde eût trouvées singulières. Jamais la fille de Claude ne prenait part aux discussions politiques engagées par son père, mais elle prenait sa revanche avec Étienne, en l'interrogeant sur l'un de ses poëtes favoris, le plus souvent sur le Dante qui était son dieu et qu'elle essayait de traduire. Alors elle ne craignait pas de prendre le bras d'Étienne,

Digitized by Google

pour le conduire à son petit bureau, de le pousser du coude comme on fait entre camarades pour stimuler son attention distraite, de lui prendre son crayon ou sa plume, comme s'il y eût eu entre eux une vieille camaraderie. Francine passait ainsi de la plus froide réserve au plus complet abandon.

Étienne était trop jeune, trop aimant, trop avide d'affection, pour ne pas se laisser aller à cette intimité si douce et si calme. Tous les jours, son travail terminé, il venait chez Miette et faisait la partie d'échecs du vieillard. Celui-ci lui rendait un cavalier et cependant le battait toujours. Alors Étienne se consolait de sa défaite en jouant avec Francine, qui le battait encore ; mais dans ces batailles il s'inquiétait peu du résultat, pourvu que la lutte fût longue et la partie compliquée. Alors les deux combattants échangeaient les défis les plus bizarres, se lançaient à la tête des vers de l'Arioste ou de Corneille, riant aux éclats, se disputant pour remettre un coup, et dans le désordre que provoquait la marche équivoque d'une tour ou d'un fou, heurtant leurs doigts et les retirant l'un et l'autre comme s'ils eussent touché un fer rougi.

Francine, malgré son âge et son instruction, était si jeune, Étienne si étourdi, que le père Miette, absorbé d'ailleurs par son grand travail sur la révolution, se préoccupait infiniment peu de ces jeux d'enfants. Mais ce que l'habitude et la bienveillance font trouver naturel et frivole, prend un aspect sérieux et grave pour peu qu'on essaye de le raconter, et bien peu de lecteurs admettraient qu'après six mois de cette fréquentation quotidienne, il n'eût pas surgi dans ces deux âmes si jeunes, si nobles, si bien faites pour se com-

Digitized by Google

prendre, un sentiment commun, plus ardent que l'estime, et plus discret que l'amitié.

Nous partageons sur ce point le scepticisme de nos lectrices, mais le respect de la vérité nous impose encore à cet égard un prudent silence. L'historien puise sa convictions dans les faits ; il n'a pas en main la clef des âmes. Avec Étienne, nous rendons hommage à la grâce et à la beauté de Francine ; nous comprenons qu'il tressaille parfois sous le feu de ces grands yeux noirs, baignés dans un flot de nacre légèrement azuré. — Mais nous ne pouvons croire qu'il ait oublié tout à fait Mademoiselle de Grandménil. — Quant à Francine, il n'est pas étrange qu'elle aime à se trouver avec notre ami Franquart, qu'elle soit devenue plus gracieuse, plus expansive et plus gaie, depuis le jour où une physionomie intelligente et jeune est venue se placer entre elle et son vieux père. Nous n'avons pas reçu jusqu'ici les confidences de son cœur. Peut-être les a-t-elles faites aux fleurs qu'elle arrose tous les jours sur sa cheminée, aux oiseaux qu'elle élève dans la petite serre qui précède son jardinet. Nous n'en savons rien et nous voulons respecter ce qu'elle cache avec tant de soin.

Nous avons d'autres énigmes à expliquer à ceux qui veulent bien nous suivre dans ce récit. Qu'est devenue cette grave préoccupation qui fut le premier motif de la visite d'Étienne? Qu'avait-il appris sur M. de Grandménil, qu'était-il en voie d'apprendre, quel profit devait retirer le député de ces relations du journaliste avec celui qui se cachait sous le nom de Claude Miette?

C'est ce que se demanda bien des fois l'avocat Lerot.

Digitized by Google

André tout d'abord était persuadé que le vieillard portait un nom d'emprunt. Il avait demandé un jour à M. de Grandménil s'il avait jamais connu quelqu'un qui s'appelât Claude Miette, et le représentant lui avait répondu, du ton le plus indifférent, qu'il entendait ce nom pour la première fois.

A plusieurs reprises différentes, André avait interpellé Étienne, sans beaucoup insister, du reste, sur le succès de ses démarches. Franquart ne lui faisait jamais que des réponses évasives. — Il se gardait même de laisser croire qu'il y eût entre lui et l'inconnu une si grande intimité. Mais Lerot, malin comme l'animal dont il portait le nom (1), n'accepta les déclarations de son camarade que sous bénéfice d'inventaire, et ne négligea aucune occasion de faire savoir à Mademoiselle de Grandménil, par son père ou les gens de la maison, qu'Étienne se montrait fort assidu près d'une belle étrangère, dont personne ne connaissait au juste l'origine ou la position.

Vers le commencement de 1847, Lerot et Franquart se trouvaient réunis dans la chambre de ce dernier, qui habitait à cette époque un appartement très-convenable dans la rue des Paroissiens.

C'était le soir : les deux jeunes gens fumaient des cigares et passaient en revue au coin du feu leurs regrets et leurs espérances.

— En somme, nous n'avons pas trop à nous plaindre de l'année qui vient de s'écouler, dit Lerot ; nous n'avons pas fait fortune, mais nous avons franchi un grand pas; tu com-

(1) *Lerot*, espèce de rat, grand comme un écureuil, qui mange les petits des oiseaux.

Digitized by Google

mences à être connu dans la presse et je ne suis pas tout à fait ignoré au barreau. D'ici à dix ans, nous aurons l'un et l'autre une position honorable. On ne peut guère désirer mieux.

— C'est vrai, répondit Étienne, mais dix ans c'est encore bien long. La société actuelle n'offre pas à la jeunesse un rôle bien déterminé, et le jour où l'on se sent homme, on devient le dernier des vieillards. Nous ne savons pas au juste à quel moment nous pouvons être utiles, et notre activité se perd sans résultat.

— Je ne suis pas de cet avis, dit André ; jusqu'à l'âge de quarante ans, on amasse des matériaux que l'on utilise plus tard, et l'on ne devient quelque chose qu'à la condition d'avoir pris ses mesures pendant longtemps.

— Allons donc ! s'écria Franquart. On s'use jusqu'à quarante ans à prendre ces précautions inutiles. Je crois que l'homme qui entrerait dans la vie avec des cheveux gris et qui dormirait jusqu'à l'âge mûr, entrerait d'emblée, là où vingt ans d'efforts ne nous aident pas à pénétrer.

— Tu es toujours mécontent, dit l'avocat. Le monde serait bien malheureux s'il était fait à ton image !

— Ma foi, je prends les choses du côté positif, et il est une question que je me pose tous les soirs sans jamais trouver le moyen de la résoudre. A quoi sert-il de vivre ? Est-il un homme qui ait le droit de prétendre qu'il est vraiment utile à ses semblables, qu'il apporte avec lui une idée nouvelle, un bienfait pour l'humanité ? Celui qui a bien vécu, c'est-à-dire honnêtement, et qui arrive sans remords jusqu'au bout de sa carrière, a-t-il fait autre chose que servir

Digitized by Google

l'intérêt de son propre égoïsme? Ou bien viendras-tu me dire que nous ne sommes ici que pour conquérir des droits à la félicité éternelle? La vie ne serait alors qu'un châtiment ou, si tu l'aimes mieux, une expiation.

— C'est possible, répondit Lerot avec quelque ironie. Mais j'avoue que cette métaphysique me touche infiniment peu, et je ne puis m'empêcher de croire que, chez toi, elle est beaucoup moins le résultat d'un raisonnement que la plainte d'un cœur malade...

— Malade! interrompit Étienne, véritablement inquiet.

— Eh sans doute, continua Lerot. Nos amours, les avons-nous oubliées! — Je te connais mieux que tu ne penses. Il y a six mois, tu étais follement épris d'une femme. — La raison t'y a fait renoncer. Aujourd'hui, c'est une autre, et qui sait, peut-être y a-t-il quelque obstacle aussi qui entrave cette nouvelle passion. — Voyons, n'est-ce pas ainsi?

Étienne haussa les épaules, mais ne répondit pas.

— Ou bien, fidèle et constant comme les chevaliers de la Table-Ronde, as-tu conservé dans ton cœur des cendres mal éteintes qu'il faut jeter bien loin pour allumer un nouveau foyer!

— Quel pathos!

— Es-tu bien sûr de ne l'avoir pas compris?

— Tu veux dire que j'aime toujours mademoiselle de Grandménil...

André fit un geste affirmatif.

— Et tu insinues que mademoiselle Francine Miette serait en voie de conquérir sa place...

— Dans ton cœur.

Digitized by Google

— Eh bien, je vais te donner une réponse catégorique.

Les grandes oreilles de Lerot se dressèrent.

— Je refuse, dit Étienne, avec beaucoup de calme et de résolution en même temps; je refuse de répondre à cette interpellation.

— Je ne me reconnais aucun droit de t'interroger, répondit André d'un ton narquois. Mais tu ne vas pas, j'espère, opposer encore une fin de non-recevoir à une question qui nous intéresse tous les deux. Où en sont tes investigations? tu me comprends!

Cette fois, Étienne parut être sérieusement embarrassé.

— J'avoue, dit-il, que je n'ai pas osé m'en occuper... J'ai été si bien reçu dans cette maison, que j'ai eu honte du motif qui m'y avait conduit.

— Mais tu n'y es pas allé, que je sache, avec l'intention d'espionner ton vieux militaire. Tu voulais l'interroger...

— C'est vrai; mais sachant que le seul nom de Grandménil excitait sa colère et sa défiance, j'ai compris qu'il me suffirait de le prononcer pour l'engager à se mettre en garde... pour être sûr de ne rien apprendre...

— Et d'être congédié; continua Lerot.

— Eh bien! s'écria Étienne, dont l'émotion allait croissant.

— Eh bien! reprit André, cela prouve que tu désirais beaucoup rester l'ami de M. Claude Miette, — que tu désirais aussi ne pas te priver de la société de mademoiselle Francine Miette, et que tu as bien vite oublié que la raison de tes premières démarches a été l'intérêt de Grandménil.

— Je ne sais vraiment pas, dit Étienne, ce qui t'autorise

Digitized by Google

à me parler de la sorte! Sais-tu ce que je veux, ce que je pense, ce que je fais? As-tu le droit de le savoir?...

— Encore une fois, non; mais je ne puis oublier qu'un jour tu es parti d'ici à la recherche d'un grand secret, d'un secret qui regardait tes amis autant que toi-même, et dont tu leur devais compte s'il était découvert.

— Si je découvrais quelque mystère dont la révélation pût nuire à M. de Grandménil, c'est à M. de Grandménil que je ferais ma déclaration.

C'était là précisément ce qu'André voulait empêcher.

— Tout bien considéré, reprit-il, je vois que tu as renoncé à tes recherches.

— J'avoue, répondit Étienne, que la connaissance que j'ai pu acquérir du caractère de Claude Miette m'a complétement rassuré pour le cas où il y aurait quelque péril. Je crois cet homme incapable d'une mauvaise action.

— Et sa vengeance? dit l'impitoyable Lerot.

— Sa vengeance?

— Sans doute; n'a-t-il pas dit à Hector, en notre présence, qu'il avait à se venger?

— De Grandménil?

— De Grandménil!

— Avoue, s'écria Étienne, en qui semblait s'opérer un revirement soudain, avoue que tu es un homme singulier. Quand, il y a six mois, je t'ai parlé le premier de mes soupçons, tu t'es moqué de moi. Aujourd'hui que je te rassure, tu m'adresses des reproches.

— J'ai eu tort la première fois, répondit André sans aucun embarras. Je ne t'ai jamais d'ailleurs, déconseillé les

Digitized by Google

recherches. Quoique j'eusse autant d'intérêt que toi à savoir la vérité, autant de raisons que toi de rendre service à M. de Grandménil, j'ai voulu te laisser agir librement. Mais aujourd'hui, si tu veux que je te parle en toute franchise, aujourd'hui mes idées ont changé, et si tu ne veux pas affronter le péril, je le ferai, moi... et je ne me laisserai pas arrêter par les beaux yeux d'une femme, dans ce que je regarde comme l'accomplissement d'un devoir.

— Toi ! dit Étienne qui bondit sur sa chaise. Toi ! tu irais !

— J'irai, continua très-froidement André, se levant à son tour. J'irai, parce qu'il le faut. La première fois que tu m'as confié tes soupçons, je les ai trouvés ridicules. En rapprochant certaines circonstances, en consultant certains indices, j'en suis arrivé à croire que tu avais raison ; à me le persuader plus vivement que toi-même. Le jour approche, où le nom de Grandménil, en vue d'une lutte solennelle, va être livré à tous les vents de la publicité ; il importe que nous sachions de quels moyens vont user contre lui ses adversaires. Tu en as rencontré un, tu dois l'interroger. S'il ne t'apprend rien de précis, tu sauras du moins si l'on tient en réserve quelque manœuvre, et nous préviendrons Grandménil. Certes, s'il ne connaît pas ses ennemis, du moins sait-il quelles armes on peut employer contre lui, et, à défaut de succès, nous pourrons, par une retraite prudente, prévenir un scandale. Voilà mes raisons ; l'amitié seule me les inspire. Aussi je te le répète ; à moins que tu ne consentes à faire ce que tu as promis, ce que tu es cent fois mieux à même que tout autre de réaliser ; ce que tu dois à tes anciennes relations, à ton premier amour, j'irai, moi,

Digitized by Google

chez Claude Miette; j'y conduirai, s'il le faut, M. de Grandménil. Je le mettrai en face de celui qui, un jour, devant son fils, nous a parlé de vengeance, et dont, peut-être aujourd'hui, tu es devenu le complice...

— André! s'écria Étienne, indigné.

— Ne nous querellons pas, répondit André, sans rien perdre de son imperturbable sang-froid. Peut-être s'agit-il de choses très-graves et qui exigent que nous soyons unis. Je te demande de réfléchir. Je viendrai demain savoir ce que tu auras décidé.

Et sur ces mots, prononcés avec un sang-froid qui ne se démentit pas un instant, l'avocat Lerot sortit, laissant Étienne abandonné à ses réflexions.

Digitized by Google

Digitized by Google

XII

Quand Étienne se trouva seul, sa colère se changea brusquement en une vive tristesse. Couché plutôt qu'assis dans son fauteuil, les bras pendants, la tête baissée, il semblait écrasé sous le poids d'un découragement profond.

Pour peu qu'on ait suivi jusqu'à ce jour les phases diverses de la carrière de Franquart, on a dû remarquer dans ce caractère un singulier mélange d'énergie et de faiblesse. Son courage, qui jamais ne faiblissait à l'appel du devoir, le désertait souvent dans les simples embarras de la vie. Étienne n'était pas une nature héroïque ; la somme de ses bonnes qualités dominait ses défauts ; il méritait l'estime et l'intérêt, comme la meilleure moitié des hommes, mais personne, jusqu'à ce jour, ne s'est avisé de saluer en lui la perfection. Doué de facultés supérieures, d'un esprit vif, d'un excellent cœur, Étienne manquait de volonté. S'il

Digitized by Google

montrait parfois, dans de grandes circonstances, l'audace qui fait entreprendre, il savait rarement déployer cette volonté froide, persévérante, qui persiste à travers les obstacles, et qui donnait tant de force à la très-vulgaire intelligence de M. Lerot. — La diplomatie n'était pas la vocation d'Étienne Franquart. Une impression l'écartait de son but; un sentiment de délicatesse l'en détournait complétement.

Ainsi le jeune homme disait vrai, quand il affirmait à Lerot que la crainte de paraître abuser de la confiance du vieux Miette, l'avait empêché de donner suite à ses premières intentions. — Entré dans la place en ami, il ne voulait pas la quitter en traître; mais cette amitié même qu'André lui reprochait comme une faute, lui pesait aujourd'hui de tout le poids d'un remords.

Étienne avait goûté sous l'humble toit de l'inconnu, six mois de ce calme bonheur qui, à certains jours, lui avait semblé l'idéal de la vie, et brusquement, sans que rien dans le passé fît prévoir ce revirement soudain, il allait demander au vieillard des secrets achetés par une longue hypocrisie, pour les trahir ensuite, comme le dernier des espions.

Et pourtant l'inflexible logique le voulait ainsi!

De quelque côté qu'il se retournât, il trahissait quelqu'un et quelque chose; ici Claude et l'hospitalité, là Grandménil et son premier amour.

C'était bien pour sauver le père d'Aimée, qu'il croyait en péril, qu'il avait recherché le vieillard, qu'il s'était introduit chez lui, qu'il avait désiré une place à ce foyer désert.

Digitized by Google

Aujourd'hui quelqu'un serait venu lui dire : « Tes soupçons étaient fondés, Grandménil est perdu, déshonoré, tu pouvais le sauver, tu le devais, et ta faiblesse a consommé sa perte... » Qu'eût-il pu répondre à son accusateur ?

En ce moment, sa conscience l'accablait. C'était donc ainsi qu'il prouvait sa constance, son amour, sa gratitude ! André Lerot lui donnait des leçons de dévouement !

Étienne se leva non sans peine et parcourut à grands pas sa chambre, remuant cinquante objets pour se distraire, puis s'arrêtant, les mains dans les poches, et les yeux fixés sur le sol, cherchant toujours en vain le moyen de sortir honnêtement de la situation qu'il s'était créée.

Dans cette promenade circulaire, qui ressemblait à un supplice, il finit par s'arrêter devant une commode, dont il ouvrit d'une main fiévreuse le tiroir supérieur. — Il y prit une petite boîte de carton, très-simple, une de ces boîtes dans lesquelles les bijoutiers enveloppent leur marchandise. Elle contenait deux papiers et un médaillon. Le médaillon, c'était le portrait d'Aimée. L'un des papiers était un brouillon tracé de la main d'Étienne. L'autre ne contenait que ces mots : — « *Espérance et courage ; restez et j'attendrai*, » écrits sur un chiffon de papier rose à tranche d'or.

Étienne prit le portrait et le contempla pendant longtemps d'un œil humide...

— Et voilà, dit-il, voilà celle qui m'aime et que j'oublie, celle que j'oublie et qui m'attend !

Puis il se rassit et relut ce brouillon de sa propre éloquence :

Digitized by Google

« Mademoiselle,

« C'est la première fois que j'ose vous écrire, et encore ma hardiesse n'a-t-elle d'autre cause que la crainte d'avoir encouru votre mépris. — Quoi qu'il advienne de ma témérité, je m'y résigne, mais je ne puis me résoudre à perdre votre estime. — Un incident auquel je suis complétement étranger me défend désormais l'accès de la maison de votre père. Tel est le premier châtiment de ma pauvreté ; je n'ai pas hésité à le rendre plus cruel encore en renonçant à ma position.

« Ainsi privé de tout, je ne sais ce que l'avenir me réserve, et je me compare à un mourant qui fait ses adieux à la vie. Prêt à quitter ce coin de monde où vous étiez mon soleil, décidé à partir, à chercher fortune quelque part où j'aie le droit de vivre du travail de mes bras, au lieu de vendre ma pensée, je veux vous ouvrir mon cœur. — Il est tout entier dans ces trois mots : Je vous aime. — Je vous aime depuis le jour où je vous aperçus pour la première fois, si belle d'innocence, de franchise et de grâce, jouant comme un enfant dans les riants jardins de Grandménil... Pendant huit jours, nous avons parcouru ensemble les bois et les plaines, nous avons vécu comme un frère et une sœur, nous disant nos impressions les plus intimes; tout ce que vous avez pris alors pour de l'amitié, c'était de l'amour, — un amour que l'absence a surexcité, et que le malheur n'a pas éteint. Je vous aime plus que la vie, et en vous l'avouant, je crois vivre deux fois. Et pourtant un abîme nous sépare. Vous, si riche et si belle, vous ne pouvez aimer le déshérité du sort. Pardonnez-lui du moins de chercher une consola-

Digitized by Google

tion dans le bonheur de vous ouvrir son âme.—Il va partir plein de votre image. Il retrouvera quelque repos s'il vous sait heureuse. La détresse le condamne à vous oublier : il vous demande pour unique bienfait de penser à lui quelquefois. »

C'était cette lettre qu'Aimée avait trouvée sur sa toilette, en revenant de sa promenade au bois de la Cambre.

— Voilà pourtant ce que j'ai écrit il y a six mois ! J'étais ivre d'amour alors, je voulais partir, me tuer, disparaître de la surface du monde, dès l'instant où elle ne devait point m'appartenir. — J'écris cette lettre hardie. Je parviens à la faire remettre par sa femme de chambre. — Cette démarche accomplie, tout mon courage s'évanouit ; il me semble que j'ai commis une mauvaise action ; je donnerais mon sang pour ravoir cette lettre qui va porter le trouble dans ce cœur chéri ; je veux disparaître afin de la sauver du bruit et du trouble de cet amour insensé... Soudain une lettre m'arrive, elle est bien pour moi, écrite par elle ; je reconnais sa main, son cachet, je respire son parfum.—Bonté du ciel ! le croirai-je, elle m'aime... Elle m'envoie son portrait, puis ces mots :.., « Espérance et courage ; restez et j'attendrai. » — O vertige de cette heure suprême, comment vous oublierai-je jamais ? — J'étais fou, j'avais le délire. Combien de fois t'ai-je baisé, petit portrait bien-aimé !... Et puis, qu'ai-je répondu ? J'ai écrit ce jour-là... Mais quoi ? Ce n'était pas l'heure de modeler des phrases... Il n'y avait que trois lignes. — Des serments de constance et de foi ! des promesses ; je jurais de parvenir, de mettre à ses pieds ma vie, de soulever le monde pour avoir le droit de lui offrir mon

Digitized by Google

cœur. — Et tout cela, il y a six mois ! Et depuis lors, plus rien !... rien ! Des souvenirs et pas un acte. — Des rêves, des regrets, des espérances, et rien au delà.—Et il faut que ce soit Lerot, un indifférent, qui me rappelle mon devoir et mes promesses ! — Je suis un misérable. Six mois passés à ne rien faire ! c'est honteux ! Aussi qu'avais-je besoin d'aller dire à Lerot que je soupçonnais un mystère, — une folie qui m'a pris un matin !

Étienne se leva et se rassit bien des fois encore, poursuivant ce monologue à mots entrecoupés, ne sachant trop que faire, ne se décidant à rien, rougissant de sa faiblesse et surtout de l'humiliation que lui infligeaient les paroles d'André. Au fond de sa douleur, la voix de l'orgueil blessé criait, comme autrefois au sein de la pauvreté.

Après une heure environ, Étienne en vint à se persuader qu'il aimait plus que jamais mademoiselle de Grandménil et que son devoir l'obligeait à faire ce que lui ordonnait l'avocat. Il s'habilla donc et résolut d'aller le jour même chez Claude Miette et, sinon d'en finir, du moins d'attacher le grelot.

Le soir vers six heures, il se rendit rue de la Vierge-Noire.

Pour la première fois depuis six mois qu'ils se connaissaient, Claude n'y était pas.

Francine reçut notre ami.

Celui-ci, dans ce tête-à-tête imprévu, ne put se défendre d'une émotion très-vive. Les deux jeunes gens étaient assis à quelque distance l'un de l'autre, Étienne près du feu, Francine devant la table, lisant le journal du soir. — L'abat-

Digitized by Google

jour de la lampe concentrait la lumière dans un cercle étroit, de telle sorte que la figure seule de Francine se trouvait éclairée. Franquart, assis dans la pénombre, heureux de cacher ainsi son trouble, resta pendant quelque temps silencieux. Il admirait la superbe physionomie de cette femme, qui brillait d'un éclat royal dans le cadre poudreux et modeste de cette humble demeure. Jamais Francine n'avait été plus belle. — Ses paupières frangées de cils soyeux s'abaissaient sur ses yeux attentifs à sa lecture. Un léger pli creusait son front pâle, sa lèvre était sérieuse et grave, et son menton du plus pur ovale, reposait sur une main dont le galbe eût défié la statuaire.

Étienne la contempla longtemps et sentit à diverses reprises courir dans ses veines un frisson qu'il attribua à la gravité de la démarche qu'il voulait tenter le même soir.

Il crut cependant par politesse devoir rompre le silence :

— Vous lisez là quelque chose de bien intéressant, dit-il, pour être si fort absorbée.

Francine leva lentement ses paupières, dirigea sur Étienne ses grands yeux de gazelle et dit en souriant :

— Je lis les annonces de l'*Observateur*.

— Pas possible.

— Si vous ne me croyez pas, venez voir.

Étienne se leva, et vint regarder par-dessus l'épaule de Francine.

— Vous voyez, dit-elle, de son ton naïf...

— Étienne ne répondit pas. — En baissant la tête, il avait effleuré de sa joue les cheveux de la jeune fille et ce contact l'avait frappé d'une secousse électrique. Il alla se

Digitized by Google

rasseoir, tout chancelant, et ce ne fut qu'au moment où il se trouva réinstallé près du feu, qu'il répondit...

— C'est vrai...

Mais il prononça ces mots d'une voix dont l'accent parut si bizarre à la jeune fille, qu'elle ferma cette fois son journal, leva tout à fait la tête et dit au visiteur.

— Qu'avez-vous ce soir? — Êtes-vous malade?

— Moi? pas du tout, répondit Étienne d'un ton bref et d'une voix étranglée.

— On le dirait, répliqua Francine, vous paraissez de si mauvaise humeur...

— J'ai le spleen, réprit-il, du même ton laconique...

— Avez-vous été contrarié aujourd'hui?

— Oui...

— Et peut-on vous demander en quoi?

— Non.

— Décidément, monsieur Étienne, vous êtes bien dur ce soir, dit Francine, et je vais vous laisser tout seul jusqu'à ce que papa revienne.

— Vous ne ferez pas cela : mademoiselle, je m'en irai plutôt moi-même.

— C'est inutile, dit Francine. Et prenant son carreau elle se mit à broder.

Nouveau silence qui dura près de cinq minutes.

— Vous ne fumez pas un cigare? dit Francine, le rompant le premier.

— Merci.

— A votre aise, M. Franquart.

— Vous travaillez donc quelquefois? dit celui-ci, après

Digitized by Google

cinq nouvelles minutes de calme plat, pendant lesquelles on n'entendit que le tic-tic monotone de la pendule d'albâtre.

— Comment, si je travaille?

— Je croyais que vous lisiez toujours...

— Il faut bien que je médite ce que j'ai lu, et rien ne prête à la méditation comme les ouvrages de main.

— On m'a déjà dit cela, répondit Franquart.

— Vraiment! dit Francine, d'un ton enjoué. Il vous est donc arrivé quelquefois de *causer* avec des demoiselles? Je croyais, M. Franquart, que vous *discutiez* toujours.

Elle appuya sur les deux mots que nous avons soulignés.

— J'avoue que je ne sais pas causer, dit-il, à moins d'avoir une opinion à combattre ou à défendre. Les frivolités de la conversation me sont insupportables.

— Je comprends cela; mais on peut s'entretenir de choses sérieuses sans discuter.

— Desquelles? De quoi voulez-vous qu'on parle à une femme, quand on lui a fait un compliment sur sa robe?

— On lui en fait un autre sur sa coiffure, dit Francine en riant.

— C'est cela, et puis sur son pied, et puis sur n'importe quoi. Des compliments sur elle et du mal sur ses amies.

— Je n'en sais rien, dit Francine; je n'ai pas d'amies, et si j'en avais, elles seraient trop bien choisies pour qu'il fût permis à quelqu'un de les attaquer devant moi. Mais pour vous prouver qu'on peut causer d'autre chose, parlons d'un livre que je viens de dévorer; avez-vous lu *Mauprat?*

— De Georges Sand?

Digitized by Google

— Naturellement.

— Je l'ai relu plusieurs fois.

— Et quelle est votre opinion sur ce livre?

— A mon avis, c'est un chef-d'œuvre.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi. Mon père prétend que c'est un livre absurde, et qu'il n'existe pas de femmes telles qu'Edmée. A la rigueur cela ne prouverait rien. Dans un roman, tout ce qui est possible est vrai, et je ne vois dans Edmée rien d'impossible.

— Je vais plus loin que vous encore, ajouta Étienne. — En fait de romans, je me préoccupe très-peu de la vraisemblance, pourvu qu'ils soient intéressants.

— Cette théorie-là me paraît dangereuse, reprit Francine. Elle diminue le rôle de l'écrivain, et je n'admire pas Edmée parce qu'elle m'intéresse, mais parce qu'elle me donne un exemple.

— Un exemple?

— Je la crois vraie, parce que dans sa position j'agirais comme elle.

Et comme Francine parlait ainsi, ses yeux s'allumaient d'un feu étrange, si bien qu'Étienne crut voir devant lui la mâle héroïne du poëte français.

— Ah oui, j'aime la vie aventureuse, continua Francine, ces courses vagabondes, ces dangers, ces désespoirs, le sacrifice! Tout cela c'est la vie.... c'est le bonheur. — Avouez en tout cas, que cela vaut mieux que de broder des collerettes.

— Oui dans les livres, répondit Étienne. Et encore, essayez donc de faire un roman, avec Edmée et Mauprat

Digitized by Google

mariés à l'état civil. — Moi aussi j'admire les créations des poëtes, mais je rêve un autre bonheur que celui de leurs héros. Je rêve une femme, bien douce, bien affectueuse et bien sage, aimant son mari, son foyer, ses enfants; veillant le jour aux soins du ménage; le soir, tricotant des bas, entre un berceau et la table où travaille son époux; trouvant sa poésie dans la réalité, sachant parler de choses sérieuses sans pédantisme, et de choses triviales sans ennui; capable de comprendre les idées élevées et de pratiquer les idées positives; craignant les aventures et jugeant la vie assez vaste, quand elle est doublée par l'affection de celui qu'elle respecte et qu'elle aime, et qui lui rend le respect et l'affection.

Voilà le roman que je rêve...

— Vraiment? dit Francine...

Et pour écouter Étienne, elle avait laissé tomber son ouvrage.

— Je vous croyais plus ambitieux? dit-elle encore.

— Ambitieux! répondit le jeune homme avec une expression pleine d'amertume; quelle est donc l'ambition du pauvre? Que cherche-t-il dans la vie, si ce n'est le droit de se reposer, humble et tranquille, au sein de l'obscurité? Ambitieux! quand on est orphelin; ambitieux! quand chaque jour est sans lendemain; quand on traverse le monde, comme une ville étrangère, sans parents, sans protecteurs et sans amis. Pour être ambitieux avec de tels éléments, il faut se croire assez de génie pour défier l'univers. Et puis, que vient faire l'ambition dans ce rêve de bonheur, dans la douce légende du foyer domestique? —Vous qui lisez tous les grands maîtres,

Digitized by Google

vous ne connaissez donc pas Richard Darlington; vous ne connaissez pas cet homme qui, pour être grand, sacrifie tout jusqu'à l'honneur, qui s'élève à des hauteurs vertigineuses et retombe sur la terre les mains sanglantes, pour s'entendre appeler fils de bourreau! Du moins vous connaissez Macbeth, l'ambition attachée à sa proie comme Vénus à la Phèdre antique. — Là aussi le sang coule; là aussi la honte est la compagne du succès. Je vous cite de grands exemples et je m'exalte sans le vouloir. Mais dans notre petit monde à nous, prosaïque, médiocre et vulgaire, l'ambition tue aussi avec les mêmes armes, le déshonneur, le ridicule, le remords. Le député qui fait des lâchetés pour conquérir un portefeuille, le bourgeois qui fait des platitudes pour obtenir un grade dans la garde civique, l'écrivain qui se vend pour une croix, l'homme de talent qui s'avilit pour gagner une dot qui lui servira de marchepied, tout cela des ambitieux, et vous me rangez dans le nombre! C'est une injure que je répudie. — Mon idéal à moi, c'est le calme de la vie réelle, la solitude avec des êtres aimés, avec des livres, les seuls amis fidèles; ce serait au besoin ce cabinet tranquille, ce feu qui pétille, cette lampe éclairant des traits chéris...

Francine était devenue très-pâle; sa respiration pressée soulevait sa poitrine émue. Elle se sentait défaillir. Heureusement, la porte s'ouvrit et son père entra...

— Bonsoir, mes enfants; dit le vieux Claude. Brrr!... Il ne fait pas chaud dehors et je suis content de trouver un bon feu. Puis il baisa le front de sa fille et serra la main d'Étienne.

Digitized by Google

— Vous avez très-froid tous les deux, dit-il en s'asseyant.

Puis il interrogea Étienne sur les bruits du jour. Il écouta d'abord, puis prononça de loin en loin quelques mots entrecoupés, et enfin s'endormit, selon son habitude de tous les soirs.

La position d'Étienne devenait de plus en plus difficile. Il prévoyait qu'à moins d'un coup d'audace, il n'arriverait pas encore à son but ce soir-là. — Cependant il fallait agir, sinon Lerot viendrait le lendemain, et profiterait de son silence pour le représenter aux yeux de Miette comme un intrigant, que le seul but de surprendre les secrets du vieillard avait amené dans cette demeure hospitalière.

Sous ce rapport, Étienne exagérait peut-être le côté fâcheux de sa position. Mais il avait conservé, au fond de son esprit hésitant, la certitude que Claude Miette possédait sur M. de Grandménil des renseignements qui pouvaient le compromettre. Cette pensée, dont nous avons fait connaître l'origine, s'était enracinée dans son esprit, à la vue du soin scrupuleux que mettait le vieillard à lui cacher tout ce qui se rapportait à une époque dans laquelle de vagues rumeurs, répandues jadis, avaient assigné au représentant de Verviers un rôle peu honorable. André Lerot en savait sous ce rapport plus long que son ami, et sa visite à Franquart n'avait pas été fortuite. La veille au soir, venant de chez Grandménil, l'avocat était entré dans un estaminet de Saint-Josse-ten-Noode, et là, dans une conversation sur des hommes publics, il avait entendu insinuer contre son patron des accusations étranges. — On parlait de trahison, de complot, de desseins révolu-

Digitized by Google

tionnaires. Ces propos s'échangeaient à voix basse, mais André avait l'oreille très-fine et en comprit assez pour éprouver des inquiétudes sérieuses. — Les soupçons d'Étienne lui revinrent à l'esprit avec plus de force que jamais, et il lui fit le récit que l'on sait, bien décidé à tenter quelque démarche décisive, dans son propre intérêt. M. l'avocat Lerot était un homme trop prudent pour continuer à suivre la fortune d'un personnage qui, d'un jour à l'autre, pouvait être renversé de son piédestal. Peu lui importait de connaître au juste le côté faible de M. de Grandménil ; les détails l'inquiétaient médiocrement ; il voulait savoir d'une manière positive si la gloire de son patron était entachée de quelque vice rédhibitoire, afin de se retirer à temps d'une situation critique. Mais, en mettant Franquart en campagne, il avait eu grand soin de ne pas se compromettre sans nécessité. Il ne dit rien à notre ami de ce qu'il avait entendu, et fit un appel à son cœur, sur lequel il comptait plus que sur son habileté.

Voici donc Étienne dans un grave embarras. Comment va-t-il s'y prendre pour amener Claude sur ce terrain dangereux? Le vieillard est endormi. — Étienne regarde d'un air inquiet Francine étonnée.

— J'ai quelque chose à demander à votre père, dit-il à demi-voix.

— Quelque chose de sérieux? répondit Francine, sur le même ton.

— De très-sérieux.

— Un renseignement?

Étienne fit un geste négatif.

Digitized by Google

— Un service?

La réponse fut la même.

— C'est donc très-grave?

— Très-important.

— Pour vous?

— Pour moi et pour d'autres...

A cette dernière réponse, dite d'un accent pénétré, Francine qui, jusque-là, avait regardé son interlocuteur avec une attention qui ne trahissait qu'une curiosité très-vive, baissa soudain les yeux et rougit. — Nous ne savons quelle brusque pensée traversa son cerveau. Mais son aiguille trembla dans sa main.

Étienne s'aperçut de cette impression. Elle accrut son trouble... Il ne savait trop comment renouer le fil de la conversation, quand le vieux Miette, rouvrant les yeux, dit de ce ton rude que nous lui connaissons :

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez? Voyons, je ne dors pas, je vous écoute...

— Les deux jeunes gens furent très-émus de cette interpellation, à laquelle ils ne s'attendaient pas.

— C'est à vous seul, dit Étienne, que je voudrais parler...

— Eh bien, Francine sortira.

Francine n'avait pas attendu cette apostrophe brutale. Étienne n'avait pas achevé sa phrase, que déjà elle s'était levée et se dirigeait vers la porte, chancelante, plus morte que vive...

Étienne voulut balbutier quelques mots d'excuse. La jeune femme était déjà sortie.

Digitized by Google

— Voyons, dépêchons-nous, dit Claude. Je n'aime pas les longues préfaces. — Qu'avez-vous à me demander?.

— Monsieur Miette, commença Étienne d'une voix tremblante, peut-être allez-vous trouver mes questions très-indiscrètes. Mais le devoir m'oblige à vous les faire...

— Faites toujours; au but, au but...

— Il y a à Bruxelles un homme qui m'a été utile, envers qui j'ai de grandes obligations. On est venu me dire que la vie de cet homme n'était pas à l'abri de tout reproche; qu'il y avait dans son existence des mystères que la haine pourrait trahir un jour. Cet homme a une fille que j'ai connue enfant, que j'ai aimée, que je voudrais sauver. — Vous connaissez cet homme, vous le haïssez... je le sais...

— Je ne hais qu'un seul homme sur cette terre! répondit Claude d'un air sombre.

— C'est sur lui que je viens vous interroger.

— Si vous êtes son ami je vous plains.

— Il m'a obligé.

— Son nom?

— Grandménil.

— C'est bien cela. Et vous voulez sauver cet homme? Et vous croyez que je vais sacrifier ma vengeance à vos amitiés? Vous êtes fou!

Cette réponse, à laquelle il aurait dû s'attendre, frappa notre ami comme un coup de foudre. Il resta pendant plusieurs secondes, muet, paralysé.

La conscience du péril lui rendit quelque force. Il se jeta aux pieds de Claude et le supplia, s'il voulait perdre M. de Grandménil, d'épargner au moins ses enfants. Après

Digitized by Google

une longue résistance le vieillard consentit à parler, mais il força Étienne de jurer sur l'honneur et la mémoire de sa mère qu'il ne divulguerait pas son secret. Étienne en fit serment; dans sa position cruelle, tout lui semblait préférable à l'ignorance. Sachant la menace, le hasard l'aiderait peut-être à la conjurer. Il écouta donc, avec une surprise mêlée d'épouvante, le récit qu'on va lire :

Digitized by Google

Digitized by Google

XIII

« Les événements secrets auxquels se mêle le nom de Grandménil, ont eu leur origine il y a bientôt sept ans. — Après la chute du ministère de Theux-Nothomb, le roi tenta, comme vous le savez sans doute, un essai d'administration libérale. MM. Rogier et Lebeau furent les instruments trop dociles de cette combinaison chimérique et prématurée. Ils succombèrent, faute d'avoir posé des conditions formelles avant leur entrée au pouvoir.

« Si leur chute fit des heureux, leur avénement leur avait fait de cruels ennemis, et parmi ceux-là figurait en première ligne le personnage sur lequel vous m'interrogez.

« M. de Grandménil, arrivé de sa province le lendemain de la révolution, travaillé d'une soif ardente de parvenir, avait spéculé depuis six ans sur le triomphe de l'opinion libérale et s'était fait le courtisan de ses chefs, comme il se

Digitized by Google

fait aujourd'hui le courtisan des radicaux. Bien reçu par eux, traité avec toutes les apparences d'une considération que justifiaient d'après lui son mérite et sa fortune, il comptait sur un portefeuille, le jour où ils arriveraient au pouvoir. — Personne n'ignorait ces espérances, et pourtant le jour où le cabinet de 1840 fut constitué, le département des finances, convoité par Grandménil, fut donné à M. Mercier, sans qu'il eût été question un instant du député verviétois.

« La colère de Grandménil fut terrible, et il jura une haine implacable à ceux qui venaient de trahir ses plus chères aspirations. Trop habile pour briser ouvertement avec eux et renier ainsi ses antécédents politiques, il se promit de saisir l'occasion de leur nuire dans l'ombre. Elle se présenta bientôt.

« Vous connaissez le complot orangiste de 1842. Je n'ai pas à vous en parler ici. Le public, à l'époque où les débats se déroulèrent devant la cour d'assises du Brabant, refusa de lui attribuer un caractère sérieux. Les preuves précises et authentiques manquaient à l'accusation. Les moyens dont devaient se servir les conspirateurs, leurs deux canons, leur petit sac de poudre, tout cela sembla parfaitement ridicule.

« Le ministère public, dans son réquisitoire, eut beau citer des lettres fort curieuses, dont l'une, entre autres, saisie dans une chambre à l'hôtel de Suède et adressée à un chambellan du roi Guillaume, faisait présumer de hautes connivences en Hollande. Mais tout de ce côté se bornait à des présomptions. M. l'avocat général de Bavay eut beau tenter de grossir l'importance du débat, il eut beau recommander au jury la sévérité, il eut beau lui rappeler que si le gouvernement du

Digitized by Google

roi Louis-Philippe avait usé de plus de rigueur envers les conspirateurs de Strasbourg, il n'aurait pas eu à sévir plus tard contre l'attentat de Boulogne ; cette appréciation manquait de base, et l'opinion ne vit dans ce complot que l'avortement d'un projet ridicule organisé par quelques mécontents.

« Ce que le ministère public ignorait, je le sais moi et vous allez l'apprendre.

« Bien longtemps avant les premières tentatives signalées dans l'acte d'accusation de 1842, des agents provocateurs avaient organisé chez nous un foyer d'intrigues au profit d'une restauration impossible.

« Des hommes influents de la cour de la Haye, pour qui la révolution de 1830 avait été une cruelle surprise, et la conduite des puissances européennes une déception violente, avaient cru de bonne foi que la nouvelle Belgique, encore mal remise de ses luttes et mécontente du vote des 24 articles, s'associerait à un mouvement qui aurait pour effet de rétablir chez nous la dynastie des Nassau. Par suite d'un concours de circonstances qu'il est inutile de rappeler, M. de Grandménil, aveuglé par la rancune de son échec de 1840, s'était laissé gagner à leurs idées par de séduisantes promesses ; sa position garantissait le secret de ses démarches ; il fut l'intermédiaire de la correspondance qui s'échangea dès lors entre Bruxelles et les conspirateurs de la Haye.

« J'ignore quel fut en réalité le succès de ses tentatives : je sais qu'il reçut de l'argent et qu'il le dépensa. La tournure que prirent les événements, n'a pas permis de constater s'il le fit avec fruit pour la cause qu'il avait consenti à servir.

Digitized by Google

« Toujours est-il qu'il eut l'audace de s'adresser à de grands personnages, et en première ligne au ministre de la guerre d'alors, le général Buzen. Celui-ci à cette époque était en butte aux attaques les plus violentes; on lui reprochait des actes de favoritisme que démentait son caractère indépendant et presque brutal; on prenait pour de l'arrogance sa misanthropie, qu'expliquait une carrière remplie de rudes épreuves. Bref, c'était un homme impopulaire, et cette raison porta Grandménil à s'adresser à lui. Mais il en avait une autre, qui dépeint d'une façon remarquable la nature perverse de cet homme politique. Il se disait que, s'il parvenait à compromettre avec lui le ministre, il sauvegardait sa position, dans le cas d'une issue fâcheuse, et que de corrupteur, il lui serait peut-être facile de se transformer aux yeux du public en révélateur, et de s'assurer des titres à la reconnaissance de ceux qu'il méditait de renverser.

« Il va sans dire que les secrets intimes de la conspiration n'avaient pas été livrés à des hommes de bas étage, tels que ceux que l'on vit plus tard à côté des principaux accusés jouer, dans une autre affaire, un rôle si déplorable à la cour d'assises. Ils étaient restés dans la possession des chefs, et Grandménil n'avait été autorisé à les confier au général Buzen que parce qu'il répondait audacieusement de l'associer au complot.

« Moi qui ai connu le général, — je vous dirai tout à l'heure quand et comment, — je sais que la Belgique ne posséda jamais de citoyen plus dévoué à ses institutions et à sa dynastie. Les services qu'il rendit à la révolution, entre autres au siége d'Anvers, sont la preuve de son mérite et de

Digitized by Google

son patriotisme ; l'unanimité du vote qui, dans les deux Chambres, accorda une pension à sa veuve, après un exposé des motifs qui rendait hommage à toute sa carrière militaire, prouva aussi combien était grande et sincère l'estime de ceux qui avaient eu l'occasion de le voir de près.

« Cependant le ministre de la guerre accueillit les communications de Grandménil avec une bienveillance qui eût paru suspecte à tout homme moins aveuglé par la haine que ne l'était le ministre manqué de 1840. Le général voulut voir des pièces. Grandménil lui montra des lettres émanant de divers personnages de la cour de Hollande. Ces lettres lui étaient adressées et son nom y figurait maintefois.

« Ceci se passait dans les premiers jours de 1841, bien avant que le complot jugé plus tard par la cour d'assises eût reçu un commencement d'exécution. — Tout était différent, les hommes et les moyens. Le ministre, en prenant connaissance des pièces, déclara sur l'honneur qu'il n'en ferait pas l'instrument d'une dénonciation. Ce fut son tort, et le premier élément de sa perte.

« Le général Buzen prit les lettres, les parcourut d'un coup d'œil, puis, sans prononcer une syllabe, sans hésiter une seconde, se leva, replia le paquet et le remit à son interlocuteur.

« Grandménil resta atterré devant le calme de cet homme, et la dignité du geste avec lequel il lui restitua ce dossier.

« Il attendit muet et blême que le général lui adressât la parole...

« Le général lui montra la porte...

Digitized by Google

« — Mais, monsieur, balbutia le député.

« — Vous avez ma parole, monsieur, dit le ministre; emportez-la...

« Et il le reconduisit jusqu'au seuil, le salua et revint tranquillement signer les pièces déposées sur son bureau »

— Mais comment savez-vous tout cela? s'écria Étienne, interrompant le narrateur.

« — Vous allez l'apprendre, poursuivit Claude; mais ne m'interrompez plus.

« Je viens de vous dire que j'avais connu Buzen; je dois vous conter dans quelles circonstances.— Lorsque tout jeune il entra au service, en qualité de volontaire dans le 13e chasseur à cheval, au moment où Bonaparte, de consul se faisait empereur, j'étais lieutenant dans le corps qu'il avait choisi; sa famille me l'avait recommandé, et j'eus l'occasion maintefois d'apprécier sa bravoure et son excellent cœur. — Nous fîmes ensemble la campagne d'Autriche en 1805; nous triomphâmes avec Ney, à Elchingen; nous fûmes tous deux à Austerlitz. — J'y gagnai mes épaulettes de capitaine, et, dans la campagne de Prusse qui eut lieu l'année suivante, j'eus encore l'occasion d'apprécier la bravoure de mon jeune fourrier, qui n'avait alors que 21 ans. Après la bataille d'Iéna, c'est moi qui le chargeai, conjointement avec trois hommes choisis, d'escorter un fourgon. Ni lui ni ses hommes ne reparurent. J'eus la conviction qu'ils avaient été pris par l'ennemi; j'éprouvai une sincère douleur de la perte de ce jeune soldat qui donnait de brillantes espérances; mais les règlements militaires m'obligèrent de le faire rayer des contrôles comme déserteur. En 1808, je le vis reparaître, à

Digitized by Google

Essling. Il vint à moi ; me déclara qu'il avait été fait prisonnier de guerre ; me raconta par quels moyens il était parvenu à tromper la surveillance de ses gardiens, et me demanda de l'admettre de nouveau au service, en qualité de simple soldat, sauf à faire valoir plus tard ses droits à la réinscription sur les contrôles avec son ancien grade. — Il avait passé les deux années de sa captivité à s'instruire ; je parvins à lui faire obtenir les fonctions de secrétaire près du colonel d'un régiment de dragons, et depuis lors, par malheur, je le perdis de vue. Laissé pour mort à Wagram, je passai plusieurs années dans l'inaction ; la destinée nous porta dans des directions différentes, et je ne retrouvai Buzen qu'en 1816, lorsqu'il était capitaine et aide de camp du général Duvivier. J'étais marié depuis plusieurs années. J'avais un fils que j'adorais, et sa mort me plongea dans une douleur qui me fit chercher à la campagne une retraite absolue. En 1822, la naissance de Francine me rendit quelque bonheur. — Deux ans après, sa mère mourut, elle aussi, victime des rigueurs de ce climat, que le souvenir de la belle Provence lui faisait trouver insupportable. — Je me consacrai alors tout entier à ma fille, au seul bien qui m'attachât encore à cette terre. — Je vécus loin du bruit du monde, ne sortant de ma retraite que pour me consacrer, en 1830, soldat obscur mais dévoué, à la conquête de notre indépendance. Je fis partie de la légion des patriotes liégeois. Je rendis quelques services dont jamais je ne réclamai le salaire. Je vis beaucoup de choses honorables et infâmes, comme on en voit dans toutes les révolutions. Spectateur impartial, j'en gardai le secret, me bornant à les consigner dans des mémoires qui

Digitized by Google

n'étaient pas destinés à voir le jour, quand il arriva que mon ancien fourrier devint général et ministre. J'en fus heureux, et je lui écrivis pour le féliciter. Il m'adressa, en réponse, une lettre charmante, que j'ai conservée dans mes archives. Il m'invitait à l'aller voir. Mais je n'avais rien à lui demander, et, jusqu'en février 1842, je ne revis pas le volontaire de 1804.

« Il y a cinq ans, j'étais à la campagne, j'y vivais seul avec Francine et mes livres, ne m'occupant guère de la politique du jour, dégoûté du spectacle des intrigues du pouvoir, heureux de posséder assez de ressources pour vivre indépendant et tranquille dans une humble médiocrité. — Le 31 janvier, je reçus une lettre du général Buzen. Elle m'arriva par un homme de confiance chargé de me découvrir en n'importe quel lieu. — Le ministre me priait d'accourir à Bruxelles sans retard et de venir le voir ; il s'agissait d'une question de vie ou de mort. J'obéis à sa prière, tout en ajournant mon départ au lendemain, parce que je ne voulais pas me séparer de ma fille que jamais je n'avais quittée. Francine et moi nous arrivâmes à Bruxelles, dans les premiers jours de février.

« Je me rendis chez Buzen. Il habitait, au faubourg de Louvain, tout près de la porte, une maison entourée d'un grand jardin. — Il me reçut à l'instant, et, quand j'entrai dans son cabinet, il se leva, se jeta dans mes bras et se mit à pleurer.

« Vous comprenez quelle fut mon émotion, que de souvenirs du passé descendirent de ma tête à mon cœur. — Du reste, je ne savais rien, je ne comprenais rien, je ne devinais rien.

Digitized by Google

« — Claude Miette, me dit-il, quand il eut repris un peu de calme, lisez ceci. Et il me tendit un journal. C'était le *Patriote belge* du 27 janvier.

« Toute la première page était remplie par un tableau portant pour titre : *Tableau synoptique des états de service de Monsieur Gérard-Servais Buzen.* Ce tableau, je le vois encore, se composait de trois colonnes, comprenant ses états de services français, hollandais et belges.

« Dans la première colonne, Buzen, à la date du 1cr juin 1807, était porté comme déserteur.

« Je n'eus pas la force d'aller plus loin. Saisi à la fois d'indignation, de honte et de pitié, je laissai tomber le journal...

« — Comprenez-vous? me dit-il, d'une voix qui n'avait rien d'humain. — Ministre, général et déserteur! Déserteur!... Vous savez tout... vous connaissez la vérité : — que faire?

« Je n'avais pas la force de donner un conseil, un encouragement... J'étais muet, foudroyé par le spectacle de cette infortune.

« — Que faire? s'écria-t-il de nouveau. Que faire, non pas pour supporter le malheur, mais pour effacer cette souillure d'un nom sans tache; pour confondre ces misérables?

« — Mon pauvre ami, lui dis-je, quand un peu de clarté se fut rétablie dans mon cerveau, vous êtes la victime d'une infernale machination. Je sais la vérité; pour vous sauver, pour réhabiliter l'honneur d'un compagnon d'armes, je donnerais ma vie; tout mon sang vous appartient. — Mais l'opinion! — L'opinion demande des preuves... et des

Digitized by Google

preuves, je n'en ai pas! Vous avez été porté comme déserteur, et, en prononçant ces mots, je sentais mon cœur bondir de rage. Vous avez été inscrit comme déserteur en vertu d'un règlement stupide, odieux, mais impitoyable... Avez-vous été réintégré sur les contrôles?

« — Que sais-je! me dit-il. Ai-je pensé à tout cela quand j'avais vingt ans! Y avez-vous pensé, vous! D'autres y ont-ils pensé pour moi?

« — Il nous faut des pièces, il nous faut des preuves écrites, lui dis-je, trop ému pour avoir la force de cacher mon découragement.

« — Ainsi, dit-il, avec un stoïcisme qui prouvait bien que cet homme n'était pas un lâche, il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle?

« Pas une parole ne tomba de mes lèvres pour répondre à cette question.

« — Vous étiez mon seul espoir, ajouta-t-il. Si vous n'avez pas de preuve qui puisse me sauver, vous, mon ancien chef, vous, le témoin des débuts de ma carrière, je le sais, je suis un homme perdu. — J'accepte mon sort!

« J'essayai de placer quelques mots d'encouragement. Il m'imposa silence...

« — Claude Miette, me dit-il en souriant, tu ne peux pas me sauver, mais tu es un homme trop loyal, un trop grand cœur pour refuser d'accepter le soin de ma vengeance.

« — Ma vie vous appartient, lui dis-je.

« — Je ne te demande pas ce sacrifice, me dit-il. Ton sang coulerait en vain. C'est la honte qu'on m'inflige, c'est

Digitized by Google

par la honte que je répondrai... Écoute bien et ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Écris-le s'il le faut. Il y a ici un homme qui est l'auteur de ma perte. Cet homme siége à la Chambre des représentants. Il s'appelle de Grandménil. Cet homme est un lâche et un infâme!... »

Étienne frémit en entendant l'accent de Claude Miette, lorsqu'il prononça ces paroles; on eût dit la voix du destin condamnant sa victime aux tourments éternels.

Claude poursuivit en ces termes :

« Il me raconta alors l'entrevue dont je vous ai parlé tantôt, les offres de Grandménil et son propre refus. « Quelque temps après, me dit-il, eut lieu la conspiration, déférée en ce moment à la justice. Je crois que Grandménil y est totalement étranger; je ne sais, du reste, sur cette affaire, que ce qu'on en dira à la cour d'assises. Je n'ai pas le droit de voir des coupables, là où la loi ne voit que des accusés. Mais il y a près de quinze jours, ce même homme est revenu chez moi et m'a redemandé des pièces compromettantes pour lui, des lettres relatives au premier complot, dans lesquelles figure son nom et que je n'ai jamais vues. Je lui ai déclaré sur l'honneur que je n'en avais pas la moindre connaissance, que toutes ses lettres lui avaient été rendues intactes lors de notre premier entretien. — Ces lettres existent, m'a-t-il répondu; elles m'ont été soustraites, quelqu'un doit vouloir s'en servir contre moi. On m'a soupçonné, à l'époque de nos premières relations, d'avoir joué près de vous le rôle de dénonciateur. Les agents hollandais, à qui je devais rendre compte, ont pu vouloir me perdre. J'ai pris des renseignements là-bas; on m'a renvoyé à vous en me

Digitized by Google

raillant. — Mais ces pièces, lui répondis-je, sont aussi compromettantes pour eux que pour vous. — Pas toutes, me dit-il; on n'a dû garder que celles qui me compromettaient seul. — J'eus beau répondre de nouveau que je n'avais pas la moindre connaissance de ces faits; que son nom ne figurerait pas au procès du complot, auquel je le savais tout à fait étranger. Rien ne parvint à le persuader, et c'est alors que, passant de la prière à la menace, il me promit la vengeance, le déshonneur et la ruine. »

Étienne interrompit ici le récit de Claude.

— Je ne comprends pas, dit-il, que M. de Grandménil ait pu faire une pareille menace et moins encore l'exécuter, s'il croyait sérieusement le général en possession des pièces qui devaient le perdre lui-même.

— Oh! reprit le vieillard, le général ne s'y est pas trompé un seul instant. Il a compris sur-le-champ que Grandménil avait juré sa perte dès le jour où il avait vu répudier ses premières ouvertures. Il a vu que cet homme voulait simplement pallier une lâcheté en lui proposant un marché impossible. Mais le malheureux Buzen, plus diplomate que ne le sont habituellement les hommes de sa profession, avait deviné qu'au fond de la déclaration de Grandménil, il pouvait y avoir, même à son insu, un côté vrai, et ses pressentiments, comme vous allez voir, ne l'avaient pas trompé.

» — Claude, me dit-il, dans tout ceci je n'ai à te faire connaître qu'un indice. C'est le nom d'un individu qui reparaissait plusieurs fois dans les lettres que Grandménil m'a montrées. Cet homme est en Hollande : tu le retrou-

Digitized by Google

veras, et, par lui, tu apprendras quelques détails. J'ai la conviction qu'il en a. Pars — et agis comme si ton propre honneur était en cause.

« Ce furent les dernières paroles qu'il me dit sur son infortune. — Il se mit alors à parler de moi, de ma fille et des affaires du jour, m'engagea à hâter mon départ et à venir le revoir le lendemain.

« Mais je savais en le quittant que je ne le reverrais plus. Je devinai que ce calme était un masque, et il s'aperçut de mon impression. Nous nous séparâmes comme des soldats qui vont marcher à la mort, chacun sous son drapeau.

« Il m'embrassa, me serra les mains... Le lendemain, à une heure, il se brûlait la cervelle.

« Je crus dès lors pouvoir retarder mon voyage.

« Je ne partis que huit jours plus tard, après avoir eu le temps de décider Francine à une courte séparation.

« L'homme, que m'avait indiqué le général, était aux Indes. Il n'en est revenu que dans les premiers jours de l'année dernière.

« Je l'ai vu. — Buzen avait bien deviné.

« Les complices de Grandménil, mus par un instinct de défiance, avaient conservé des lettres qui le compromettaient, et les avaient confiées à la garde d'un homme sûr, un pauvre diable aussi inintelligent qu'honnête, renfermées dans une cassette de fer, dont le dépositaire ignorait le contenu bien précis. Cet homme est mort il y a un an. — Avant de mourir, il a écrit à mon correspondant hollandais, que, pendant le procès du général Vandersmissen, tourmenté par la crainte d'une visite domiciliaire, il était allé enfouir

Digitized by Google

sa cassette dans un endroit où la justice n'irait plus la chercher, sous les dalles de la cuisine d'une petite maison située près des étangs d'Ixelles, et où la police avait déjà saisi les pièces de conviction qui figurèrent au procès. C'est là que j'ai recherché ces précieux documents, c'est là que je les ai retrouvés, et aujourd'hui ils sont entre mes mains, avec le sort de l'homme dont vous avez voulu connaître l'histoire. Il dépend aujourd'hui de moi de le mettre au pilori, de proclamer sa honte et de venger ainsi la mémoire de mon malheureux ami. L'occasion viendra : je veux que le châtiment ait tout l'éclat du crime! »

Tel fut le récit de Claude Miette. Nous laissons le lecteur juge de l'impression que ce récit produisit sur Étienne Franquart. — M. de Grandménil déshonoré! — Sa fille accablée, perdue, écrasée par la honte de cette révélation foudroyante! — Et son propre honneur engagé, son silence promis par un serment solennel!

Il oubliait tout pour ne voir que le salut d'Aimée. L'amour, que six mois d'éloignement et de silence avait refroidi, se retrempa soudain à l'idée de cet horrible malheur. Sa nature généreuse se révolta contre cette vengeance posthume. Son cœur et sa conscience lui criaient que la vie d'Aimée devait être plus sacrée pour lui que tous les serments de la terre. S'il avait connu l'endroit où se trouvaient ces pièces, il les eût saisies et détruites au péril de ses jours. Il supplia le vieillard, se jeta à ses pieds, l'implora au nom de tout ce qu'il avait de plus cher. — Il lui parla de sa fille, d'une famille innocente qui allait expier la faute d'un seul. — Claude Miette fut impitoyable... et quand enfin

Digitized by Google

le jeune homme, dans le délire du désespoir, embrassant les genoux du vieux soldat, lui fit l'aveu de son amour pour la fille de l'homme qu'il voyait menacé de la honte, Claude termina l'entretien par ce mot féroce :

— Si vous aimez cette femme, vous l'obtiendrez plus aisément quand d'autres n'en voudront plus. »

Étienne s'élança hors de la chambre, en proie à une émotion qui tenait du délire.

En sortant, il heurta un corps étendu en travers de la porte.

Éperdu, la tête en feu, le regard noyé dans les ténèbres, il ne s'arrêta point.

S'il se fût arrêté, il eût reconnu Francine, qui gisait inanimée sur les dalles du vestibule.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV

Pendant que ces incidents se succédaient dans la maison, ordinairement si calme de la rue de la Vierge-Noire, Aimée, pareille à une châtelaine du moyen âge, attendant le retour de son maître et seigneur, travaillait à une tapisserie à grands dessins gothiques, dans l'un des salons du château de Grandménil.

Ce château n'avait rien de seigneurial. C'était une habitation moderne, spacieuse et commode, une maison de gentilhomme campagnard. Mais le paysage lui prêtait un charme que n'ont pas toujours les donjons vermoulus de la noblesse, plantés au bord des routes et baignés dans un fossé d'eau bourbeuse, comme un pudding dans un plat de sauce.

La maison de Grandménil, adossée à l'une de ces roches nues, comme on trouve le long de l'Ourthe ou de l'Amblève,

Digitized by Google

et d'où s'échappent, vers le soir, des nuées de corneilles, s'élevait à cent pas d'un clair ruisseau que les pluies d'automne transformaient en cascade écumante. Par un de ces contrastes si fréquents dans l'Ardenne, tandis que d'un côté le regard s'arrêtait sur des côteaux de granit ou des forêts dont les formes vagues estompaient au loin l'horizon, de l'autre il embrassait une plaine immense, un tapis ondulant de moissons et de verdure. — A une portée de fusil de la maison, toujours au pied du roc, s'élevait du milieu des arbres le clocher du village, qu'enveloppaient souvent les spirales de fumée bleuâtre échappées des cabanes voisines. En été, Grandménil était un ravissant séjour. Pour s'y plaire en hiver, il fallait être ou chasseur ou poëte.

Aimée avait une nature plutôt positive que rêveuse, et pourtant elle n'avait pas voulu revenir à Bruxelles au début de la mauvaise saison. Nous avons dit que son père avait fait peu d'instances pour la ramener. Elle-même trouvait une excellente excuse dans la misère qui désolait le pays, et qu'elle tâchait de soulager par tous les moyens en son pouvoir.

Aimée ne s'ennuyait pas à Grandménil. Ses journées se passaient à visiter les pauvres, à soigner les travaux de la ferme. Elle avait établi dans le village une sorte d'hospice, en même temps école gardienne, dont elle visitait les malades et les élèves. Trois fois par semaine, elle allait, elle-même, enseigner le chant aux petites filles de l'institution. Elle leur apprenait des hymnes qu'elles chantaient le dimanche à la grand'messe et au salut. — Parfois Aimée tenait l'orgue dans la modeste église du hameau, et la fête de

Digitized by Google

Noël, en 1846, grâce à son concours, fut une véritable solennité.

Aimée avait pour compagne dans sa solitude, Henriette, sa femme de chambre et sa sœur de lait, et tous les soirs le curé de Grandménil venait au château prendre le thé et faire sa partie de dames. Telle était, avec un grand chien de Terre-Neuve, baptisé du nom chevaleresque de Roland, la société habituelle de cette jeune fille à qui la capitale ne demandait qu'à offrir la royauté des cours et des salons.

Le grand air de la campagne et le calme de la vie solitaire n'avaient rien enlevé du charme attrayant de la physionomie d'Aimée. Sa pâleur, causée par la mélancolie, n'avait rien d'ascétique, et la tristesse de son sourire ne révélait point d'amertume. L'extrême simplicité de sa toilette la distinguait seule de la brillante enfant que nous avons rencontrée, il y a six mois, dans l'élégant hôtel de la rue Royale.

Ce soir-là cependant, Aimée semblait soucieuse et agitée. De temps en temps elle interrompait son ouvrage pour relire une lettre ouverte sur la table à côté d'elle, puis elle regardait la pendule, un soupir s'échappait de sa poitrine, et elle caressait de la main la tête intelligente du grand chien voluptueusement étendu sur le tapis au coin du feu.

Six heures venaient de tinter, quand un coup de sonnette se fit entendre. — Un instant après, le curé de Grandménil entra dans le salon.

C'était un vieillard de haute taille, au front élevé, à la figure intelligente, aux yeux bleus à la fois puissants et

Digitized by Google

doux. — Ce ministre de Dieu portait, gravée sur son visage, la force irrésistible des justes et des bons.

Il baisa le front d'Aimée, caressa Roland et s'assit vis-à-vis de la châtelaine, levant un peu sa soutane pour sécher ses pieds humides.

— Il fait mauvais ce soir, ma chère enfant, dit-il, et j'ai eu de la peine à secouer le givre de mon manteau. Je viens un peu plus tard que de coutume, mais j'ai dû courir assez loin du village afin d'aller voir une pauvre femme que l'on croyait en danger de mort. — Heureusement, les craintes étaient fort exagérées, et je crois que demain matin elle sera debout.

En toute autre circonstance, Aimée eût accablé le prêtre de questions et d'offres de service. Elle ne parut pas cette fois faire une grande attention à sa parole et se hâta de lui faire lire la lettre dont nous avons parlé.

— Comment! nous allons vous perdre! dit le curé, après avoir lu. Mais ce va être une désolation dans le village.

— Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de résister. Mon père m'écrit qu'il faut absolument que je revienne, qu'on s'étonne à Bruxelles de mon absence; que mon frère arrive dans quelques jours, et qu'on a besoin de moi pour une fête qui sera donnée à cette occasion.

— Vous devez obéir à votre père, ma chère enfant. Puis, d'ailleurs, si nous sommes au désespoir de vous voir partir, vous ne serez pas fâchée vous-même de vous retrouver dans votre milieu. Vous ne pouvez toujours rester ici. — Cela ne convient ni à votre santé ni à votre position.

Digitized by Google

— Ma santé? dit Aimée, en riant; je me porte à merveille!

— Peut-être vous faites-vous illusion à vous-même, dit le curé. La tranquillité vous paraît douce, mais elle peut produire un affaiblissement de vos facultés.

— Croyez-vous, monsieur l'abbé, que l'excitation du monde me rende plus robuste? — Du reste, je vous l'ai dit en venant ici, j'ai fait le vœu de renoncer à tous ces plaisirs frivoles.

— Le devoir, mon enfant, n'est jamais chose frivole. Vous vous devez à votre père et aux vôtres. Vous pouvez servir Dieu sans abandonner votre place dans la société. Vous êtes jeune, riche et belle. Vous serez appelée tôt ou tard à faire le bonheur d'un mari de votre choix. Vous ne pouvez vous soustraire à ces obligations sacrées.

Aimée regarda le prêtre avec des yeux baignés de larmes.

— Mon père, dit-elle, vous ne connaissez pas les sentiments qui s'agitent au fond de mon cœur. J'ai fait un vœu, je le répète, et je dois le remplir.

— Je vous crois incapable de mal faire, répondit le curé. Mais on ne peut engager sa conscience à l'encontre de son devoir.

Aimée déposa son ouvrage sur la table, et joignant les mains:

— Mon père, écoutez-moi, dit-elle, je vais vous faire ma confession, et vous me direz si je mérite d'être blâmée. Je vais vous ouvrir mon cœur, ainsi qu'à Dieu qui seul connaît mes souffrances, et quoi qu'il arrive, je serai plus forte et plus calme après avoir entendu votre arrêt. Monsieur le curé,

Digitized by Google

je suis riche, mon père occupe une grande position dans le monde; il me destine sans doute un époux de mon rang. Moi, j'aime un jeune homme, pauvre, honnête, et qui m'aime. Cet amour n'était d'abord qu'un sentiment vague et confus, une faible lueur; il est devenu profond et éternel, le jour où celui dont je parle a vu la mort de son père le condamner à l'indigence. — Il ne m'a dit ce qu'il éprouvait que le jour où son âme délicate lui imposa le devoir de renoncer à moi. Il m'écrivit une lettre pleine de désespoir et de larmes. Il me dévoilait son cœur brisé; il allait partir, quitter ce pays, se tuer peut-être. — Alors, n'écoutant que ma conscience et ma pitié, cédant à une force irrésistible, j'ai voulu le sauver de la douleur, lui rendre le courage qu'il sentait faillir; je me suis dévouée à lui, je lui ai répondu. — Je lui ai promis de l'attendre!... Il y a de cela six mois, et tout entière à cette pensée de dévouement et de sacrifice, je suis venue m'ensevelir dans la solitude, j'ai renoncé à tout pour être mieux à lui. — Dites-le-moi, mon père, ai-je commis un crime? Ai-je mal fait? Suis-je coupable? Ai-je fait un vœu que réprouve la loi du devoir ou de la religion?... Dites.

Le prêtre hocha la tête... Il prit les mains tremblantes de la jeune fille...

— Et votre père? dit-il.

— Ah! je vous avouerai tout; mon père m'avait défendu de le voir. Il ne m'avait pas défendu de l'aimer.

Le prêtre sourit à cette subtilité de femme.

— Je ne sais pas, mon enfant, répondit-il, si ce jeune homme est digne de votre amour. Ils sont si rares dans le monde, ceux qui méritent de pareils sacrifices. Êtes-vous

Digitized by Google

sûre de lui? Savez-vous ce qu'il a fait, tandis que vous-même, au fond de la solitude, vous vous résignez à l'attendre?

— Mon père! murmura la jeune fille, anéantie par l'effort que lui avait coûté cet avœu. — Je sais qu'il travaille; je sais qu'il est digne de mon amour.

— Et comment savez-vous cela? reprit le curé d'un ton plus sévère. Vous ne devez rien me cacher.

— Je le sais par Henriette, ma sœur de lait.

— Mon enfant, dit le prêtre, vous n'ignorez pas combien je vous aime, je dirai plus, combien j'ai pour vous de respect et d'estime. J'ai connu votre mère, je vous ai vue naître. J'ai la certitude que vous avez donné votre cœur à un homme que vous en croyez digne. J'ai pitié de vos chagrins; Dieu, qui les pèse dans sa souveraine justice, a une récompense éternelle pour ceux qui ont souffert. Je voudrais vous voir heureuse dans ce monde, et mes prières ne cesseront de s'élever au ciel afin qu'il vous inonde de sa grâce. Mais un prêtre ne peut conseiller à une fille de désobéir à son père...

— Oh, mon Dieu, vous me condamnez! s'écria la jeune fille d'une voix suppliante.

— Ma chère enfant, je vous parle le langage du devoir. Je ne vous dis pas de renoncer à votre amour. Je souhaite qu'il soit assez puissant, assez béni du Seigneur pour vaincre tous les obstacles.

— Mais alors?

— Ma conscience ne me permet de vous donner qu'un seul conseil. Si vous aimez de cet amour fort dont parle l'Évangile, si vous avez cette foi qui soulève les montagnes,

Digitized by Google

si l'homme à qui vous avez donné votre parole en est digne, vous triompherez des dangers matériels qui s'accumulent sous vos pas. — Vous fléchirez votre père.

— Mon père!

— Je vous commande de tout lui dire.

— Et s'il refuse?..

— Vous devez lui obéir.

— Obéir, briser le cœur d'Étienne, trahir tous mes serments!...

— La loi du devoir est inflexible.

Ces mots, prononcés d'une voix souveraine, acquirent dans la bouche de cet humble curé de village, une autorité sous laquelle Aimée s'affaissa comme un arbuste sous l'orage.

Sa tête tomba inerte sur sa poitrine; elle fondit en larmes.

Le prêtre prit encore les mains de la jeune fille et l'enveloppa d'un regard empreint d'une ineffable douceur.

— Courage, lui dit-il d'une voix paternelle; courage et ne désespérez pas ainsi de la miséricorde de Dieu. Votre père vous entendra. Il est bon, il vous aime; il agira pour votre bonheur...

— Croyez-vous?... dit Aimée relevant la tête et souriant déjà à travers ses larmes.

— Celui qui aime sera sauvé, répondit le curé en levant un doigt vers le ciel...

La jeune fille, emportée par une inspiration soudaine, se jeta aux pieds du vieux prêtre et les mains jointes s'écria :

— Mon père, bénissez-moi.

Digitized by Google

Le curé appliqua ses deux mains sur cette tête blonde.

— Mon enfant je vous bénis, dit-il d'une voix grave et profondément émue; et, tandis qu'il parlait ainsi, le fier Roland fixait sur sa maîtresse un de ces regards de tendresse qui semblent confondre la philosophie des siècles, et font croire que Dieu a mis partout une âme, pour aimer ou pour haïr.

On parla de beaucoup de choses encore ce soir-là, au coin du feu, dans le salon du manoir de Grandménil. Aimée donna au curé la liste de ses adieux et de ses bienfaits, — lui demandant de ne prévenir personne dans le village, — et, le soir, en se couchant, elle dit à Henriette de donner les ordres nécessaires pour que leur départ eût lieu le lendemain.

La camériste ne fut pas précisément fâchée de retourner à Bruxelles. Quelle que fût son affection pour sa maîtresse, elle s'amusait médiocrement à la campagne. — Il faut dire ici que cette brave fille, qui se faisait envoyer par M. Lerot des renseignements sur notre ami Franquart, avait toujours grand soin de ne transmettre à sa maîtresse que les avis les plus favorables. Elle tenait le sieur André pour un fieffé hypocrite, très-capable de nuire à son camarade, et de faire le mal uniquement par plaisir. Aimée avait donc appris au curé tout ce qu'elle savait elle-même, et les visites de Franquart à la maison Miette, l'existence même de la belle Francine lui étaient parfaitement inconnues.

Elle quitta Grandménil dès le lendemain. Le prêtre l'accompagna jusqu'à Liége, où elle prit le chemin de fer, et, dès le soir, elle embrassa son père et son frère, que le train précédent avait ramenés d'Allemagne.

Digitized by Google

Pendant tout le trajet, mademoiselle de Grandménil fut en proie à cette vague agitation qu'on éprouve en face de l'inconnu. L'homme qui rentre dans sa patrie après une longue absence, qui ne sait ce que sont devenus ses parents, ses amis, ses plus chères affections, qui se demande s'il retrouvera le toit qui l'a vu naître et les sentiers qu'a foulés son enfance, est en proie à ce malaise de l'incertitude. Aimée envisageait l'avenir avec une inquiétude remplie de douloureux pressentiments. Quel serait le sort de son amour, et quelle serait la volonté de son père? A quels sacrifices allait-elle être condamnée?

La solitude lui avait appris la résignation; supporterait-elle avec autant de patience et de stoïcisme les provocations de son entourage et les frivoles séductions de la vie mondaine?

Mais laissons mademoiselle de Grandménil à sa triste rêverie, pour nous occuper de celui qui est la cause première de ses tourments.

Après les révélations inattendues de Claude Miette, le jeune homme avait passé une nuit pleine d'angoisse, et ce ne fut qu'après une longue torture morale que le matin le sommeil s'appesantit sur ses paupières fatiguées. Mais à huit heures il était debout. La tête lourde, les membres brisés, le cœur malade, il n'avait pas la force de prendre une résolution.

Étrange et lamentable maladie que la faiblesse! La morale l'a rangée parmi les défauts, et c'est elle qui engendre les plus grands crimes. Elle est la perte des hommes d'État, la ruine de la jeunesse, le premier écueil des femmes. Tout

Digitized by Google

vice a son début dans la pusillanimité du cœur. Elle est la mère de toutes les lâchetés, de toutes les apostasies.

Étienne ne se rendit pas un compte exact de sa position.

La terreur de voir Aimée perdue ou compromise avait tué chez lui tout autre sentiment. Il fallait sauver mademoiselle de Grandménil et son père, mais pour les sauver il fallait agir, et devant cette impérieuse nécessité, sa volonté restait muette, indécise, impuissante. Que faire? Il se le demandait en vain. Un serment solennel l'engageait vis-à-vis de Claude Miette, et d'ailleurs, le violer ne servirait à rien. C'étaient les pièces qu'il fallait avoir, ces lettres compromettantes pour le père de sa bien-aimée. — Un homme qu'eût emporté la fougue d'une passion profonde eût bravement affronté ces moyens héroïques ; il eût bravé la mort pour se procurer ces documents, la seule preuve du crime, la seule arme de la vengeance! Étienne n'en eut pas l'idée. Un instant l'image de Francine traversa son cerveau. Mais ce ne fut que pour lui rappeler la pauvre fille que, dans l'égarement de sa douleur, il avait foulée aux pieds. Il se dit que peut-être en la suppliant il obtiendrait qu'elle intercédât auprès de son père afin de lui arracher ce dossier d'infamie! Puis il en vint à maudire son amour lui-même,—ce rêve insensé qui lui avait fait perdre une première fois sa position, qui l'exposait aujourd'hui à d'aussi cruelles épreuves. Après avoir maudit ses espérances, il essaya de les railler. Il se dit qu'il n'avait jamais aimé, que si Lerot n'était venu la veille lui rappeler ses devoirs, il les eût oubliés, que Francine exerçait sur lui une influence que l'habitude avait rendue plus puissante que le souvenir effacé de mademoiselle de Grandménil ; qu'à

Digitized by Google

l'heure où il venait demander à Claude Miette le secret de sa haine, il s'était laissé séduire par la joie et la beauté de sa fille, et cet enfant, dont le remords et la crainte, l'amour et le désespoir, déchiraient chacun à leur tour le cœur impressionnable et fragile, eut horreur de lui-même; il se mit à pleurer.

Mais jamais les sanglots n'ont donné du courage à ceux qui en manquent. Chacune des larmes qui coulaient de ses yeux lui enlevait une goutte de sa force; il en arrivait à ne plus songer qu'à se sauver lui-même. Il voulut écrire à Aimée, renoncer à elle, cacher sa faiblesse sous des mots sonores; il prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encre, traça quelques syllabes, puis se releva la honte au front; la révolte de sa conscience arrêtait sa main toute prête à trahir sa probité.

Telle était la situation d'esprit d'Étienne, lorsque deux coups légers et rapides heurtèrent la porte de sa chambre.

Il s'était enfermé chez lui, voulant cacher son trouble aux importuns. — Il ne répondit pas.

On frappa de nouveau. — Même silence.

— Au nom du ciel, si vous y êtes, ouvrez donc, s'écria une voix de femme.

Étienne, en entendant cet organe, eut froid jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Grand Dieu! s'écria-t-il. Non, c'est impossible...

Il tourna la clef, la porte fut repoussée brusquement contre lui; il ne s'était pas trompé. — C'était bien elle.

Étienne se trouva face à face avec Francine.

La jeune femme s'arrêta chancelante, plus morte que vive,

Digitized by Google

écrasée sous le poids de l'émotion. Elle hésitait à franchir ce seuil où l'avait conduite un effort surhumain.

Son beau visage était à peine reconnaissable. Les larmes avaient rougi ses yeux, et le froid marbrait de plaques violettes ses joues pâles. Francine n'avait jamais été coquette. Sa robe de mérinos — invariablement noire, à plis étriqués, — faisait croire à une pauvreté qui n'était que le dédain de l'élégance. Ce matin-là, un chapeau de castor, qui attestait un long service, encadrait sa figure défaite et triste sous ses bandeaux sombres. Un châle de laine à grands carreaux dessinait sa taille svelte, et ses mains, dépourvues de gants, se cachaient dans un modeste manchon de petit-gris.

Elle apparut ainsi, messagère de quelque fatale nouvelle, à la porte de cette chambre que jamais le pied d'une femme n'avait franchie.

Étienne recula frappé de surprise. Francine fit quelques pas du côté du foyer, s'adossa d'abord à la table, puis se laissa tomber sur le fauteuil que venait de quitter le jeune homme.

Celui-ci, dans son trouble, sentait les paroles expirer sur ses lèvres.

— Vous ici? dit-il enfin; et ces deux mots lui semblèrent plus difficiles à prononcer que ne l'eût été un discours dans une autre circonstance.

— Oui, monsieur, répondit mademoiselle Miette, mais d'un ton si bas que notre ami devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit.

Puis la jeune femme respira bruyamment, et, d'une voix

Digitized by Google

lente, à demi suffoquée par l'émotion, elle fit la déclaration suivante :

— C'est mon père qui m'envoie : je connais... il m'a dit votre entretien d'hier soir. Vous aimez la fille d'un homme qu'il pouvait perdre, qu'il voulait déshonorer. Par pitié pour vous, sur ma prière, il y a renoncé. — Voici les lettres de M. Grandménil.

Et en même temps Francine tira de son manchon une liasse de papiers qu'elle tendit à Étienne.

Celui-ci n'avança pas la main pour les prendre.

Un instant auparavant, l'idée d'une pareille fortune eût rempli son cœur d'une folle ivresse. Un miracle lui apportait le salut; et du fond de son cœur une voix s'élevait, lui criant : « N'accepte pas! »

Francine devina sa pensée, et devant cet homme faible, rougit de sa propre faiblesse. Elle se leva, et cette fois sans trembler, elle dit à Étienne, d'un accent bref et rapide qui trahissait le délire de la fièvre :

— Vous refusez ce sacrifice? Vous n'aimez pas. — Celui qui aime ne recule devant rien, pas même devant le crime. — Sauvez votre fiancée, ou vous n'êtes pas un homme. — Voici les lettres... quand je n'y serai plus... vous les prendrez. — Vous n'hésiterez plus à cause de moi.

Dans ces dernières paroles une nuance de mépris se révéla malgré celle qui parlait, et Franquart tressaillit en recevant ce trait mortel.

Francine avait déposé les papiers sur la table; elle se dirigea vers la porte. Alors seulement Franquart retrouva quelque présence d'esprit; il fit un bond vers la jeune

Digitized by Google

fille, et s'empara d'une de ses mains pour la porter à ses lèvres.

Francine la retira brusquement, et la fille du Midi, transfigurée par l'amour et la haine, drapée dans son tartan, comme la femme spartiate dans le peplum antique, dit au jeune homme avec cette écrasante simplicité qui est le cachet de la vraie grandeur :

— Monsieur, je vous sauve; ne m'insultez pas!

Elle allait partir ainsi. Déjà elle avait la main sur le pommeau de la porte, lorsque deux coups précipités retentirent à l'extérieur.

Francine poussa un cri. Par bonheur, dans ce péril, Étienne retrouva quelque sangfroid. — Par un mouvement rapide, il fit tourner la clef dans la serrure, empêchant ainsi qu'on n'entrât.

— On nous a entendus, dit Francine.

— Qu'importe!...

— Non, non, ouvrez! reprit-elle. On m'a vue quand je montais. Je ne veux pas qu'on me croie enfermée ici...

— Alors, du moins, cachez-vous, là, dans ce cabinet.

— Franquart, c'est moi; il faut absolument que je te parle! s'écria du dehors André Lerot.

— Ouvrez! dit Francine.

— Mais à quoi bon ouvrir? Puis-je vous laisser partir ainsi?...

— Ouvrez ou j'ouvre moi-même. Je suis venue ici de la part de mon père, on peut me voir...

Étienne hésitait encore.

Mademoiselle Miette baissa son voile et ouvrit la porte.

Digitized by Google

Puis elle passa bravement à côté de M. Lerot qui se rangea pour lui faire place, et qui entra dans la chambre de Franquart, tandis que celui-ci reconduisait Francine.

— A ce soir! dit Étienne, d'une voix suppliante quand ils furent arrivés au bas de l'escalier.

— A ce soir? répondit-elle, avec une vive surprise.

— Ne sommes-nous plus amis? dit Franquart, en lui tendant la main.

Elle ne donna pas sa sienne, le regarda d'un œil hagard, et lui dit avec un singulier mélange d'émotion et de mépris...

— Venez et vous saurez comment on aime!

Elle s'éloigna lentement comme elle était venue.

Que de sombres pensées envahirent en ce moment le cerveau fatigué d'Étienne! Il crut entrevoir la réalité, et recula devant son affreuse image. La voix de Francine retentit dans sa poitrine comme le tocsin de la fatalité. De toutes ses émotions, aucune n'avait été aussi cruelle... Mais il se dit qu'il fallait chasser ces idées importunes et songer à son devoir.

Il remonta d'un pas hésitant ses deux étages. — En rentrant dans sa chambre, il y trouva André installé devant le poêle et lisant un journal.

Notre ami s'attendait à une avalanche de questions indiscrètes sur l'incident dont l'avocat venait d'être le témoin involontaire. Il était bien décidé à n'admettre aucune des interpellations habituelles de Lerot, mais il fut très-surpris de l'attitude calme et sérieuse de son interlocuteur.

André se borna à lui montrer le journal; une petite feuille

Digitized by Google

hebdomadaire sans grande importance, mais qu'on lisait beaucoup dans ce temps-là.

— Lis ceci, lui dit-il, en posant son index sur un entre-filets de la première page.

Étienne lut ce qui suit :

« Les bruits les plus compromettants circulent sur le « compte d'un homme politique, appartenant à l'opinion « libérale. Il serait à désirer que ces rumeurs fussent démen- « ties, d'autant plus que l'époque des élections approche et « qu'une révélation faite au dernier moment jetterait le « trouble dans l'esprit des électeurs. »

Lerot suivit sur la physionomie d'Étienne les impressions que lui causa cette lecture.

— C'est de Grandménil qu'il s'agit, dit le jeune homme avec humeur.

— Il me semble, répondit Lerot que tu prends les choses aujourd'hui d'une façon bien philosophique.

— Pourquoi veux-tu que je m'émeuve de cet article, dans lequel personne n'est nommé?

— Le jour viendra, sois-en bien sûr, où l'on n'usera plus de cette réserve.

— Eh bien, qu'il vienne, et laisse-moi en paix!

Lerot n'avait jamais vu Étienne aussi insouciant dans des circonstances critiques. Il ne savait rien des graves incidents qui s'étaient passés depuis la veille, il ne savait pas que son ami cachait, sous une indifférence affectée, l'émotion qui agitait son âme. — Il se méprit donc entièrement sur les intentions d'Étienne.

Celui-ci, depuis longtemps, on le sait, se défiait de l'avo-

Digitized by Google

cat. Jamais il ne lui avait dit l'histoire de ses amours; il ne voulait pas d'avantage l'initier au secret de son entretien avec Claude Miette, ni à la démarche de Francine, mais en partie par orgueil, en partie parce qu'il croyait Lerot sincère dans son attachement pour son bienfaiteur, il tenait à lui prouver qu'il n'avait pas failli au devoir qu'André lui prêchait si énergiquement la veille.

Il prit donc sur la table le paquet de lettres qu'y avait laissé Francine. Dans ce moment, son cœur se serra, il sentit les larmes monter à ses yeux; il se domina pourtant et défit le cordon noué autour du dossier. La première lettre était signée Grandménil, datée de mars 1841, adressée à un chambellan du roi Guillaume. Il tenait bien réellement en main les preuves de la trahison.

— A ton tour regarde, dit-il, à Lerot.

Et il lui remit l'une de ces pièces.

L'avocat lut et comprit. — Un éclair illumina ses yeux ternes, mais pas un trait de son visage ne bougea.

— J'avais donc raison ! dit-il d'un ton consterné.

— Nos soupçons étaient fondés, répondit Étienne; mais je tiens les preuves, et la vengeance est impossible...

— Tu es un diplomate habile, dit André, flattant l'amour-propre d'Étienne. Je ne te demande pas comment tu as obtenu ces documents précieux. Le tout est de les avoir. Maintenant qu'en vas-tu faire?...

Et à mesure qu'il parlait, la figure de l'avocat se contractait d'une manière affreuse. De pâle, il était devenu blême, et un homme moins troublé qu'Étienne eût vu de grosses gouttes de sueur perler sur son front ridé avant l'âge.

Digitized by Google

Franquart avait machinalement repris des mains tremblantes de l'avocat, la lettre qu'il lui avait remise...

— Eh bien, dit encore Lerot, d'une voix étranglée, qu'en vas-tu faire?

— Mais je n'en sais trop rien, dit Étienne; le mieux est peut-être de tout jeter au feu, et, l'action suivant de près la pensée, les pièces cherchées pendant six ans par Claude Miette, ces lettres, pour lesquelles Grandménil eût donné sa fortune, furent sur le point d'aller s'engloutir dans les flammes.

Mais quelque rapide qu'eût été le mouvement d'Étienne, André fut plus prompt encore à l'arrêter. — Il s'élança de son siége, étreignit le poignet d'Étienne d'une main de fer, une vraie main de paysan, et lui arracha les papiers apportés par Francine.

Puis il profita de la première impression de stupeur de Franquart, pour les mettre dans la poche de sa redingote.

— Malheureux! s'écria Étienne, se relevant la rage dans les yeux et l'écume sur les lèvres...

Et il voulut saisir l'avocat à la gorge...

— C'est inutile, dit Lerot, le contenant sans peine... j'en écraserais deux comme toi.

— Misérable! s'écria Étienne...

— J'ai ces papiers, je les garde, dit André avec un rire satanique.

— Au voleur!.. cria Étienne de toutes la force de ses poumons...

Le roulement d'un chariot qui passait, dut empêcher ce cri d'être entendu.

Digitized by Google

Un formidable coup de poing, lancé en pleine poitrine, répondit à l'exclamation d'Étienne. Celui-ci chancela... perdit l'équilibre et tomba sur le sol.

Dans sa chute, sa tête heurta l'une des arêtes de marbre de la cheminée.

André le voyant sans connaissance, prit son chapeau, boutonna tranquillement sa redingote, et s'approcha de la porte.

Là il attendit un instant, afin de s'assurer que le cri d'Étienne n'avait frappé aucune oreille

Puis il sortit avec le plus grand calme, descendit l'escalier à pas lents, salua les gens de la maison, occupés dans le magasin, et se dirigea vers la place du parvis Sainte-Gudule, où il monta dans une vigilante qui prit au grand trot la direction de la rue de la Montagne.

Digitized by Google

XV

Le lendemain de ce jour, M. de Grandménil travaillait dans son cabinet avec un jeune homme que, depuis peu, il avait pris pour secrétaire. — Rien n'était changé dans la physionomie du représentant, depuis le jour où nous avons assisté à l'entretien qu'il avait eu avec sa fille à propos d'Étienne Franquart. C'était toujours la même figure souriante, le même calme, le même extérieur courtois et avenant.

Peut-être sa chevelure s'était-elle enrichie de quelques reflets argentés. Mais l'activité de ces derniers mois, les émotions causées par les luttes politiques n'avaient pas gravé une ride de plus sur son front ou autour de ses lèvres aimables.

— Écrivez, dit l'homme d'État.

« Personne n'a rendu plus de services que M. de Grand-

Digitized by Google

« ménil à la cause de notre arrondissement. Dans toutes les « graves questions de la politique générale, comme dans « toutes les circonstances où la ville de Verviers a eu besoin « de son concours, on l'a vu défendre la cause du bon droit, « de la liberté et du progrès. — Nos intérêts matériels ne « sauraient trouver un plus éloquent défenseur; les inté- « rêts moraux du pays le comptent, depuis 1830, parmi « leurs promoteurs les plus ardents. A la Chambre, il s'est « fait une place distinguée à côté des hommes les plus émi- « nents du parti libéral, et plusieurs fois, sa modestie et le « désir de conserver son indépendance l'ont empêché d'ac- « cepter une position dans les conseils de la couronne... « dans les conseils de la couronne... »

Vous y êtes?

— Oui, monsieur, répondit le secrétaire.

M. de Grandménil continua.

« Dans des circonstances récentes, il a prouvé que ses « principes étaient à l'abri de l'influence de ses sympathies « personnelles, et que dans le libéralisme il ne voit que la « cause de la liberté, abstraction faite des individus et de « toutes les considérations mesquines. — Dans ses remar- « quables brochures, publiées sous le nom de Landgrémin, « et qui révèlent un écrivain de mérite, il a tracé la for- « mule de la politique de l'avenir.

« Pour toutes ces raisons, nous croyons que l'arrondisse- « ment de Verviers commettrait une faute énorme et irré- « parable en ne renvoyant pas à la Chambre notre hono- « rable représentant, M. de Grandménil. La capitale se « prépare à lui offrir un mandat, mais nous avons la con-

Digitized by Google

« viction que, s'il obtient une double élection, il optera en
« faveur de la cité qui a eu l'honneur de le compter depuis
« douze ans parmi les défenseurs les plus dévoués de ses
« intérêts. »

Quand le secrétaire eut fini d'écrire, M. de Grandménil parapha la copie, remit à l'écrivain une enveloppe sur laquelle il lui fit tracer ces mots : *A l'éditeur du journal le Libéral, à Verviers*, cacheta le pli, sonna et fit sur-le-champ porter la missive à la poste...

Quand le commis fut congédié et que le député se trouva seul dans son cabinet, une altération subite s'opéra dans sa physionomie. — Ce masque souriant et placide que le monde prenait pour son visage, disparut comme par enchantement. — Certes le vieux dandy qui le soir se dépouille de sa perruque, de ses favoris, de son ratelier d'emprunt et peut-être d'un œil de verre, n'est pas plus différent du lion qu'on admire à l'orchestre de la Monnaie, que ne l'était le vrai Grandménil, du faux bonhomme qui nous est apparu jusqu'ici à divers endroits de cette histoire.

Cet ambitieux, capable de toutes les infamies, devait avoir sur lui-même un prodigieux empire pour en imposer comme il l'avait fait pendant près de quinze ans, non-seulement au vulgaire, mais encore à ses amis, à ses parents, à tous ceux qui vivaient dans son commerce habituel. C'était un hypocrite de génie. Plus habile que Tartufe, il eût regardé sous la table avant de se compromettre avec Elmire.

Grandménil était riche, on le sait, et sa fortune servait de caution à sa probité. Pauvre, réduit aux expédients, il eût occupé une place brillante dans la nombreuse famille des

Digitized by Google

intrigants qui gravitent entre le protêt et la cour d'assises. — Possesseur d'une grande fortune, il n'avait dû pourvoir qu'aux soins de son ambition. — Le lecteur a vu comment il s'y prenait, ne reculant devant aucune intrigue, mesquine ou terrible, se parant du talent des autres, envoyant aux journaux son propre éloge, payant sa popularité à beaux deniers comptants, se faisant un marchepied de son mépris du genre humain, et dissimulant avec assez d'art pour ne laisser à personne le droit de le soupçonner ou même de le haïr.

Deux hommes l'avaient connu; le père d'Étienne, dont il avait causé la ruine; le général Buzen, dont il avait causé la mort. — Un seul l'avait deviné, et spéculait sur lui pour assurer sa fortune; c'était l'avocat de Bastogne, André Lerot.

Pour la première fois nous nous trouvons en tête à tête avec le représentant verviétois. Il vient de dicter avec le plus grand calme à son secrétaire un article dans lequel il fait son panégyrique. Il ne veut pas, si cette journée doit se terminer mal, qu'on puisse lui reprocher une émotion d'une seule minute, trahie devant un témoin.

A ses yeux, il faut que chacun soit, en dépit du proverbe, et même pour son valet de chambre, ce qu'il veut paraître dans le monde. Il n'est donc le vrai Grandménil, que lorsqu'il se trouve absolument seul, entre les quatre murs de son cabinet bien clos.

Le commis vient de sortir. M. de Grandménil s'enferme à double tour. Dans le tiroir de son bureau, il prend une lettre ouverte et la relit à demi-voix, lentement, afin d'en peser bien tous les termes.

Digitized by Google

— « Monsieur, vous m'avez refusé, hier au soir, sans réflexion et brutalement, la main de mademoiselle votre fille, à laquelle mon respectueux amour, une profession honorable et un nom sans tache devaient me permettre d'aspirer. Je viens aujourd'hui vous réitérer ma prière, et j'ai lieu d'espérer que vous ne refuserez plus d'exaucer le plus cher de mes vœux. Le hasard a mis en ma possession quatre lettres, écrites par vous, en 1841, à M. X, chambellan du roi Guillaume, et dont vous trouverez ci-jointes les copies.

— Les lâches! dit Grandménil, s'interrompant dans sa lecture. Ils les ont gardées! quatre lettres; elles y sont toutes.

— « Il dépend de vous, monsieur, de sauver du déshonneur, votre famille et vous-même... La main de mademoiselle votre fille est le prix que je réclame en échange de ce précieux service, et, croyez-moi, l'amour seul me dicte ce marché. »

— Intrigant! dit encore M. de Grandménil. L'amour!... et sa main se crispa sur le bras de son fauteuil.

— « Mademoiselle votre fille elle-même, si vous daignez la consulter, n'hésitera pas à comprendre les vrais sentiments qui m'animent. Je pourrais vous vendre ces pièces. J'aime mieux aspirer au bonheur de vous entendre m'appeler votre fils. Dans le cas où un refus répondrait à ma prière, je le considérerais comme une marque de défiance à mon égard, et je me croirais en droit de faire de ces documents l'usage qui me paraîtrait convenable. En attendant, je les ai déposés en lieu sûr, et vous prie de m'adres-

Digitized by Google

ser votre réponse, poste restante, à Paris, où je vais terminer une affaire pour un de mes clients. — Agréez, etc.

« ANDRÉ LEROT. »

Nous ferons grâce au lecteur de l'exaspération très-naturelle de M. de Grandménil. Sa figure devint tour à tour livide et pourpre. Sa rage provenait surtout de son impuissance. Cette menace l'étreignait dans un étau. Que pouvait la diplomatie la plus rouée, devant une pareille situation? Il n'y avait d'autre ressource que de céder, et son orgueil, profondément humilié, était la seule cause du désespoir de l'homme d'État. Entre le sacrifice de sa fille et celui de son honneur, il ne pouvait pas hésiter. — Agamemnon fut plus coupable en immolant Iphigénie pour obtenir des vents favorables à ses projets.—D'ailleurs, en se déshonorant il perdait les siens. Son amour paternel lui commandait d'obéir, ou de faire comme sa victime, de s'offrir en holocauste à l'opinion publique, d'armer son pistolet et de se brûler la cervelle.

Il avait un revolver dans son bureau. — Il le prit, l'examina, en fit jouer la détente, appliqua le canon successivement sur son front brûlant et sur ses lèvres, puis le rejeta brusquement dans le tiroir.

— Folie!... folie! dit-il; pas de sotte faiblesse...

Puis, tout à coup, se levant, il dit tout haut :

— C'est une bonne fortune, après tout. Cette épée de Damoclès à jamais détruite! Et quelle réclame auprès des électeurs! J'ai cinquante mille francs de rente, et je donne ma fille à un homme qui n'a rien! — Lerot de Grandménil, cela ne fera pas encore trop mal.

Digitized by Google

Puis il se rassit, calme et souriant, prit une plume et écrivit :

« Mon cher monsieur,

« Je suis heureux de pouvoir accueillir favorablement la « demande que vous m'avez adressée, et je serai fier de « pouvoir vous appeler mon gendre. Les hommes de votre « âge et de votre talent sont l'espoir du pays, et je me « félicite de pouvoir les aider à marcher dans la voie de « l'avenir. Revenez à Bruxelles, et vous y trouverez toute « une famille qui vous attend et qui vous recevra à bras « ouverts.

« Recevez l'assurance de mes sentiments affectueux,

« GRANDMÉNIL.

« A Monsieur André Lerot, avocat, poste restante, à « Paris. »

Le député sonna. — Le domestique parut.

— A la poste, cette lettre... à l'instant, et faites prier mademoiselle de venir me parler.

Ce qui arrivait dans ce moment, André Lerot l'avait prévu dans ses moindres détails, et depuis le petit article qu'il avait fait insérer dans un journal hebdomadaire et qu'il avait remis la veille à Étienne, les faits avaient répondu, à la lettre, à ses combinaisons.

Lorsque Aimée entra dans le cabinet de son père, elle le trouva installé près du feu, dans un grand fauteuil de maroquin vert.

La jeune fille était plus belle que jamais. Les méditations

Digitized by Google

de la solitude avaient donné à sa figure une expression sérieuse que tempérait la douceur de son regard d'ange, et l'on eût difficilement rencontré dans le monde une femme plus séduisante, plus gracieuse et plus distinguée que la future madame Lerot.

— Père, tu m'as demandée, dit-elle de sa voix douce et grave en même temps.

— Oui, mon enfant, viens m'embrasser, répondit Grandménil. Mets-toi là sur mes genoux. — C'est cela; ton bras autour de mon cou. — Nous avons à causer sérieusement.

Un triste pressentiment fit tressaillir Aimée : elle devina qu'il s'agissait d'un mariage.

— Ma fille, reprit Grandménil, en croisant ses deux mains dont l'une enlaçait la taille d'Aimée, je t'ai priée de revenir de la campagne, et je te remercie d'avoir mis tant d'empressement à céder à mon désir. J'ai beaucoup de monde à recevoir cet hiver, et il faut que tu sois le charme et la vie de mes salons. Ce sera un bonheur pour moi de te voir choyée, admirée par tout ce que Bruxelles compte de plus distingué; tu ne me refuseras pas cette grâce?

— Oh! non, mon père... dit avec beaucoup d'expansion la jeune fille que rassurait cet exorde.

— Je sais que le monde t'est peu agréable; aussi n'iras-tu que là où tu voudras. — Je ne te forcerai pas à m'accompagner. Est-ce bien?...

— Merci, dit encore Aimée, tu vas au-devant de mon plus cher désir.

— Je vais peut-être en exaucer un autre, continua M. de Grandménil.—Tu es tellement insouciante, que si mon affec-

Digitized by Google

tion n'y songeait pour toi, tu ne trouverais pas même un mari, et belle comme tu l'es, riche et accomplie, tu serais bien capable de coiffer sainte Catherine comme une Anglaise à dents de requin. N'est-ce pas vrai?

— Oui, mon père, répondit Aimée, mais d'une voix déjà tremblante.

— Je t'ai choisi un mari qui te conviendra, j'en suis sûr. Il possède toutes les qualités que tu désires. Il t'aime, et il est pauvre; il ne court pas le monde, il travaille, et son cœur est aussi généreux que son esprit est cultivé. Tu le connais, tu as pu l'apprécier, je t'ai entendu faire son éloge...

Tandis qu'il parlait, M. de Grandménil sentait le cœur d'Aimée bondir contre sa poitrine. La pauvre fille : elle croyait qu'il s'agissait d'Étienne.

— Femme d'un homme sans fortune, poursuivit M. de Grandménil, tu seras sa providence; tu l'élèveras jusqu'à toi; son amour s'accroîtra de sa gratitude. — Tu me comprends... ma fille?...

— Oui, dit une voix qui n'était plus qu'un souffle...

— Pourtant, il y a huit jours, continua le père d'Aimée, je n'aurais pas songé pour toi à cette union. Mais l'homme dont je te parle, m'a rendu un service que tout mon sang ne saurait payer. Dans une circonstance suprême, il m'a sauvé la vie et l'honneur, — tu m'entends, ma fille, la vie et l'honneur!...

Aimée se redressa et regarda son père.

— La vie et l'honneur!... dit-elle.

— Sans lui, continua Grandménil, je ne serais plus... Regarde...

Digitized by Google

Et il alla à son bureau, ouvrit un tiroir et y prit son revolver.

— Sans lui, voilà quelle était ma seule ressource... — Sans lui... Aimée, tu n'avais plus de père...

Et Grandménil avait des larmes dans les yeux et dans la voix.

— Ce jeune homme m'a sauvé la vie et l'honneur, répéta le député, et, au moment où mon cœur, débordant de reconnaissance, lui eût tout accordé, sais-tu ce qu'il m'a dit?... — Il s'est incliné devant moi, et, avec l'accent d'une émotion que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre un siècle, il m'a dit : « M. de Grandménil, si mon faible dévouement est digne d'une récompense, qu'elle me serve encore à vous donner une preuve de mon affection. — Accordez-moi l'objet de mes rêves de plusieurs années, ce que mon cœur désire et n'irait point solliciter... la main de votre fille...

— Et ce jeune homme?... s'écria Aimée, haletante d'inquiétude.

— Ce noble jeune homme, tu le connais, mon enfant, c'est un ami de ton père... c'est monsieur André...

A ce nom, amené avec tant de précautions oratoires, un cri déchirant sortit de la poitrine d'Aimée. Elle tomba sur ses genoux, sa tête s'affaissa dans ses mains, et sa douleur éclata en sanglots.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'ai-je fait pour être aussi malheureuse ? J'en mourrai !... Grâce ! grâce !...

Son père la releva et, la ramenant sur ses genoux, s'efforça de calmer par des caresses cette explosion inattendue.

Digitized by Google

Il la laissa pleurer longtemps, ne répondant à ses larmes que par des baisers, ne lui faisant pas une question indiscrète; puis, quand la première émotion se fut assoupie, il lui adressa de nouveau des paroles indulgentes et bien faites pour toucher cette nature délicate.

— Aimée, dit-il, j'ai promis ton consentement, j'ai promis ton cœur à celui qui m'avait sauvé... tu ne renieras pas ton père... L'abîme de la honte a failli s'ouvrir sous mes pieds et ce n'est pas ma fille qui le rouvrira...

Il parla longtemps sur ce ton, sans qu'Aimée l'interrompît une seule fois. La douleur l'avait anéantie.

— Laissez-moi, dit-elle enfin; laissez-moi remonter à ma chambre et réfléchir. — La secousse a été trop forte... Demain... je serai plus calme, je répondrai...

Elle disait tout cela d'une voix à peine intelligible. — Elle avait relevé sa tête, penchée jusque-là sur l'épaule de son père. Elle voulait parler et n'en trouvait pas la force.

La porte s'ouvrit.

— M. Étienne Franquart désire parler à monsieur.

Au nom d'Étienne Franquart, Aimée, jusque-là frappée de paralysie, bondit en avant comme une folle.

— Qu'il n'entre pas! dit-elle, ne cherchant pas à cacher au domestique le désordre de ses traits.

— Qu'il attende, dit M. de Grandménil.

— C'est donc lui! continua-t-il d'un ton plus sévère, quand la porte se fut refermée. Je t'avais défendu...

— De l'aimer! non pas! répondit Aimée avec une énergie sauvage. Je l'aime, et je l'aimerai toujours!

Digitized by Google

M. de Grandménil pâlit. — Il songea qu'il était à la discrétion d'André Lerot.

— Ma fille, dit-il d'un accent terrible. Vous ferez comme il vous plaira... Mais je vous déclare ici devant Dieu, sur la tombe de votre mère et la tête de votre frère, que si vous n'épousez pas l'homme à qui j'ai donné ma parole, je ferai, moi, ce que je vous ai dit tout à l'heure...

Et il se dirigea de nouveau vers le tiroir ouvert de son bureau. — Aimée suivait ses mouvements avec une anxiété horrible à voir. Ses dents claquaient de terreur.

M. de Grandménil prit de nouveau le pistolet qui devait être son argument suprême.

— Je me tuerai ! dit-il.

C'était trop d'émotion pour cette frêle jeune fille. — Elle tomba sur le sol, évanouie, foudroyée par cette épouvantable menace, formulée avec un sang-froid qui la rendait plus effroyable encore.

M. de Grandménil prit dans ses bras sa fille évanouie, et sans l'aide de personne, la porta dans sa chambre. Il la déposa sur son lit, appela Henriettte, donna l'ordre d'aller chercher un médecin et rentra dans son cabinet.

Arrivé là, il prit un flacon d'eau de Cologne, humecta son front et ses narines, aspira bruyamment la liqueur parfumée et recomposa avec un art parfait son visage habituel...

— Finissons-en, dit-il à demi-voix. Puis il sonna.

— Faites monter ce monsieur.

Au bout de quelques secondes, Étienne Franquart faisait son entrée dans le cabinet du représentant.

Digitized by Google

Le jeune homme était pâle et défait. Le coup de poing, reçu la veille en pleine poitrine, avait déterminé la rupture d'un vaisseau ; il respirait avec peine, et, par intervalle, une écume sanglante montait à ses lèvres décolorées.

Le médecin ne craignait pas de suites graves, mais il avait conseillé un repos absolu que, par malheur, la situation ne permettait pas. Aussi, quoiqu'il souffrît à la poitrine et à la tête, — par suite de sa chute — il était sorti en voiture, aussitôt qu'il avait eu la force de se lever, et il venait chez Grandménil dénoncer la conduite de l'avocat.

Le représentant le reçut avec une politesse excessive, se leva à son entrée, attendit pour se rasseoir qu'Étienne se fût assis, lui demanda des nouvelles de sa santé, en un mot, se montra plus charmant qu'il ne l'avait jamais été aux jours où Étienne était l'ami intime de son fils.

— Monsieur, dit Franquart, avec une émotion que son organe voilé faisait paraître encore plus vive, je viens vous apprendre une mauvaise nouvelle ; mais mon devoir m'y oblige, et j'espère que vous voudrez bien me pardonner d'être aussi importun.

— Parlez, dit Grandménil avec une exquise bienveillance.

— Un homme que vous honorez de votre estime, s'est emparé, par des moyens odieux, de papiers qui vous compromettent.

— Qui me compromettent ? dit Grandménil prenant un air de naïve surprise qui voulait dire : « Comment pourrais-je être compromis ? Ma conscience ne me reproche rien. »

— M. André Lerot, continua Étienne, a volé, chez moi,

Digitized by Google

des lettres écrites par vous en 1841 à un chambellan du roi Guillaume, lettres que je voulais détruire...

— Je vous remercie, monsieur, de vos excellentes intentions, dit Grandménil avec son plus charmant sourire, mais ces pièces que M. André Lerot vous a prises, il me les a apportées hier au soir, et, à l'heure qu'il est, elles n'existent plus.

Étienne resta muet, pétrifié, devant cette déclaration...

M. de Grandménil résolut d'achever sa victime. Il poursuivit donc de sa voix la plus aimable :

— Vous vous demandez peut-être pour quelle raison M. Lerot vous a dérobé ces papiers, au lieu de vous laisser l'honorable satisfaction de me les apporter vous-même... Je vais vous le dire. — Depuis longtemps, M. Lerot, à qui je me suis toujours très-vivement intéressé, aimait ma fille et en était aimé...

La figure d'Étienne, de pâle devint livide, M. de Grandménil parut ne pas s'en apercevoir. Il répéta même ses dernières paroles...

— Il en était aimé. Lorsqu'il me demanda sa main, je lui répondis que sa position n'était pas faite, je l'engageai à attendre, me montrant du reste tout disposé à céder à ses vœux. — J'ai toujours aimé d'encourager la jeunesse, et, quand la fortune seule fait défaut à l'homme pour atteindre le rang qu'il mérite d'occuper dans la société, je trouve qu'il est du devoir de ceux qui la possèdent d'élever jusqu'à eux ces déshérités. — Je priai M. Lerot d'attendre, il y consentit ; mais le service qu'il m'a rendu dans cette circonstance, est trop précieux, vous l'avouerez, pour que je puisse encore retarder mon consentement.

Digitized by Google

Étienne écoutait toujours, la bouche béante!...

— Quant à ma fille, acheva M. de Grandménil, elle est aussi heureuse que M. Lerot de cette conclusion rapide. Elle est revenue de la campagne, et j'espère annoncer son mariage à mes amis dans une fête très-prochaine, à laquelle j'espère que vous me ferez le plaisir d'assister... Mais à présent, dites-moi je vous en prie, continua M. de Grandménil sans interrompre un seul instant son discours, dites-moi donc comment il se fait que vous ayez eu chez vous ces papiers qui m'ont été remis par M. Lerot?

Étienne porta la main à son front. — Il crut qu'il devenait fou...

— Mais qu'avez-vous donc? monsieur, dit Grandménil, avec toutes les marques d'un vif intérêt. Vous paraissez souffrant... Il fait trop chaud dans cette pièce. J'ai déjà dit cent fois à Joseph de ne pas faire autant de feu.

Et le représentant alla lui-même ouvrir la fenêtre afin de renouveler l'air de la chambre.

La fraîcheur fit du bien au pauvre enfant. Il trouva la force de se lever et de prendre son chapeau.

— Monsieur, balbutia-t-il, je n'ai plus rien à faire ici. Je vous prie d'agréer mon respect.

Ainsi vous partez, dit Grandménil lui donnant quelques tapes amicales sur l'épaule. — Vous ne voulez donc pas me dire?...

— Monsieur, répondit Étienne, quand je serai rétabli je vous dirai beaucoup de choses. — Aujourd'hui, je suis malade, je n'ai pas la tête à moi. — Aussi bien vous êtes hors de péril. — Votre fille est sauvée... Laissez-moi partir.

Digitized by Google

Grandménil plaça le bras du jeune homme sous le sien.

— Vous avez une voiture en bas? dit-il.

Étienne fit machinalement un geste affirmatif.

— Je vais vous aider à y entrer. Vous me paraissez très-faible; il faut vous soigner, et quand vous serez rétabli, venez me voir. Mon fils est arrivé d'Allemagne et il sera enchanté de causer avec vous.

Étienne était malade, brisé par la souffrance et l'émotion, mais cet odieux persifflage, cette cruelle affectation de bonté de la part d'un homme dont il connaissait l'infamie, durent finir par soulever dans son âme honnête, une de ces explosions de rage qui, avant de tout briser autour d'elles, font éclater le cœur fragile qui les contient.

Le député et son interlocuteur étaient arrivés près de la porte du salon. Étienne se dégagea de l'étreinte de M. de Grandménil et se croisa les bras devant lui; son regard allumé par la fièvre avait un éclat qui fit baisser les yeux au représentant. Puis il prit la parole, et sa voix saccadée, affaiblie, entrecoupée par la douleur physique, avait un accent de tristesse et d'amertume qui fit tressaillir cet homme rompu à toutes les hypocrisies.

— Monsieur, dit Étienne, je ne remettrai plus les pieds dans cette maison. — Mon honneur m'en fait une loi, mais je n'en sortirai pas sans emporter une satisfaction que j'ai le droit d'exiger...

— Le droit!

— Oui, monsieur.—Vous m'avez tout à l'heure annoncé le mariage de votre fille... avec M. André Lerot... Vous m'avez dit que mademoiselle votre fille avait consenti à cette union?

Digitized by Google

— Oui, monsieur, eh bien?...

— Vous avez dit aussi que mademoiselle votre fille était heureuse de ce mariage.

— Mais... il me semble que vous m'interrogez là sur des objets qui ne vous concernent en rien.

— Vous vous trompez, monsieur, ils me concernent beaucoup. Pour mon malheur, j'ai aimé votre fille, et j'ai pu croire un instant que mon amour était partagé. C'était peut-être de ma part une présomption ridicule, mais je ne sortirai d'ici qu'après avoir reçu mon congé de la bouche de mademoiselle de Grandménil.

— A moins que je ne vous congédie le premier et d'une façon qui n'admette pas de retard! répliqua M. de Grandménil avec hauteur.

— Vous ne ferez pas cela, répliqua le jeune homme, avec un sourire amer. Vous devez au moins quelques égards à celui qui vous a sauvé du déshonneur. M. Lerot vous a remis des lettres qu'il m'a volées. Mais je sais ce qu'elles contenaient. Je connais votre histoire qu'il ignore. Je connais vos aventures de 1841, vos rapports avec Buzen, votre envoi au *Patriote belge*...

M. de Grandménil pâlit affreusement...

— Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis pas un homme qu'on jette à la porte, ajouta Étienne avec beaucoup de calme, et que vous ne pouvez me refuser la seule faveur que je réclame en échange des services que je vous ai rendus.

— Et cette faveur?... balbutia M. de Grandménil...

— Je ne demande qu'une entrevue d'un instant avec mademoiselle votre fille.

Digitized by Google

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— Aujourd'hui ?

— A l'instant même.

— Ma fille est indisposée.

— Dites-lui que je crache le sang, dit Étienne, montrant son mouchoir rougi.

— Attendez-moi ici, répliqua M. de Grandménil.

Pendant un quart d'heure Étienne resta seul dans le cabinet du député. — Durant cet intervalle, il ne fit pas un mouvement. Assis dans un fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine, une main sur les yeux, et l'autre pendante vers le sol, il semblait avoir perdu tout sentiment de ce qui se passait autour de lui.

M. de Grandménil rentra et le crut endormi. Il lui frappa sur l'épaule, et lui dit :

— Aimée va descendre.

— Ah ! dit Étienne, comme un homme qui s'éveille d'un long sommeil.

— Je vous en prie, ménagez-la, continua le père. Elle est très-faible.

— Vous serez là pour lui donner du courage, dit Étienne.

— La voici, s'écria M. de Grandménil.

Étienne ne se leva point de son fauteuil.

Il se retourna lentement vers la porte et aperçut en face de lui, Aimée, appuyée sur le bras de son frère.

Grandménil avait amené Hector, comme une précaution contre un accès de violence. Mais Étienne était plus mort

Digitized by Google

que vif, et se bornait à contempler d'un regard hébété la jeune fille muette et pâle.

C'était un singulier tableau. — Dans l'embrasure de la porte, ce couple charmant, le frère et la sœur, tous deux jeunes et beaux, mais l'un dédaigneux et fier, l'autre, malade, brisée, se soutenant à peine. — Debout, près de la cheminée, le père, inquiet, agité et spectateur forcé de ce drame qu'il ne comprenait pas. — Puis, à côté de lui, dans le grand fauteuil vert, ce jeune homme trop faible pour effrayer un enfant, et néanmoins le juge, devant lequel tremblaient deux des personnages de cette scène extraordinaire.

Il y eut pendant quelque temps un silence solennel. Ni Aimée, ni Étienne, ni M. de Grandménil ne songèrent à le troubler. Mais Hector, qui se trouvait là sans trop savoir pourquoi, jugea inutile de prolonger cette attitude expectative, et de sa voix traînante, qui s'était enrichie dans la diplomatie, d'un grasseyement des plus aristocratiques, il prononça cette phrase assez inopportune :

— De qui se moque-t-on ici ?

Cette question arracha Étienne à sa contemplation muette.

— Hector, dit-il, vous qui avez été mon ami, qui n'avez pas de raisons pour ne plus l'être, demandez à votre sœur s'il y a lieu dans ce moment de songer à la raillerie. Aimée, vous allez devenir la femme de monsieur André Lerot. J'ai voulu apprendre de votre bouche si vous aimez cet homme?

La figure d'Hector, en ce moment, exprima une surprise très-naturelle.

Digitized by Google

— Mon père, s'écria-t-il, de quel droit?...

Mais il n'avait pas achevé sa phrase, que mademoiselle de Grandménil, emportée par une émotion qu'elle essayait en vain de contenir, s'était précipitée aux pieds de Franquart, et là, à genoux, comme naguère devant le curé de son village, elle s'écriait en sanglotant :

— Étienne, pardonnez-moi!... J'obéis à mon père!...

— M'aimez-vous encore?... dit Franquart.

— Ah! ne m'interrogez pas!... — Le devoir!... la vie de mon père!...

— Mais relève-toi donc, s'écria Hector, et saisissant Aimée par la taille, il la dressa sur ses pieds.

M. de Grandménil ne soufflait mot.

Étienne se leva à son tour. Vaincu, abandonné, trahi, il plaignait trop cette femme pour la maudire. Mais il n'eut pas la magnanimité d'épargner l'auteur de sa ruine.

— Faites votre devoir, dit-il en contemplant la jeune fille, et soyez plus heureuse que je ne le fus en voulant faire le mien. Je ne vous demande plus si vous m'aimez. Vous seriez coupable en me répondant. Soyez la femme d'André Lerot, mais sachez que ce n'est pas ce lâche et cet infâme qui a sauvé votre père. C'est une femme qui vous arrache au déshonneur, vous tous, vous, M. de Grandménil, vous, Hector, vous, Aimée, une femme que vous ne connaissez pas, un ange qui a fléchi par ses larmes la haine d'un vieillard implacable.

A ces mots, Aimée releva la tête. — Une transformation complète se fit dans son être, ses yeux étincelèrent, son cœur bondit, le sang colora ses joues pâles...

Digitized by Google

— Une femme! s'écria-t-elle. — Une femme, un ange!... — Étienne, vous m'accusez et c'est vous qui m'avez trahie!...

Tout son amour s'exhala dans ce reproche, et, brisée par cet effort, elle retomba évanouie entre les bras de son frère...

Hector l'entraîna hors du salon, charmé de se soustraire à cette pénible scène. Le désœuvrement avait détruit chez ce jeune homme les plus belles qualités de l'âme.

— Eh bien, monsieur, êtes-vous satisfait? dit M. de Grandménil, quand il fut seul de nouveau avec Étienne.

— Et vous, monsieur?

Le député ne répondit pas.

— Vous êtes sauvé, lui dit Franquart, mais vous tuez votre enfant. — Avouez que Buzen avait plus de courage que vous!

Digitized by Google

Digitized by Google

XVI

Le lecteur ne s'est pas trompé un instant sur le véritable sens de la conduite de Francine. Il a compris, dès le premier abord, que ces papiers, que la jeune femme prétendait avoir obtenus de son père, elle les avait dérobés, n'écoutant que sa passion, s'exposant avec une bravoure héroïque aux conséquences de sa faute. — Le soir où Franquart avait avoué à Claude Miette son affection pour mademoiselle de Grandménil, Francine n'avait pu résister à ce coup de foudre. — Au début de l'entretien avec son père, elle avait cru qu'il s'agissait d'elle ; — après s'être éloignée un instant, elle était revenue, elle avait écouté à la porte ; elle avait tout appris. — Elle avait craint de ne pas survivre à cette déception cruelle. — Elle s'était évanouie sur le seuil du cabinet de son père. — Celui-ci la croyait couchée. — Rappelée à la vie par l'air froid qui fouettait son visage, Francine se leva et

Digitized by Google

monta dans sa chambre. — Claude en montant vint à son chevet; il la crut endormie. Mais la pauvre enfant veillait, en proie aux tortures les plus cruelles. Pendant toute la nuit, des visions sinistres assiégèrent son esprit. Que se passa-t-il dans cette âme si fortement trempée? La passion a des mystères insondables. — Il n'était pas cinq heures lorsque Francine se leva et descendit. — Elle entra dans le cabinet de son père... D'une main tremblante, elle remua ses papiers. Elle savait l'endroit où il mettait la clef de son bureau, le tiroir où se trouvaient ses documents les plus précieux. — D'une main fièvreuse, à la lueur d'une bougie, elle fouilla partout. Après une heure de recherche, transie de terreur et de froid, elle mit la main sur le dossier qu'elle cherchait. — Puis elle entra dans la chambre voisine, prit son châle, son chapeau, son manchon et sortit.

Elle ne craignait pas d'être entendue, car elle avait l'habitude d'aller à la messe tous les jours à cette heure matinale.

Les rues étaient silencieuses et désertes.

De temps en temps, une voiture de maraîcher troublait seule le calme profond qui régnait dans la ville et faisait gémir le pavé glissant.

Francine monta la rue d'Assaut et arriva près de Sainte-Gudule. Là seulement elle s'aperçut qu'elle avait commis une folie en sortant de si bonne heure. Elle monta les degrés du porche. La vaste église était sombre et glacée. — Quelques lumières tremblantes, allumées dans le chœur, jetaient un reflet sinistre sur les dalles. Çà et là des groupes de vieilles dévotes priaient dans les chapelles latérales. — Dans le majestueux silence du sanctuaire, on n'entendait

Digitized by Google

que le pas mesuré du sacristain qui préparait les autels pour le service divin.

Francine tomba épuisée sur une chaise. Elle pria Dieu pendant longtemps, et tandis que ses lèvres murmuraient des oraisons, des larmes brûlantes creusaient leur sillon sur ses joues aussi froides que les dalles.

Elle supplia le ciel de l'absoudre.—Et quand le prêtre, qui célébrait une messe basse, murmura le *Dominus vobiscum*, elle s'inclina sous sa bénédiction, croyant ainsi faire taire la voix de sa conscience.

Cette fille vaillante n'hésita pas un instant dans l'accomplissement de son œuvre. Elle savait qu'elle faisait mal, elle savait qu'elle trompait son père, qu'elle trahissait ses devoirs les plus sacrés, elle se méprisait elle-même et pourtant elle ne recula point.

Nous l'avons vue chez Étienne Franquart. Nous savons comment elle accomplit le sacrifice, comment elle sortit de cette maison, sans que son courage eût failli un instant.

Mais cette témérité, qui l'avait poussée au crime, se changea en un morne désespoir, à mesure qu'elle se rapprochait de la maison paternelle. Arrivée à la porte, elle dut faire un effort surhumain pour mettre la clef dans la serrure et franchir le seuil.

Son père était levé, il l'attendait; il lui tendit les bras, comme tous les matins, pour la serrer sur son cœur. — Elle qui ne savait pas feindre — la fille coupable mais sublime — elle tomba à ses genoux. — Sans phrases et sans détours, elle lui dit tout — son amour et sa faute.

. . . . . .

Digitized by Google

Son père ne la maudit pas, il ne lui pardonna point. — Un tremblement convulsif agita tous ses membres, sa figure devint soudain très-rouge, puis il pâlit, ses prunelles roulèrent dans leurs orbites, puis s'arrêtèrent dans une fixité effrayante; il ouvrit la bouche pour parler; elle resta ouverte... Une apoplexie foudroyante avait tué le vieillard.

. . . . . .

Franquart sortit de chez Grandménil, écrasé par la scène déchirante dans laquelle il venait de jouer un si triste rôle.

Les dernières paroles de mademoiselle de Grandménil, l'élan de passion qui les avait dictées, ce qu'Étienne connaissait des sentiments, de la sincérité de cœur de la jeune fille, donnaient au jeune homme la conviction qu'elle l'aimait encore, et il sortit de l'hôtel de la rue Royale, indigné contre lui-même, honteux de sa faiblesse, se faisant un amer reproche d'avoir été la dupe et la victime d'André Lerot, s'accusant de n'avoir que trop mérité l'aposthrophe d'Aimée, grâce aux six mois de son intimité fraternelle avec Francine.

Maintenant qu'il avait la certitude qu'Aimée ne l'avait pas sacrifié à Lerot, le désir de la vengeance s'empara de son cœur avec plus de force. Il jura de vivre, pour infliger à ce fourbe le châtiment de sa mauvaise action. Pour le moment, il ne pouvait rien. — Faire du scandale à propos de l'acte de violence dont il avait été victime, c'était encore une fois compromettre M. de Grandménil et l'exposer à des révélations déshonorantes.

Il jugea qu'il fallait attendre. Il avait raison; la vengeance arrive toujours; comme la justice, elle boite, mais elle marche; le tout est de ne point pardonner.

Digitized by Google

Toutefois, un autre sentiment s'agitait dans le cœur d'Étienne; il avait honte de l'indifférence dont pouvait l'accuser Francine. Elle ignorait les dramatiques incidents qui avaient suivi son départ, l'audace de Lerot, toutes ces fatales circonstances qui avaient empêché Franquart d'accourir à elle et de lui témoigner sa gratitude. Il fallait à tout prix que Miette et sa fille connussent les motifs de son absence.

Et puis, il faut le dire, à l'heure où le jeune homme venait de voir s'écrouler tout l'édifice de ses espérances, à l'heure où la fatalité le précipitait dans un abîme, cet instinct de conservation qui survit chez l'homme à tous les déchirements de l'âme, lui criait de saisir une planche de salut. — La douce et fraternelle affection de Francine lui apparut comme une suprême ressource. Seul en ce monde, abandonné de tous, il voyait dans cette amitié sainte le dernier refuge de ses maux. Cette idée le soutint et le poussa vers une dernière et cruelle épreuve.

Étienne n'avait donc pas deviné l'amour de Francine! — Il croyait donc à cette fable qu'elle lui avait contée la veille! Insensé! diront les sceptiques. — Enfant! diront les sages.

Étienne ne croyait pas, ne pensait pas. Depuis trois jours il était le jouet des circonstances. — Le sort, en frappant autour de lui tant de coup terribles, avait donné le vertige à son esprit faible et indécis. — Cette âme honnête, intelligente et délicate, n'était point faite pour les aventures. Elle naviguait sur l'océan des passions, dépourvue de cette divine boussole qui s'appelle la volonté.

L'attachement d'Étienne pour mademoiselle de Grandménil avait été sincère. Il l'avait cru profond et solide. Mais cet

Digitized by Google

amour n'était qu'un beau rêve, une consolation dans les jours de détresse, un rayon de soleil dans les heures de brouillard, un aimable compagnon dans les jours heureux. Et pourtant, si Francine l'avait distrait de ses songes, il n'avait point pour elle trahi sa foi. — Cette femme était si bizarre; il ne la comprenait pas, disons le mot, il n'était pas digne de la comprendre. Souvent elle l'avait ému par son langage, troublé par ses regards, touché par sa confiance. Mais jamais elle n'avait excité en lui la passion qu'elle ne pouvait inspirer qu'à une nature forte et chevaleresque. Francine était belle, mais sa beauté empreinte de gaucherie, privée des artifices de la toilette, échappait au vulgaire. Étienne se distinguait de cette foule. Mais l'intelligence n'est qu'une moitié de l'homme et le sublime est souvent à la portée des natures simples, tandis qu'il échappe aux esprits cultivés.

La conduite seule de Francine, après la révélation du crime de Grandménil et des sentiments d'Étienne, a prouvé de quelle matière précieuse et forte le ciel avait pétri ce cœur virginal. Elle savait que Franquart aimait une autre femme, et sa première pensée avait été de sauver sa rivale. Pour l'amour d'un enfant qui ne la comprenait pas, elle avait trahi son devoir le plus sacré.

Le châtiment fut plus terrible encore que la faute.

Quand Étienne se présenta dans la maison de Claude Miette, Francine, à moitié folle, était encore agenouillée près du cadavre de son père.

Elle fut héroïque jusqu'au bout. Franquart ne sut jamais ce que la fille du vieux Claude avait fait par amour pour lui.

Digitized by Google

XVII

Ce dénoûment ne satisfera pas tout le monde. Mais nous l'avons dit au début, ce livre n'est lui-même qu'une préface. Nous avons voulu mettre en scène M. André Lerot. — Le terrain est préparé; on le verra s'y produire dans toute sa splendeur. Il a conquis une femme et une fortune en sacrifiant son ami, il conquerra des honneurs, en sacrifiant sa femme.

Il s'appelle aujourd'hui Lerot de Grandménil; il est député, chevalier de plusieurs ordres; il atteindra ce portefeuille en vain brigué pendant vingt ans par son beau-père.

Aimée vit retirée à la campagne avec ses deux enfants. Le bon curé vient encore le soir lui tenir compagnie, mais Roland n'est plus couché devant l'âtre. Il est mort de vieillesse à quinze ans.

Digitized by Google

M. de Grandménil n'a pas été réélu en 1847. Mais éliminé de la Chambre, il est rentré au Sénat deux ans après.

Hector, cette silhouette effacée de l'homme inutile, a quitté la diplomatie comme il avait abandonné le droit. Il s'amuse, monte à cheval et se vante de n'avoir pas d'opinion politique.

Étienne Franquart est devenu un homme célèbre par son mérite et ses malheurs. — La souffrance a trempé son âme pour les épreuves de la vie.

Francine est sœur de charité. — Elle s'appelle en religion sœur Angèle.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

I. 5
II. 23
III. 33
IV. 49
V. 73
VI. 109

Digitized by Google

Pages.

VII. 129
VIII. 143
IX. 159
X. 177
XI. 189
XII. 211
XIII. 229
XIV. 245
XV. 265
XVI. 287
XVII. 293

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

396

Page.
129
143
159
177
189
211
229
245
265
287
293

132 L 3

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE :

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

SÉRIE IN-12, A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.

VICTOR JOLY. — *Les Beaux-Arts en Belgique, de 1848 à 1857.* . . . . 1 vol.

AUSONIO FRANCHI. — *Le Rationalisme* avec une introduction de M. Bancel . . . 1 vol.

LARCHER. — *La femme jugée par l'homme.* . . . . 1 vol.

DE POTTER. — *Résumé de l'histoire du christianisme* . . . . 2 vol.

GERVINUS. — *Introduction à l'histoire du XIX^e siècle.* . . . . 1 vol.

HYMANS (Louis). — *L'Église et les Libertés belges.* Deuxième édition. 2 fr. . . 1 vol.

SÉRIE IN-32.

ANDERSEN. L'Improvisateur ou la vie en Italie . . . . 3 vol.

BAGRÉEFF-SPERANSKI (Mad. E. de). Le Starower et sa Fille . . . . . 1 vol.

— Une famille Toulouse. . . . . 1 vol.

— Irène ou les influences de l'éducation. 1 vol.

— Les Iles de la Néva. . . . . 1 vol.

CARLÉN (Mad. Émilie). Un An de Mariage. . . . . 2 vol.

— Un Brillant Mariage . . . . 1 vol.

— Six Semaines. . . . . 1 vol.

— La Demoiselle de la Mansarde. . . . . 2 vol.

— Mademoiselle Nanny. (La [illegible] de la V[illegible]) . . . . 1 vol.

— Les frères de [illegible] . . . . 2 vol.

— Alma ou la fiancée de [illegible] . . . 2 vol.

CONSIDÉRANT (Nestor). La Russie en 1856 . . . . 2 vol.

[illegible]. Le Mariage [illegible] . . . . 1 vol.

[illegible] (Conteur). La Perle de [illegible] . . . . 1 vol.

— Al. [illegible]. — La Russe [illegible] . . . 1 vol.

HYMANS (Louis). La famille Buvard. . . 2 vol.

JACOB (Bibliophile). La Jeunesse de Molière. . . . . 1 vol.

— Les Secrets de beauté de Diane de Poitiers. . . . . 1 vol.

— Rabelais, sa vie et ses ouvrages . . . 1 vol.

JOLY (Mad. Marie). Lise . . . . 1 vol.

— Blondine. . . . . 1 vol.

— La Ferme des [illegible] . . . . 1 vol.

JOLY (Victor). [illegible] . . . . [illegible]

LAGARDE (M.). [illegible] . . . . [illegible]

LECLERCQ (Emile). [illegible] . . . . . [illegible]

— L'Avocat [illegible] . . . . [illegible]

MAUBLANC (A.). [illegible] . . . . . . [illegible]

— La [illegible] . . . . [illegible]

— Le Rouvart. . . . . [illegible]

— [illegible] . . . . [illegible]

[illegible]. [illegible] . . . . [illegible]

[illegible]. [illegible] . . . . [illegible]

— [illegible]. — L'[illegible] . . . . . . [illegible]

[illegible] [illegible] . . . . [illegible]

OUVRAGES DIVERS.

GUIZOT. *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.* Tome I, II. . . . . 6 fr.

SCHLEIDEN (D^r J.). *La Plante et sa vie.* Leçons de botanique à l'usage des gens du monde. 1 vol. in-8° illustré de [illegible] gravures. Broché . . . . 12 00. Relié 14 50

IK. MARVEL. *Rêveries d'un Célibataire.* Traduit de l'anglais et précédé d'une *Lettre à un homme marié* par Paul Lehier. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr.

FRÉDÉRIC [illegible]. [illegible] et de [illegible] édition [illegible] autorisée. 1 gros vol. [illegible] illustré de [illegible] gravures [illegible] . . . . [illegible]

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie.* Nouvelle édition, illustrée de 3 belles gravures sur acier, et précédée d'une étude sur l'auteur par [illegible]. 1 vol. in-18. Broché. . . . . [illegible] Relié . . . . [illegible]

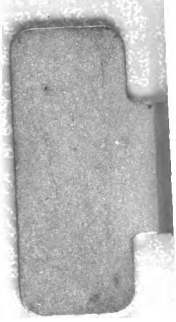
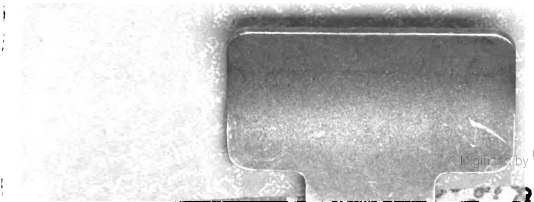
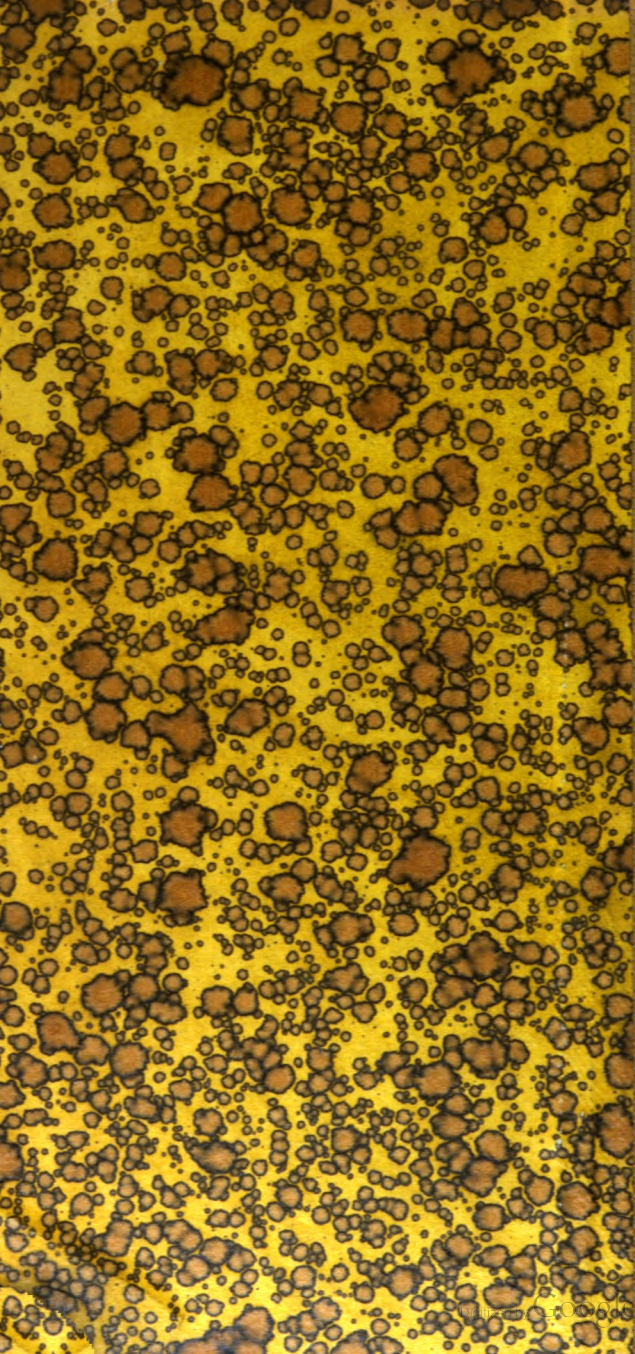
Bruxelles. — Typographie de veuve J. VAN [illegible]

[illegible]xelles. — [illegible], rue de Schaerbeek, 12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google